23,504/A

D

J x m
18

42552

EMMENOLOGIE,

OU

TRAITÉ

DE

L'EVACUATION

ORDINAIRE AUX FEMMES,

OÙ L'ON EXPLIQUE les phénomenes, les retours, les vices, & la méthode curative, qui la concernent selon les loix de la Méchanique.

Par M. FREIND, Docteur en Médecine du College de Londres, de la Société Royale, & Premier Médecin de la Reine d'Angleterre.

TRADUCTION FRANÇOISE, par M. Devaux, Maître Chirurgien Juré à Paris, & ancien Prevôt de sa Compagnie.

A PARIS,

Chez JACQUES CLOUZIER, ruë S. Jacques, au coin de la ruë de la Parcheminerie, à l'Ecu de France.

M. DCC. XXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

PREFACE DE L'AUTEUR.

CErtes la condition des femmes paroît bien malheureuse, en ce qu'étant destinées de la nature pour être les conservatrices du genre humain, elles sont pour cela même sujettes à un grand nombre de maladies qui leur sont particulieres.

Quelque état de vie qu'elles embrassent, il y en a peu qui soient exemptes de ces maux, & qui jouissent d'une santé très-parfaite : car si elles s'engagent dans le mariage, les plaisirs même de cet état leur fournissent toujours une lon-

gue & ennuïeuſe carriere d'incommoditez à parcourir, quand même leur groſſeſſe ne ſeroit traverſée par aucun fâcheux accident. Si elles ſe livrent au célibat, qui ſemble être un état plus tranquille, quelque précaution qu'elles prennent, elles ne ſçauroient preſque éviter les atteintes de quelqu'une des maladies que l'abſence de la groſſeſſe leur cauſe, parce que le ſang ſurnumeraire qui n'eſt pas employé à nourrir le fœtus, venant à s'accumuler dans leurs vaiſſeaux, s'il s'y amaſſe dans une quantité exceſſive, ou qu'il s'en échappe avec profuſion, cauſe de grands troubles dans l'économie d'un corps naturellement auſſi foible & auſſi délicat que celui des femmes.

Or leur corps eſt conſtruit de telle ſorte que ce ſang ſuperflu peut ſe vuider en de certains temps ſelon l'ordre naturel; mais il ar-

tive auſſi ſans ceſſe une infinité d'obſtacles à ſon iſſuë, qui empêchent la nature de produire un effet ſi ſalutaire; de maniere que pour prévenir les incommoditez que cette évacuation troublée ou interrompue, cauſe à la plûpart des femmes, elles ſont ſouvent obligées d'appeller l'Art de la Médecine à leur ſecours, qui comme un fidele Miniſtre, leve les empêchemens qui s'oppoſent aux actions naturelles.

Mais cet Art ne ſecondera que foiblement les efforts de la nature, & il pourra même lui être préjudiciable, à moins que celui qui l'employe, ne ſoit lui-même bien inſtruit de la façon d'agir de cette premiere ouvriere; au lieu que s'il eſt bien informé du but où elle tend, en ſuivant exactement ſes mouvemens, & qu'il ne s'écarte en rien de la route qu'il doit ſuivre, il parviendra heureuſement

à la fin qu'il se propose.

La plûpart des grands genies qui ont paru dans tous les siecles, se sont appliquez à la recherche aussi utile qu'agréable des causes dont nous entreprenons présentement de donner l'éclairciſſement; mais comme il n'y a point de question qui ait été plus agitée dans les Livres des Médecins, il n'y en a point eu aussi dont la solution ait donné aux Lecteurs moins de satisfaction; & je ne trouve pas d'autre cause de ce que tant de gens assez versez dans ces sortes de matieres, & douez d'ailleurs d'une profonde érudition, ont si peu réussi dans cette recherche, si ce n'est qu'ils se sont attachez à raisonner sur les principes les plus abstraits & les plus cachez, tandis qu'ils n'ont tenu compte de suivre les plus simples, & qui leur sautoient aux yeux, pour ainsi dire; de sorte que leur grand esprit les entraî-

nant à s'embaraſſer des choſes les plus obſcures, il ne faut pas s'étonner qu'ils ayent plûtôt été les interprétes de leurs propres chimeres que les vrais ſcrutateurs des effets de leur nature.

On conviendra de ce que je dis, pour peu que l'on veuille parcourir les Livres de tant d'Auteurs qui ont juſqu'à préſent écrit des menſtruës, même juſqu'à l'ennui, & qui ont preſque tous prétendu expliquer leur nature par des raiſonnemens ſelon eux d'un grand poids, mais qui ne peuvent pourtant en rendre les véritables raiſons: telles ſont les fictions de ceux qui attribuent le flux menſtruel au cours de la Lune, à l'archée, ou à la fermentation.

Mais ſi nous ſuivons réguliérement les démarches de la nature, elle ſe préſente à nous d'elle-même; & l'on ne connoît jamais mieux la machine du corps hu-

main, qu'en consultant les loix que la Méchanique a prescrites à ses mouvemens, parce que c'est sur les principes de cet Art qu'il faut établir les fondemens de la véritable Physique ; & tout ce que l'on en déduit, doit non-seulement exciter l'application des Lecteurs, mais aussi les convaincre par son évidence.

C'est une chose déplorable que la Théorie Médecinale que l'on peut établir sur beaucoup d'articles, avec autant de certitude que la Géométrie la plus palpable, paroisse de la maniere dont on la traite dans les Ecoles, non-seulement toute conjecturale, mais même impertinente, surtout par rapport aux hypotheses que l'on invente pour expliquer les causes des maladies, qui sont si peu conformes aux loix de la raison, qu'elles passent en quelque façon pour tolérables, quand elles ne repugnent

pas absolument au bon sens.

Bien des choses ont contribué à gâter la pure source de la Médecine ; mais rien ne l'a plus souillée que l'abus insensé de la Chymie qui s'y est introduit depuis long-temps ; je dis l'abus, car la véritable Chymie étant renfermée dans ses bornes, est très-utile au genre humain ; rien n'étant plus prompt & plus efficace pour chasser toutes sortes de maladies.

C'est par le moyen de la Chymie que l'on enrichit tous les jours la Médecine, de remedes composez avec élégance & restraints dans un petit volume : mais lorsque l'on pousse plus loin cet Art séducteur, & que l'on prétend accommoder ses principes à la Théorie Médécinale, il induit en erreur les meilleurs esprits, & les surprend par la vaine lueur d'une science imaginaire.

A quoi peuvent servir effectivement ces sortes de principes,

tant pour expliquer les causes des maladies que pour calmer leurs accidens: ces principes étant si peu de chose d'eux-mêmes, que s'ils peuvent faire quelque legere impression sur l'esprit de certains Philosophes, on ne peut pourtant pas dire qu'ils existent dans la nature? Au moins les plus zélez partisans de cette prétendue science, ne conviennent pas encore entr'eux de ce qu'ils sont.

Cependant de quelque maniere que ces faux principes ayent été imaginez, on ne laisse pas actuellement de s'en servir pour tâcher de pénétrer les causes des maladies, mais c'est malheureusement avec si peu de succès que la Chymie n'a pas été jusqu'ici plus avantageuse à la pratique qu'elle a été préjudiciable à la Théorie; & selon même que la Philosophie des Chymistes a été traitée jusqu'à présent, elle n'a servi qu'à obscurcir

un Art qui n'eſt pas par lui-même d'une obſcurité inſurmontable.

Cette ſcience pourroit néanmoins être, comme j'ai déja dit, fort utile à la Médecine, parce qu'il eſt certain que ſi elle étoit réduite ſous les loix de la Méchanique, ce qui n'eſt pas à deſeſperer, rien ne ſeroit plus propre à illuſtrer la Théorie Médécinale.

Mais le célebre Belliny, homme d'un eſprit admirable & d'une prudence peu commune, a efficacement remédié au défaut de la ſcience de connoître les maladies ſi dépravée & preſqu'éteinte, en introduiſant dans la Médecine une maniere de raiſonner plus ſenſée, tirée des ſources de la Méchanique & de l'Anatomie. Cette nouvelle méthode a répandu tant de lumiere ſur la Théorie Médécinale, qu'elle a déja engagé de beaux eſprits à la ſuivre dans leurs étu-

des ; & s'il eſt permis d'en juger d'avance, elle fera encore de plus grands progrès chez nos deſcendans.

Auſſi eſt-ce de ces ſeules ſources abondantes, qu'il faut tirer les vrayes cauſes des maladies & leurs indications curatives les plus légitimes, parce que les principes de ces Arts ſont connus, non-ſeulement très-certains & très-conformes à la nature, mais auſſi très-faciles à comprendre.

Il ſeroit donc à ſouhaiter que nos Médecins les plus accreditez, & dont les étrangers mêmes font une très-grande eſtime, priſſent le même parti, & que la réputation que l'Angleterre s'eſt acquiſe avec beaucoup de raiſon dans la pratique pour le traitement des maladies, lui fut auſſi légitimement duë pour la Théorie : car nous avons beſoin d'une Théorie qui ſoit préciſément dérivée de la pratique, &

qui lui soit entierement conforme: Or cette Théorie étant encore presque nuë, & simplement décrite à la maniere des Philosophes, n'est peut-être pas encore pour cette raison assez estimée, pendant que ceux qui ne conçoivent pas assez la raison pour laquelle les élemens de la Méchanique doivent être appliquez à la Pratique Médécinale, croyent qu'il est du tout impossible de faire cette application.

Que si l'on peut très-bien tirer des élemens de la Méchanique, les principes de la Théorie Médécinale, il ne sera pas difficile d'en tirer entr'autres la cause des maladies des femmes, ou du moins d'en éclaircir la meilleure partie; & en vérité rien ne demande plus justement notre application la plus sérieuse, que de faire ensorte de découvrir un remede très-sûr pour la guérison de ces sortes de mala-

dies, qui causant aux femmes d'excessives douleurs, & les jettant dans des langueurs continuelles, doivent nous engager par tout ce que nous devons avoir d'humanité pour ce sexe, & de zele pour le progrès de la Médecine, à ne rien oublier pour soulager ces malades, qui méritent que nous ayons pour elles une considération très-particuliere.

Au reste comme Hippocrate nous apprend que la plûpart des maladies des femmes, procedent de quelque vice de leurs menstruës, il me semble que je n'aurai pas mal employé mon temps, si je fais enforte de mieux expliquer la nature du flux menstruel des femmes, qu'elle ne l'a été dans tous les Livres des Médecins qui ont jusqu'à présent écrit sur une matiere si importante; & je prétens traiter ce sujet de maniere que le Lecteur ne trouvera rien de réservé dans

ce petit ouvrage, ni rien qui soit éloigné de la plus commune intelligence, ayant apporté toute mon attention à y mettre la vérité dans tout son jour; vérité que je chéris d'autant plus en toute occasion, qu'elle me paroît plus sensible & plus évidente suivant l'idée que je me propose, d'en donner dans la suite de ce Traité.

AVIS
DU TRADUCTEUR.

IL n'y a perſonne, pour peu qu'il ſoit verſé dans le traitement des maladies, qui ne ſçache, & par raiſon & par l'autorité d'Hippocrate & des plus célebres Médecins, & par ſa propre expérience, que ſi l'évacuation particuliere au ſexe féminin, maintient les femmes dans une ſanté parfaite quand elle ſe fait chez elles réguliérement ſelon l'ordre naturel; le retardement, la diminution, ou la ſuppreſſion totale de cette évacuation, ſont auſſi les cauſes les plus fréquentes de la plûpart des maladies qui leur arrivent durant le cours de leur vie.

Et comme les accidens qui accompagnent ces indiſpoſitions ſont ſouvent

souvent très-pressantes, les malades sont souvent obligées de se livrer aveuglement, en quelque endroit qu'elles se trouvent entre les mains de ceux dont elles croyent avoir lieu d'attendre quelque soulagement.

Mais quand ces accidens leur arrivent dans les lieux éloignez des grandes Villes, elles ne peuvent guères manquer de s'adresser à des gens qui n'ayant pas la moindre notion de la Théorie & de la pratique de Medecine, peuvent commettre de grandes fautes, & augmenter leurs maux au lieu de les soulager.

Les choses étant ainsi de notorieté publique, j'ai cru traduisant l'Emmenologie de Mr Freind, très-celebre Medecin de la Reine d'Angleterre, donner le moyen à ces gens denuez d'instruction d'en tirer quelques lumieres, tant pour la connoissance des maladies, que

pour la duë adminiſtration des remedes, en attendant que les malades ſoient transferées aux Villes voiſines, ou puiſſent faire appeller des Medecins à leur ſecours, qui ſoient en état de leur donner des conſeils plus ſalutaires & plus efficaces.

TABLE

DES CHAPITRES & des Principaux Articles contenus dans ce Traité.

CHAP. I. *De la nature du flux menſtruel*, page 1.

CHAP. II. *Des differens ſentimens ſur les cauſes des menſtruës*, 6.

CHAP. III. *De la cauſe de la pléthore, & pourquoi elle arrive aux femmes*, 20.

CHAP. IV. *De la ſtructure de la matrice & du conduit du vagina*, 34.

CHAP. V. *De la maniere dont la pléthore excite le flux menſtruel*, 37

CHAP VI. *Refutations des raiſons qui ſont alleguées contre la pléthore*, 52.

CHAP. VII. *Des retours periodiques du flux menſtruel*, 64.

CHAP. VIII. *Où l'on explique les phénomenes des menſtruës*, 84.

CHAP. IX. *Des choses qui excitent ou supprimẽt les menstruës plûtôt ou plûtard.* 104.

CHAP. X. *Des accidens qui survienent à la suppression des menstruës,* 118.

Des accidens causez par la plethore, 121.

Comment arrive la lenteur & la viscosité du sang, 126.

Les causes de la foiblesse du pouls, 129.

Les causes de l'inflammation de la matrice, 132.

La cause de la douleur des jointures & des frissons irreguliers, 135.

La cause des varices, 136.

Ce qui cause l'enflure en differentes parties, 137.

D'où vient l'hydropisie, 140.

Ce qui cause la constipation & la douleur en la region de l'estomac, 142.

D'où vient la pesanteur du corps, 144.

Les causes du défaut de transpiration & de la difficulté de respirer, 146.

Les causes de la vomique & de la phtysie, 149.

Les causes de la palpitation du cœur, 151.

De la douleur de tête. 154.

La pesanteur des yeux & les vertiges 157.
D'où vient l'apoplexie, 159.
La cause de la folie, 161.
La cause des fleurs blanches, 163.
D'où vient que la pléthore cause la convulsion, 164.
D'où vient le sentiment d'un globe qui monte jusqu'au gosier, 166.
Les causes de la difficulté & suppression d'urine, ibid.
La cause de l'hemorragie par des lieux inusitez, 168
CHAP. XI. *De la méthode de guerir la suppression des menstrues*, 172.
Les indications curatives, 174.
Comment il faut remedier à la suppression qui vient du vice des vaisseaux, 177.
Sentiment de ceux qui font passer les purgatifs & les emménagogues avant la saignée, 185.
De l'utilité des purgatifs, 195.
De l'effet des vomitifs, 198.
Premiere Histoire du 26. Octobre 1700. 200.
Seconde Histoire du 31. Octobre 1700. 207.
Troisieme Histoire, 212.

Quatrieme Hiſtoire du 2. Decembre ; 215.
Cinquiéme Hiſtoire du 28. Février 1702 219.
Sixiéme Hiſtoire du 20. Octobre 1702. 227.
CHAP. XII. *Des accidens que produit le flux immoderé des menſtrues.* 231.
CHAP. XIII. *De la méthode curative du flux menſtruel immoderé*, 244.
Ce qu'il faut faire pour rétablir le vice des vaiſſeaux, 246.
Comment il faut corriger le vice du ſang 248.
Premiere Hiſtoire du premier Février 1702. 253.
Seconde Hiſtoire du 10 Septembre 1701. 259.
Troiſiéme Hiſtoire du 21. May 1703. 262
CHAP. XIV. *Des vertus & de l'operation des remedes*, 266.
Quelle eſt la vertu des Emménagogue, 280.
Des remedes qui avancent la ſeparation des eſprits, 283.
Les effets ſenſibles des Emménagogue, 285.
Experiences qui prouvent la vertu attenuante des Emménagogues, 289.

Experiences faites sur la serosité du sang 292.
Expériences faites des Emménagogues avec le syrop violat, prouvent qu'ils sont propres à dissoudre les coherences du sang, 298.
La vertu atténuante des Emménagogues, connuë par les injections faites dans les corps des animaux vivans, 303.
Les effets du mercure & de l'acier sur le sang, 310.
La vertu des astringens, 314.
Les moyens de bien connoître la vertu de ces remedes, 316.
Preuves tirées des effets sensibles des astringens, Ibid.
Preuves tirées du mélange des astringens avec le sang & sa serosité, 318.
Preuves tirées du mélange des astringens avec le syrop violat, 323.
Preuves tirées des injections, 325.
Preuves tirées des actions reciproques des emménagogues & des astringens, 330.
Conclusion, 334.

Fin de la Table des Chapitres.

APPROBATION.

J'Ai examiné par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le manuscrit intitulé : *Emménologie, ou Traité de l'Evacuation ordinaire des Femmes, &c. par M. Freind, Docteur en Médecine du College de Londres, &c. Traduction Françoise* ; & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris ce 22. Janvier 1729.

ANDRY.

EMMENOLOGIE
OU TRAITÉ
DU
FLUX MENSTRUEL
DES FEMMES.

CHAPITRE PREMIER.

De la nature du Flux Menſtruel.

LA purgation menſtruelle des femmes ou l'écoulement du ſang qui ſort tous les mois de leur matrice, commence d'ordinaire à ſe manifeſter au ſecond ſeptenaire, c'eſt-à-dire à

quatorze ans ; & se termine vers le septiéme, sçavoir, vers la quarante-huitiéme ou cinquantiéme année ; je dis pour l'ordinaire, parce qu'il y a des femmes, à qui cet écoulement commence plûtard, & d'autres, mais en plus petit nombre, ausquelles il commence plutôt, & même dès leur dixiéme année : Il y en a aussi quelques-unes à qui ce flux continuë bien au-delà de leur quarante-neuvieme & cinquantiéme année ; & il y en a enfin quelques-unes, mais très-rares, qui en sont tout-à-fait exemptes.

La quantité de cette évacuation est fort differente selon la constitution de la personne, son âge, sa maniere de vivre, & le reste : Cependant la quantité du sang qui sort aux adultes qui sont d'une vigoureuse santé, va d'ordinaire jusqu'à 20. onces, qui font à peu près deux hemines, mesure qu'Hippocrate a jugé à propos de lui assigner au I. Livre des maladies des femmes.

La qualité du sang qui sort n'est pas moins diverse ; car quelquefois le sang des menstruës approche plus de la limphe que du sang même : mais

dans les personnes bien saines, il est d'un rouge brillant, & (selon que l'observe Hippocrate au livre déja cité) il est semblable à celui que fournit une victime nouvellement égorgée. Ce sang n'est pourtant jamais si mauvais qu'on puisse le regarder comme un venin, & ses mauvaises qualitez dépendent moins de son propre vice que des impuretez qui s'y mêlent, ou des mauvaises impressions qu'il reçoit d'ailleurs; & ceux qui pensent autrement, peuvent en aller chercher les raisons chez beaucoup d'Auteurs qui les ont amplement déduites.

Les retours de cette évacuation n'ont pas plus de stabilité; car il y a des femmes à qui cette évacuation revient le vingt-septiéme jour; à d'autres le vingtiéme, & à quelques-unes deux fois dans un mois, comme il arrive aux plus lubriques, si l'on en croit Duret sur Houllier, & cela sans que leur santé s'y trouve interessée. Il y en a enfin qui n'en ont pas seulement une fois, mais qui l'ont frequemment & plusieurs fois dans chaque mois. Il en est de même de la durée de ce flux, car il y a des femmes, chez qui cette

évacuation se termine en trois jours, chez d'autres en quatre jours, & quelques unes auſquelles elles durent ſix jours; mais chez la plûpart elles se terminent en trois jours, ſi l'on en croit Hippocrate au I. Livre des maladies des femmes.

Nous aurons lieu dans la ſuite d'examiner tous ces phénomenes : Venons à préſent aux ſignes qui ont coutume d'arriver vers le temps de cet écoulement. Quand les menſtruës ſe diſpoſent à paroître aux filles qui ne s'en ſont point encore apperçuës, voici les principaux ſimptômes qui les précedent; c'eſt à ſçavoir, une douleur ardente aux regions des reins & des hanches, qui va quelquefois juſqu'à l'inflammation, la céphalalgie, le dégoût, la laſſitude; & durant le cours de l'évacuation, les malades ſouffrent des nauſées, des langueurs & des foibleſſes.

Aux filles qui ſont d'un temperament bilieux, leurs menſtruës paroiſſent un peu plutôt, & elles ont auſſi leurs retours plus prompts; au lieu qu'elles ſont plus tardives aux filles qui ſont d'une complexion phlegmatique

& peu sanguine. Dans les Regions qui sont un peu plus chaudes, les menstruës précedent d'un an ou deux le second septenaire, c'est-à-dire, qu'elles paroissent à douze ou treize ans; & dans les païs froids elles sont plus tardives: Les femmes grosses & la plûpart des nourrices ne les ont point, & il est assez rare qu'elles paroissent aux femmes grosses après le troisiéme mois: enfin les femmes qui se relevent de longues maladies, sont longtems sans les avoir.

Elles durent souvent six jours & plus aux femmes qui mangent beaucoup & qui se livrent à toutes sortes de plaisirs, & cette évacuation dure moins à celles qui sont chargées d'embonpoint, aussi bien qu'aux personnes qui mangent peu, ou qui font beaucoup d'exercice; la quantité de l'évacuation augmente depuis l'âge de puberté jusqu'à la fleur de la jeunesse; elle reste dans le même état pendant tout le cours d'un âge florissant, au declin de l'âge elle diminuë peu à peu, & le sang qui sort est plus subtil aux jeunes filles, & plus grossier aux femmes d'un âge avancé.

Nous rendrons la raiſon de cette diverſité, quand nous traiterons des cauſes des retours de cette évacuation.

CHAPITRE II.

Des differens ſentimens ſur les cauſes des Menſtruës.

LEs Medecins tant anciens que modernes ont parlé ſelon leurs réflexions, & dans leurs écrits des cauſes du flux menſtruel conformement à celles qui produiſent en des temps réglez le flux & le reflux de la mer, & l'on ne finiroit pas ſi l'on s'engageoit à rapporter en particulier les opnions qu'ont eu là deſſus chacun de ces Auteurs; il doit nous ſuffire, d'alleguer ici ſommairement les principales raiſons qui ont ſervi d'appui à leurs divers ſentimens, afin que ſi leurs opinions ne ſont pas jugé de bon alloi, nous tâchions de découvrir quelque choſe de meilleur.

Dans la recherche des cauſes du flux menſtruel, les uns en aſſignent la cauſe

finale, d'autres la cause efficiente, & quelques uns, comme Galien, assignent l'un & l'autre.

La cause finale du flux menstruel est selon ces Auteurs, 1°. De rendre les femmes propres à la conception. 2°. de donner au fœtus la nourriture qui lui convient. Ceux qui comme Charleton & Sylvius sont de la premiere opinion, prétendent que le flux menstruel est necessaire pour rendre le sang purgé de ses récremens, plus propre à exciter les femmes au congrès, & à mieux recevoir la semence du mâle.

Il est facile de répondre à cela, que dans les personnes saines, le sang qui est rejetté par les menstruës loin d'être impur ou vicié, est au contraire très-bon & très-animé, parce qu'il n'est pas séparé par des glandes, mais qu'il sort immediatement des arteres capillaires, & qu'il conserve par consequent la nature d'un sang arteriel très-pur; or si cette évacuation menstruelle étoit si fort necessaire pour exciter & procurer la conception, il est sûr qu'aucune femme ne concevroit tant qu'elle seroit exempte de cet écoulement, ce qui est absolument con-

traire à l'experience & aux observations d'Hilden, de Donnet, de Sennert, & d'autres Auteurs.

Galien assigne la derniere cause finale des menstruës qui est presque adoptée de tous ses partisans; quelques-uns pourtant s'y opposent, & alleguent contre ce celebre Auteur les deux raisons suivantes.

1°. Il n'y a, disent-ils, pas une goutte de sang de la mere qui soit portée au fœtus, parce qu'il n'y a entre les vaisseaux de la matrice & les vaisseaux ombilicaux aucune anastomose, & le fœtus se nourrit par la bouche d'un suc laiteux, & non du sang qui lui est transmis de sa mere; c'est le sentiment de Charleton en parlant des vuidanges: Ceux qui alleguent ce raisonnement, pourroient dire sur le même fondement que les enfans ne tirent pas leur nourriture de leur mere, parcequ'ils se nourrissent de son lait & non de son sang; mais d'où viendroit ce lait, s'il n'étoit porté du sang de la mere aux mamelles?

La même raison sert à justifier la maniere dont se nourrit le fœtus, car soit qu'il se nourrisse du sang qui lui

est apporté par les arteres de sa mere, ou de la liqueur qui est contenuë dans l'amnios, il est très constant d'une façon ou d'autre, qu'il tire sa nourriture du sang de sa mere: car si l'on nie que cette liqueur laiteuse soit dérivée du sang de la mere, d'où pourra-t-on tirer son origine: & si l'on convient que le fœtus se nourrit par la bouche, il ne faut pas moins convenir que toute la nourriture qu'il reçoit lui vient de sa mere.

Mais les enfans monstrueux qui naissent sans tête font assez voir que le fœtus dans le sein de sa mere ne se nourrit pas par la bouche non plus que d'autres enfans qui naissent la bouche & les narines bouchées. L'adresse des Medecins dans la dissection anatomique a été encore plus loin, surtout celle de Casserius de Plaisance, qui a fait voir clairement que par l'entremise du placenta le fœtus est nourri du sang de sa mere: car il a démontré l'anastomose qui est entre les vaisseaux de la matrice & ceux de l'ombilic, que quelques uns nient.

En effet lorsque l'œuf a été retenu dans la matrice durant huit ou quinze

jours, & qu'il a été humecté & ramolli par la limphe de cet organe, l'on voit auſſi-tôt paroître les racines des vaiſſeaux ombilicaux, comme l'on voit paroître de toute part les fibrilles qui ſortent des grains que l'on a ſemez dans le ſein de la terre ces petites fibres s'attachent ſi bien à la tunique de la matrice, que la veine ombilicale pénetre les arteres ombilicales de la mere, & que les arteres ombilicales du fœtus ſe joignent aux veines de la mere; au moyen de quoi il ſe fait une circulation continuelle de la mere à l'enfant & de l'enfant à la mere : ainſi la veine ombilicale reçoit le ſang des arteres de la mere, qui eſt enſuite porté pour l'uſage du fœtus dans la veine-cave & delà au cœur, d'où le ſang mal propre à nourrir le fœtus ſe décharge dans les veines de la mere, & ſi ce trajet du ſang ne ſervoit pas à la nourriture du fœtus, le fœtus ſeroit non ſeulement privé de tout aliment, mais les tuniques mêmes qui l'enveloppent ſeroient privées de leur nourriture.

La ſeconde raiſon qu'alleguent ceux qui nient que la cauſe finale du ſang menſtruel ſoit de ſervir à la nourriture

du fœtus, eſt, ſelon Bayle dans ſa diſſertation ſur les menſtruës, que la quantité du ſang qui s'évacuë pendant les neuf mois de la groſſeſſe, eſt trop peu conſiderable, pour ſuffire à la nourriture du fœtus: mais le calcul ſuivant fera voir ſi elle y peut ſuffire ou non.

Il eſt ſuppoſé que les femmes qui joüiſſent d'une bonne ſanté, perdent tous les mois 20. onces de ſang, ainſi la quantité qu'elles perdent pendant neuf mois peut aller à 15. livres: mais comme il arrive quelquefois que les femmes groſſes ont leurs regles juſqu'au troiſiéme mois de leurs groſſeſſes, quoiqu'en moindre quantité, ſuppoſé que la quantité du ſang qu'elles perdent diminuë de maniere que l'évacuation du premier mois ſoit reduite à 10. onces & demie, celle du ſecond mois à 6. onces & 3. gros, & celle du troiſiéme mois à 5. onces & un gros, après quoi l'évacuation ceſſant abſolument, 22. onces deduites ſur 15. livres de ſang évacuées pendant neuf mois de ſanté, ſe trouvent reduites à 13. livres & demie pendant la groſſeſſe, & comme le fœtus & ſes enveloppes, incontinent après con-

tre-balancez avec un poids de 13. livres & demi emporte un peu la balance par sa pesanteur, il est hors de doute que la quantité de 13. livres & demi de sang que la mere peut alors fournir au fœtus pendant les neuf mois de sa grossesse, suffisent pour sa nourriture.

Ainsi comme le poids moyen d'un fœtus nouveau né est de 12. livres un peu plus ou moins, 15. livres de sang sont plus que suffisantes pour lui donner le juste accroissement dont il a besoin lorsque l'accouchée n'a point eu ses regles durant sa grossesse, & celles dont l'évacuation menstruelle excede 20. onces, comme il arrive assez souvent, quand le fœtus qu'elles portent seroit monstrueux, elles lui fourniront pendant neuf mois une nourriture plus que suffisante.

Cela étant, je ne vois pas pour quelle raison l'on seroit obligé de s'éloigner du sentiment de Galien, qui nous enseigne dans ses définitions medicinales que la nature a donné les menstruës aux femmes, comme une évacuation propre à leur procurer la santé & à nourrir le fœtus quand elles sont supprimées.

Et lorsque l'on a une parfaite intelligence de cet enseignement, on le reconnoît entierement conforme à la verité : Car cette question fortement agitée chez les Auteurs qui consiste à sçavoir si le fœtus est nourri par le flux menstruel est très-ridicule & tout-à-fait opposée au sentiment de Galien, qui est le plus raisonnable, comme si quelqu'un avoit jamais crû que le fœtus est nourri par ce sang même qui s'évacuë tous les mois ; comme s'il avoit voulu que ce sang fût plutôt surabondant dans la femme, non seulement pour nourrir son propre corps, mais aussi pour fournir au fœtus l'aliment qui lui étoit nécessaire ; & que c'est pour cela qu'il doit s'échapper tous les mois hors de la matrice lorsque la femme n'est pas grosse, parce qu'il est superflu, & que Galien ait crû que les femmes n'avoient tous les mois cette évacuation que pour remedier à la surabondance de leur sang.

Les Auteurs ne sont pas moins discordans au sujet de la cause efficiente de cet écoulement, puisque les uns l'attribuent à la Lune, d'autres à une fermentation, & d'autres à la plétho-

re; & c'eſt de ces differens ſentimens dont il faut dire quelque choſe ſéparement, afin de pouvoir mieux juger lequel approche le plus de la verité.

Premierement ceux qui croïent que l'évacuation menſtruelle eſt cauſée par la Lune, ſe fondent uniquement ſur ce que le période de cette évacuation répond en quelque maniere au cours de cet aſtre, & qu'il eſt par conſéquent ſoumis à ſa direction : raiſonnement qu'il eſt facile de refuter ſans y employer un long diſcours : ſi l'on conſidere que les retours périodiques des menſtruës ne s'accordent pas avec le cours de la Lune, puiſque ce flux revient plus ſouvent dans le cours du mois qu'à ſa fin. De plus, ſi la Lune préſidoit à cet écoulement, toutes les femmes du même païs, d'un même âge, & d'un même temperament auroient ce flux dans un même temps, & il auroit chez elles les mêmes retours, ce qui non ſeulement n'arrive pas, mais il eſt même impoſſible que cela arrive.

Secondement la plûpart des modernes tirent la cauſe du flux menſtruel d'une fermentation particuliere, comme par exemple Graaf, Bayle, Ettmul-

ler, & quelques autres; & bien que ce terme se trouve enveloppé sous differentes appellations, il revient pourtant toujours à la ferveur uterine de Democrite, car ils disent tous que l'amas des menstruës s'évacuë par la matrice au moyen d'un ferment, qui est selon Graaf, répandu dans toute la masse du sang, & Bayle prétend que cette évacuation lui est naturelle.

L'un & l'autre soutiennent que ce ferment dépend de certains fils qui par leur mouvement agitent la masse du sang de telle sorte qu'en de certains temps fixez, c'est à-dire tous les mois, son effervescence devient plus âcre, & lui fait trouver une issuë au travers des vaisseaux de la matrice.

Mais quand il s'agit de sçavoir comment se fait cette fermentation, ou pourquoi elle se fait en des temps reglez plutôt qu'en d'autres, les raisons qu'ils en apportent ne satisfont pas les lecteurs, quoiqu'ils employent pour cela bien des paroles, parce que leur opinion qui donne à chaque viscere son ferment propre & particulier, est contraire à la circulation du sang, & repugne même au bon sens.

Car où ce ferment est-il caché ? où peut-il faire son séjour avec tant de sûreté qu'il ne soit troublé, & même enlevé par les humeurs qui traversent continuellement ces viscères? Si on l'établit dans quelque viscere particulier, comment pourra-t-il être assez abondant, pour fournir à tant de periodes sans jamais s'épuiser ? Il lui faudroit sans doute de nouveaux secours, pour pouvoir fournir sans cesse une nouvelle matiere fermentative.

L'autre opinion concernant les fermens qui veut que toute la masse du sang fermente, n'est pas plus conforme à la verité, parce que, soit que l'on conçoive la fermentation à la maniere des Chymistes, soit qu'en lui donnant plus d'étenduë avec Willis, on l'établisse dans le mouvement interieur des parties, elle ne peut convenir au sang en ces deux manieres. Premierement selon Bayle & Pitcarne, parce qu'il n'y a point d'acide dans le sang; secondement parce que toutes les parties d'un fluide qui se trouvent sous un même plan horisontal, sont également comprimées, & par consequent toutes disposées à se tenir en repos, à moins qu'elles

qu'elles ne soient mises en mouvement par l'impulsion d'un nouveau mobile.

Si donc il y avoit quelque mouvement intestin dans le sang, il finiroit bientôt, à moins que le liquide qui est envoyé du cœur ne vint à l'exciter de nouveau & à le revivifier pour ainsi dire: mais si le mouvement intestin vient du liquide que fournit le cœur, il est très-certain qu'aucun autre mouvement ne peut être excité dans le sang par ce liquide, outre celui de progression & de circulation qu'il fait sans cesse.

Mais cette doctrine absurde des ferments n'est plus admise, les Ecrivains les plus sensez l'ont absolument bannie, & si ces sortes de fermens semblent encore avoir quelque lueur de verité, il faut l'expliquer de cette maniere, sçavoir qu'il y a des glandes dans la matrice qui separent une certaine liqueur ou ferment qui se mêle tous les mois dans le sang, & qui lui donnant un mouvement plus actif, le rarefiant davantage & donnant aux vaisseaux de la matrice plus de tension, ouvre une issuë à l'évacuation menstruelle.

Or ce ferment ne se mêle avec le sang qu'une fois dans un mois, parce que les orifices des conduits excreteurs de ces glandes sont si petits & si étroits, que la seule quantité de cette liqueur fermentative amassée dans un mois, est capable en les forçant de s'ouvrir, & de lui donner une issuë, comme il arrive à la liqueur que separent les testicules : mais quoique cette hypothese paroisse d'abord la plus probable, elle n'en est pourtant pas d'ailleurs moins éloignée de la verité ; parce qu'on peut se servir du même argument pour combattre generalement toutes les hypotheses des ferments.

Car si le flux menstruel étoit excité par un ferment & non par la pléthore, la quantité du sang qui fournit cette évacuation seroit bien-tôt épuisée, & tariroit en même temps la source de la vie.

Mais Charleton s'éleve fortement contre les ferments dans le livre où il traite des vuidanges, & combat assez vigoureusement l'opinion de Bayle ; quoiqu'en proposant la sienne, il tire lui même toute la force de sa réponse de l'objection de Bayle, qu'il adopte

presque dans les mêmes termes dont il s'étoit auparavant servi pour la rejetter & la proscrire.

En troisiéme lieu, Galien attribuë l'origine du flux menstruel à la pléthore dans son livre de la saignée contre Erasistrade : La nature, dit-il, ne purge-t-elle pas de mois en mois toutes les femmes d'un sang superflu ? car le sexe feminin menant à la maison une vie sedentaire, ne s'occupant pas de travaux penibles, & amassant consequemment beaucoup d'humeurs, avoit besoin, comme je crois, de cette évacuation pour vuider la plenitude, moyen que la nature leur fournit liberalement. » Il y a eu après Galien beaucoup d'Auteurs qui ont suivi ce sentiment touchant la pléthore, mais j'en ai cependant trouvé peu qui l'ayent suffisamment éclairci, pour nous bien apprendre comment la pléthore excite le flux menstruel, & qu'elle est dans les femmes la cause de leur plenitude particuliere.

Ainsi comme nous esperons, après avoir bien expliqué ces difficultez, découvrir plus clairement la nature du sang menstruel, nous examinerons pre-

mierement quelle est son origine, & comment la pléthore s'augmente dans les femmes : nous verrons ensuite quel est la cause & quels sont les ressorts qui font que le sang surabondant se décharge par les vaisseaux de la matrice : à quoi nous ajouterons les raisons qui nous éclairciront, & prouverons en quelque maniere la cause des retours periodiques de cette évacuation.

CHAPITRE III.

De la cause de la Pléthore, & pourquoi elle arrive aux femmes.

POur mieux réussir dans la recherche des causes de la pléthore, qu'il nous soit permis d'observer d'avance premierement que tout corps subsiste dans le même état, lorsque la reparation est égale à la perte, & reciproquement lorsque la dissipation n'excede pas la restauration.

Il faut remarquer en second lieu, que si une éruption sanguine & periodique est survenuë à un animal, après l'éruption finie, il revient dans

le même état où il étoit au commencement du periode de cette excretion, en sorte que l'animal étant pesé, il se trouve précisément du même poids; on conçoit alors qu'avant l'éruption il y avoit la même pléthore, de maniere que toutes les évacuations faites avant l'éruption n'ont pas égalé la restauration, mais qu'elles ont été égales à l'éruption du sang.

Ces choses se montrent assez d'elles-mêmes : car la pesanteur est la seule mesure qui peut faire connoître au juste la quantité de quelque matiere que ce soit. Si donc le corps de l'animal se trouve du même poids, il s'y trouve aussi la même quantité de matiere, ou, ce qui est la même chose, l'addition faite au corps est égale à ce qui en a été évacué. Mais si l'évacuation est moindre que l'addition, le poids du corps augmentera, & ainsi la quantité de la matiere sera plus considerable ; & si cette matiere ainsi augmentée s'accumule dans les vaisseaux sanguins, & ne se répand pas dans toute l'habitude du corps, il y aura pour lors une pléthore de sang, jusqu'à ce qu'il s'en fasse une éruption. Or cette éru-

prion periodique fait connoître que le sang ne se convertit pas en chair, mais qu'il s'accumule dans les vaisseaux.

Donc en quelque corps que ce soit qu'une telle pléthore s'accumule, comme il faut absolument qu'il se fasse à certains temps marquez une excretion de cette matiere surabondante; il est évident que toutes ces évacuations periodiques qui ont été faites dans certains intervales, ont été moindres que l'addition de la matiere qui s'est faite au corps mais si le corps après cette excretion periodique se trouve au même état où il étoit au commencement de ce periode, il s'ensuit certes, que cette derniere évacuation joint à tous les intermedes qui s'y sont rencontrez, revient à la mesure de la quantité de la matiere qui a été ajoutée au corps pendant tout le cours du retour periodique. Ainsi tout ce que nous avons établi par notre raisonnement, loin d'être une pure conjecture, est une veritable demonstration.

Afin donc que tout ce que nous avons dit jusqu'à présent puisse convenir à la question dont il s'agit, nous pouvons conclure sur des principes très-

certains, que lorsqu'il arrive à une femme après ses purgations menstruelles, de se trouver dans le même état où elle étoit au commencement de cette évacuation (ce qui est souvent confirmé par l'experience) nous pouvons, dis-je, conclure, que pendant le cours de ce periode, les autres évacuations n'ont pas été égales aux alimens qu'elle a pris pendant ce temps-là, & par conséquent que ces évacuations ayant été moindres, l'humeur nourriciere est surabondante dans son corps, laquelle étant comprise dans le cercle de la circulation, elle ne sçauroit manquer d'introduire dans la masse du sang de cette femme la pléthore telle que nous la concevons.

Or il est probable que beaucoup de femmes restent toujours dans le même état, tant par leur régime, que par leur poids, par l'état de santé où elles perseverent, & auquel pendant tout le cours de leur âge on n'apperçoit aucun changement à leur pesanteur, faisant toujours le même usage de toutes les choses qu'on nomme non naturelles.

Mais pour ne pas paroître porter

les choſes un peu trop loin, il faut nous reduire à un certain milieu, c'eſt-à-dire à un eſpace plus court; & demander ſeulement qu'une femme bien ſaine & bien reglée de la part de ſes menſtruës, ſe maintienne dans le même état durant cinq ans : ſi l'on nous accorde notre demande, il s'enſuit de ce que nous avons dit ci-devant :

Premierement que toutes les évacuations qui lui ſeront arrivées durant ces cinq années, auront été égales à la quantité des alimens qu'elle aura pris, & que le flux menſtruel aura été du nombre de ces évacuations, & que ſi faiſant abſtraction des menſtruës, ſes autres évacuations n'ont pas répondu à la quantité de ſa nourriture; il eſt viſible, ſelon ce que nous avons dit en ſecond lieu, qu'il y a eu une pléthore dans cette femme avant même qu'elle eût ſes évacuations menſtruelles.

Une autre preuve qui fait voir que ſes autres évacuations ne répondent pas à beaucoup près à la quantité des alimens qu'elle a pris, ſe peut tirer des menſtruës mêmes : car ſi ces autres évacuations répondoient à la quantité des alimens,

alimens, le flux menſtruel ne ſeroit pas tant une criſe ſalutaire qu'une veritable maladie, & les miſerables femmes dans l'eſpace de cinq ans, évacueroient ſans neceſſité cent livres de leur ſang le plus pur & le plus loüable, comme il eſt démontré dans le précedent chapitre, ou, ce qui eſt la même choſe, elles perdroient cent livres de leur peſanteur : de ſorte que tant s'en faut qu'elles joüiſſent d'une parfaite ſanté, que cette perte exceſſive leur ſeroit funeſte dans cet eſpace de temps.

Nous avons lieu de conclure delà avec la même certitude, que les ſécretions qui ſe font dans les corps des autres animaux répondent auſſi à la quantité des alimens qu'ils prennent ; parce que lorſqu'ils ſont arrivez à la fleur de l'âge, ils demeurent dans le même état ; mais comme il y a chez eux une proportion reguliere entre l'évacuation & l'addition, c'eſt ce qui fait qu'ils n'amaſſent pas de pléthore, & qu'ils ne doivent pas avoir de purgations menſtruelles, qui ne ſont excitées que par la pléthore. Nous ajouterons peut-être dans la ſuite d'autres

raisons, pour prouver que les brutes ne doivent pas avoir de flux menstruel.

Il est maintenant assez bien démontré qu'il y a une pléthore dans les femmes, mais de sçavoir par quelles causes elle se fait, ou, ce qui est la même chose, pourquoi toute la nourriture qu'elles prennent ne s'évacuë pas; en expliquant ces deux choses il paroîtra que j'aurai encore plus pleinement satisfait à la question que j'ai proposée.

Les raisons suivantes prouvent que la transpiration qui fait la plus grande dissipation des alimens, est beaucoup moindre dans les femmes que dans les hommes.

Premierement comme le remarque le très-exact Sanctorius dans sa Medecine Statique, les femmes sont generalement parlant fort foibles, & Hippocrate au Livre des glandes semble tirer leur foiblesse de la molesse de leur tissure; car selon lui, plus les parties sont solides & plus leur assemblage est fort & robuste: mais de quelque part que vienne la cause de cette foiblesse dans les femmes, on la remarque assez à la langueur de leur

pouls, lorſqu'on le compare à celui des hommes ; & c'eſt auſſi ce qu'a obſervé Galien en ſon Livre de la cauſe du pouls, diſant que c'eſt du pouls que l'on doit tirer les marques les plus certaines de la force du corps.

Car que doit-on entendre autre choſe par la force, ſi ce n'eſt une certaine vigueur du corps qui procede du ſang & des eſprits qui ſe diſtribuent abondamment dans tous les membres : & comment ſe peut faire cette diſtribution, ſi le cœur dont le mouvement dirige celui du ſang & des eſprits, n'a pas des contractions plus fortes qu'à l'ordinaire & ſi la contraction du cœur eſt plus forte, il eſt impoſſible que les arteres n'ayent auſſi des pulſations plus fortes & plus frequentes, & celui qui doute d'un effet ſi palpable, peut auſſi douter de l'exiſtence du pouls.

Mais pour revenir où nous en étions, l'Aphoriſme de Sanctorius peut fort bien ſe démontrer parce que nous venons d'alleguer : car ſi le pouls eſt plus foible, il faut qu'il ſoit porté non ſeulement aux glandes de la peau, mais encore à toutes les autres glandes, dans

un temps fixé, une moindre quantité de sang ; ce qui est cause qu'il se fait une moindre sécretion d'humeurs, & cette sécretion en consequence de la foiblesse que nous venons d'expliquer, ne sera ni si fortement, ni si promptement exprimée par des fibres qui ne seront que foiblement tenduës.

Cela étant, la foiblesse des forces causera un défaut de transpiration : Or si dans les femmes les orifices de leurs vaisseaux sont beaucoup plus étroits que dans les hommes (ce qui n'est pas hors de raison, parce que la tissure de leur corps est plus delicate, & toute leur masse plus serrée) nous aurons de notre part une autre raison à alleguer, c'est qu'alors il est moins porté de liqueur dans les vaisseaux sécretoires : car la sécretion dépend de la rapidité du mouvement du sang, & de la dilatation du vaisseau sécretoire, comme Belliny l'a fait voir.

Ainsi la diminution du mouvement du sang que l'on connoît à la foiblesse du pouls, & l'étroitesse des vaisseaux capillaires, qui procedent vraisemblablement de la tissure délicate des femmes, font qu'il se se-

pare une moindre quantité de matiere propre à former une transpiration abondante.

Hippocrate au Livre de la nature de l'enfant, nous avertit que le temperament des femmes est plus humide que celui des hommes, parce que le corps des femmes au toucher & à la vûë même est beaucoup plus mou & plus tendre que celui des hommes, & c'est de cette molleſſe du corps des femmes que cet Auteur tire fort à propos au Livre de leurs maladies l'humidité surabondante qu'il leur attribuë ; car les parties les moins solides, selon le même au Livre des glandes, sont celles qui abondent le plus en humiditez, au lieu que dans le corps des hommes, dont l'assemblage est plus solide, il s'y trouve une moindre quantité de fluide ; parce que la masse des parties solides ne peut s'accroître que par la diminution du fluide.

Ainsi les femmes à proportion de leur masse, ont plus de sang que les hommes, ce qui fait qu'elles arrivent plutôt à leur juste grandeur, parce que l'abondance du fluide qui forme les parties solides, est chez-elles plus

grande que chez les hommes, de maniere qu'en moins de temps leur corps peut prendre une plus grande quantité de nourriture, selon Hippocrate au Livre des maladies des femmes.

Le temperament des femmes étant donc formé de telle sorte que l'humidité s'y maintient mieux que chez les hommes, c'est bien à propos que le même Auteur nous enseigne au Livre des glandes, ce qui est confirmé par la Statique de Sanctorius, que les corps humides transpirent moins, en derobant une grande quantité de matiere à la sécretion. C'est sur le même fondement qu'est établi cet Aphorisme de la Statique, en ces termes, la boisson d'eau empêche l'insensible transpiration ; & le soixante-septieme Aphorisme d'Hippocrate de la III. section ; où il nous dit que les femmes les plus humides ont un plus long flux menstruel.

En troisiéme lieu, la vie retirée des femmes & moins exercée, a donné lieu à Galien aussi-bien qu'à Hippocrate d'avancer qu'elle étoit la cause de leur plénitude, & comme le remarque Sanctorius, section XI. „ L'exercice

rend les corps plus legers, parce que » toutes les parties, & particulierement » les muscles & les ligamens sont purgez de leurs excremens par leur mouvement, & la matiere perspirable » est disposée à s'exhaler, les esprits » étant rendus plus subtils. » De maniere que tout ce qu'il y a d'humeur superfluë, est exprimé avec plus de force. Car Hippocrate a fort bien observé Section V. Aphorisme IX. que le travail entraîne quelques humeurs, & qu'un trop grand repos appesantit le corps, ensorte que la transpiration étant empêchée, les humeurs regorgent dans les vaisseaux : C'est donc avec raison que Sanctorius nous apprend que lorsque la transpiration manque à se faire dans les personnes saines, elle est reparée par l'exercice.

Quelqu'un demandera peut-être quelle raison j'ai d'avancer que les femmes transpirent moins que les hommes, puisque l'on s'apperçoit qu'elles ont autant de disposition à suer que les hommes ? Ceux qui proposent cette difficulté peuvent en chercher la solution dans Sanctorius, qui leur dira en differentes Sections de ses Aphorismes, que

la transpiration & la sueur n'ont presque rien de commun entr'elles, au contraire, que plus on sué & moins on transpire; & que lorsqu'on a eu une sueur un peu abondante, on sera plusieurs heures & quelquefois plusieurs jours sans transpirer; phénomene dont on peut se convaincre & par la raison & par la statique.

A la derniere preuve tirée de la vie oisive des femmes, il est aisé d'objecter qu'il y a plusieurs femmes laborieuses & accoutumées à de violens exercices qui ne laissent pas d'être bien reglées. Mais il faut se souvenir que la paresse n'est pas la seule cause de la plénitude qui produit les menstruës: Quoiqu'une femme s'accoutume au travail, elle porte toujours avec elle son temperament humide, & sa foiblesse naturelle; & que s'il s'en trouve quelqu'une qui soit fort vigoureuse & d'un temperament sec, on a lieu de croire qu'elle n'aura point ou très-peu de menstruës; l'observation des Praticiens confirme beaucoup ce que j'avance, ayant remarqué avec Platerus & Hilden que les femmes qui n'ont point eu de flux menstruel, étoient des par-

sonnes d'un temperament très-chaud, ou de ces femmes hommasses, qui approchant du sexe masculin & s'appliquant au travail, digerent toutes sortes d'alimens avec facilité, & en chassent une partie par une ample transpiration; Galien observe dans ces femmes un pouls fort vif & fort élevé, & Sennert prétend que les sauteuses n'ont point de menstruës: & Foreſtus met les chanteuses au même rang, ce que l'experience confirme suffisamment; & dans toutes ces occasions, le travail dont les femmes s'occupent, fait que les évacuations répondent à la quantité des alimens qu'elles ont pris, sans avoir égard à la purgation menstruelle.

Enfin quelque chose qu'on puisse dire sur ces sortes de causes, une chose certaine, c'est qu'il n'est pas si difficile qu'on le pourroit croire de découvrir précisément par quel moyen il arrive un écoulement de sang périodique par les vaisseaux de la matrice.

CHAPITRE IV.

De la structure de la matrice & du conduit vaginal.

AVant que j'explique la maniere dont la pléthore excite les menstruës, il me paroît nécessaire de dire quelque chose de la matrice & du vagin: C'est néanmoins ce qu'ont omis tous ceux qui ont écrit des vuidanges, les regardant comme des choses tout-à-fait étrangeres à leur sujet; quoiqu'il n'y ait rien qui puisse donner plus de jour à l'explication de ce phénomene que cette structure, non seulement quand on s'en forme une juste idée, mais aussi quand on s'en sert pour pénetrer les causes d'un tel effet. J'en vais donc dire en peu de mots ce qui peut servir à mon dessein.

Premierement, la partie honteuse des femmes, comme le reste de leur corps a une situation perpendiculaire par rapport à l'horison, & parallele dans les autres animaux.

Secondement, la tunique interieure

tant de la matrice que du vagin, à laquelle se terminent diversement les veines & les arteres, est peu épaisse & absolument privée de graisse, de maniere qu'elle ne peut qu'a peine défendre & soutenir ces vaisseaux entretissus dans ses fibres, au lieu que presque dans toutes les autres parties du corps les vaisseaux sont puissamment appuyez sur les muscles & sur la graisse.

En troisiéme lieu, les vaisseaux sanguins tant arteres que veines se distribuent dans un nombre presqu'infini à ces parties, mais beaucoup plus à la matrice qu'ailleurs. Les rameaux des arteres & des veines se communiquent réciproquement des deux côtez par des anastomoses, qui ne vont pourtant pas directement à la matrice, mais s'entortillant les uns avec les autres, ils rampent en serpentant sur sa surface, & la raison de cette structure est toute visible aussi-bien que sa nécessité, parce que la femme étant grosse, & l'enfant causant de jour en jour une distension plus grande à ses parois, ces vaisseaux sanguins souffrant une compression excessive, sortiroient plu-

tôt de leur place, s'ils ne faisoient tous ces détours aux environs de cet organe ; car étant ainsi dirigez, ils cedent aisément à son accroissement, & ils sont reduits dans une situation plus directe au dernier temps de la grossesse.

En quatriéme lieu, le tronc de l'aorte descendante est beaucoup plus ample dans les femmes que dans les hommes, le dessein de la nature ayant été en cela de fournir une plus grande quantité de sang, non seulement aux muscles qui servent à l'exclusion du fœtus, mais à la matrice même, dans laquelle il prend son accroissement & sa nourriture : & la multiplicité de ces vaisseaux fait que les menstruës ne cherchent pas d'autre issuë que par la matrice.

Enfin ce qui facilite encore cet écoulement c'est que les veines de la matrice n'ont pas de valvules.

CHAPITRE V.

De la maniere dont la pléthore excite le flux menstruel.

LA conformation des vaisseaux de la matrice, étant telle que nous l'avons répresentée ; voyons un peu comment à l'occasion de la pléthore, le sang superflu s'évacuë par leurs orifices, ce qu'on peut clairement concevoir par les propositions suivantes demontrées selon les regles Mathematiques.

I. Proposition. Le mouvement de tout corps est augmenté, où la force par laquelle il tend, cesse à sortir hors de sa place, en augmentant ou la viteſſe ou la quantité de la matiere, ou l'une & l'autre.

II. Proposition. Si le mouvement du corps devient plus grand que la force de l'obstacle qui s'y oppose, cet obstacle se trouvera détruit.

III. Proposition. Dans la percussion des corps, la violence des coups est proportionnée à ce qu'ils perdent de leur mouvement.

IV. Propoſition. Le mouvement qui ſe perd eſt égal à la réſiſtance.

V. Propoſition. Si l'action d'un corps rencontre en ſon chemin quelque obſtacle, ſa percuſſion ſera égale à la ſinuoſité de l'angle d'incidence.

VI. Propoſition. Dans quelque fluide que ce ſoit, il ne ſe fait pas ſeulement une compreſſion en avant, mais auſſi de tous côtez.

VII. Propoſition. Un corps fluide preſſe de tous côtez, les corps qui l'environnent d'une force proportionnée à celle dont ſes parties tendent à s'éloigner de ſa preſſion.

VIII. Propoſition. La preſſion laterale eſt proportionnée en élevation à celle qui oblige le corps qui la ſouffre à s'élever.

IX. Propoſition. La direction des preſſions de la ſurface d'un corps qui en eſt comprimé, eſt perpendiculaire.

Les deux premieres propoſitions, font voir que l'augmentation de la pléthore oblige le ſang à ſortir de ſes vaiſſeaux : & les autres propoſitions pourquoi il ſort plutôt des vaiſſeaux de la matrice.

Or il eſt facile à concevoir comment

il arrive que le sang continuant d'avoir la même viteſſe, ſon mouvement augmente dans la pléthore ; car c'eſt parce que ſa quantité augmente, & ſi la viteſſe augmente en même temps, ſon mouvement en ſera plus fort.

Mais dans la pléthore, la viteſſe du ſang auſſi-bien que ſa quantité augmentent toujours, à moins que le ſang ne ſoit trop épais & trop viſqueux : car s'il eſt égal dans ſa mixtion & d'une conſiſtance ſubtile, plus ſa maſſe augmente, & plus il ſepare d'eſprits, & plus il y a d'eſprits, & plus la contraction du cœur a de force & de viteſſe : de ſorte que ſi la pléthore ſurvient, le ſang circule neceſſairement avec plus de viteſſe, & heurte auſſi plus vivement contre toute ſorte d'obſtacles.

Or il faut regarder comme des obſtacles les vaiſſeaux mêmes qui charient le ſang, pour empêcher qu'il ne s'en échappe, & c'eſt ſans doute l'effet qu'ils produiſent tant qu'ils réſiſtent à forces égales ou même plus fortement à la circulation du ſang : mais quand le mouvement du ſang ſe ſera augmenté juſqu'au point que ſes vaiſſeaux ne puiſ-

sent plus resister à son impulsion, ils y cedent, & permettent au sang de s'échapper au travers de leurs tuniques.

Les vaisseaux de la matrice, étant, comme nous avons dit, moins soutenus des chairs que beaucoup d'autres, sont par consequent peu disposez à resister, & l'éruption du sang fait voir d'elle même leur ineptitude à s'y opposer, parceque le sang n'auroit pas pû s'echapper, si les vaisseaux avoient eu à opposer à son mouvement une résistance qui lui eût été proportionnée.

Mais parce que par la III. proposition dans les corps percussifs, la grandeur des coups est proportionnée à la perte du mouvement, il est bon d'observer, s'il se fait dans les vaisseaux de la matrice une particuliere diminution du mouvement : ce qui paroîtra plus clairement, si nous faisons attention à ce que nous avons dit un peu auparavant de la structure des vaisseaux.

Car ces vaisseaux ne se distribuent pas dans la matrice directement, mais varient beaucoup en se courbant, & comme en serpentant dans ce viscere,

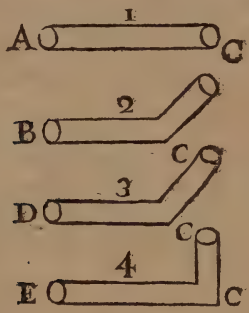
re, de sorte que le mouvement se perd par la IV. Proposition, à proportion de la résistance qu'il trouve à son progrès; s'il trouve une plus grande résistance, la percussion sera aussi plus grande que nous ne la reconnoissons proportionnée à la perte du mouvement; mais de cette maniere, il est démontré qu'il se trouve une plus grande résistance dans ces sortes de vaisseaux entortillez.

Si le fluide coule dans un canal droit, selon la VII. proposition, il souffre seulement une compression laterale, parce que le fluide étend les côtez du canal, d'autant que ces côtez ne sont pas opposez directement au fluide, ce qui fait qu'ils ne lui font point d'obstacle: Cependant si le fluide se meut dans un canal courbé, non seulement il comprime les côtez du canal, mais encore il les heurte de toute la force de son mouvement: mais plus ce fluide perd de son mouvement contre l'obstacle, plus aussi sera forte la percussion contre cet obstacle.

Mais plus les vaisseaux sont courbez, c'est-à-dire, plus les vaisseaux sont opposez à la direction du fluide, plus la résistance des vaisseaux sera con-

siderable, & par conſequent, la violence de la percuſſion plus grande, ce qui donnera auſſi une plus grande force au fluide, pour le mettre en état de rompre les vaiſſeaux.

Car donnez au vaiſſeau le cylindre A. C. comme dans la premiere figure, & que ſon axe ſoit toujours parallele à la direction du fluide.



Il n'y aura aucune impulſion de la moindre particule du fluide contre les côtez du canal, & par conſequent nulle percuſſion, & le fluide preſſera les côtez du vaiſſeau de toute la force dont il eſt lui même comprimé.

Que ſi la quantité du fluide eſt augmentée, la preſſion & l'effort qui ſe fait aux côtez des canaux, ſera auſſi

augmentée, ce qui leur causera une distention & donnera conséquemment à leurs fibres une tissure plus lâche, & moins de connivence entr'elles.

Mais si le canal est un peu fléchi, de maniere que le sang se porte obliquement de B. en C. (comme dans la seconde figure) la masse du sang augmentée, causera non seulement une tension aux côtez du canal, mais il se portera encore avec impetuosité contre les parties courbées, & frappera violemment leurs fibres déja assez étenduës, & d'autant plus aisément, que selon Borelly, la force d'un coup est infiniment plus grande que toute sorte de pression: Car si le sang, comme dans la troisiéme figure, est dirigé de D. vers C. la violence du coup sera plus considerable au côté C. que lorsque le sang, dans la seconde figure, passe de D. en C. ainsi à proportion que le canal se courbe davantage, la violence du coup sera de plus en plus forte, jusqu'à ce que sa flexion parvienne à la ligne perpendiculaire, qui est la plus grande qu'il puisse souffrir, puisqu'alors le sinus de l'angle d'incidence est au plus haut point où

il puiſſe être porté : Par où il eſt aſſez prouvé que la violence du coup s'augmente dans les canaux courbez.

L'on a donné plus d'étenduë à ces explications, pour faire mieux connoître combien la ſtructure même de la matrice contribue à l'évacuation des mois par les vaiſſeaux de ce viſcere.

Ce qui contribuë encore à produire le même effet, c'eſt que plus les vaiſſeaux ſont contournez & entortillez, & plus ils ont de longueur, & que cette longueur fait qu'ils contiennent plus de ſang, & que la quantité du ſang augmentée, eſt cauſe que ſon mouvement s'augmente au point de lui faire forcer les tuniques de ſes vaiſſeaux.

Que ſi nous venons à faire encore plus d'attention à la ſtructure de la matrice, nous découvrirons une raiſon encore plus palpable, de ce que le flux menſtruel ſe décharge plutôt par les conduits de la matrice que par d'autres vaiſſeaux.

Car comme la ſituation de la partie honteuſe de la femme, eſt perpendiculaire, par rapport à l'horiſon ; la ſituation de la branche d'artere, qui porte le ſang du cœur à la matrice, doit

être la même : & comme par la VII. proposition, tout corps qui environne un fluide, souffre compression, non seulement vers le bas, mais aussi vers les côtez, & d'ailleurs, que par la VIII. proposition, la pression laterale est proportionnée à la hauteur, qui éleve le penchant du fluide, toute la colomne du sang, qui descend du tronc de l'aorte & se porte à la matrice doit étendre & comprimer les vaisseaux de ce viscere, suivant la IX. proposition, en ligne perpendiculaire ; que si cette pression, qui dépend de la situation perpendiculaire des arteres, est comparée à ce que nous avons dit des contours de ces canaux, un Lecteur de bonne foy comprendra bien-tôt que les vaisseaux de la matrice, sont mieux disposez que tous les autres à procurer l'évacuation des menstruës.

Parce qu'à l'occasion de la plénitude & du poids du fluide, qui coule perpendiculairement dans les arteres & dans les veines ; les côtez de ces vaisseaux se dilatent, & leurs fibres s'écartent de plus en plus les unes des autres, & à mesure que le tissu des fibres s'émincit, elles cédent plus aisement au coup qui leur est porté.

Pour lors, le mouvement du sang s'augmente dans la pléthore, parce que la quantité du fluide est augmentée aussi bien que sa vitesse, à moins qu'il ne soit visqueux : car en ce cas, la force de l'obstacle est moindre parce que les vaisseaux souffrant depuis longtemps une tension par l'abondance du sang, le contact & la coherence de leurs fibres est moindre, ensorte que l'obstacle étant forcé, le sang s'échappe hors de ses vaisseaux.

Ce qu'on vient de dire, fournit encore une raison assez forte de ce que la conformation se fasse des vaisseaux, soit la même dans les brutes ; quoiqu'en dise Charleton & quelques autres, elles n'ont pourtant point de menstruës, parce que les parties génitales des animaux étant paralleles à l'horison, la compression de leurs vaisseaux vers les côtez ne se fait point par rapport à la ligne perpendiculaire que tiennent les arteres dans le corps des femmes, qui est une des principales raisons, qui rendent les femmes plethoriques sujettes au flux menstruel.

Le défaut de valvules dans les veines de la matrice, fait aussi pour nous

à cet égard ; & quoi que le Lecteur ne goûte pas d'abord cette raiſon, il la goûtera mieux s'il fait attention à l'effet que produiſent les valvules dans les autres veines : Car comme ces ſortes de valvules ſont flaſques & pendantes, elles ne ſeroient d'aucun uſage, parce que le ſang coulant dans leurs arteres & dans leurs veines, comme un fleuve coule dans ſon lit, les valvules ne manqueroient pas de s'appliquer interieurement ſur les parois des veines, attendu que le fluide paſſant par-deſſus les valvules, penchât à s'écouler vers les parties inferieures, avec autant de rapidité que s'il n'y avoit point de valvules, d'autant que le canal étant rempli, la valvule interpoſée ne s'oppoſe pas plus à l'écoulement du fluide, que ſi une veſſie pleine d'eau étoit immediatement poſée ſur une ſeconde veſſie également remplie ; l'interpoſition d'une membrane empêche que l'eau de la veſſie ſuperieure ne comprime par ſon poids la veſſie inferieure.

Mais parce que le ſang ne ſort pas des arteres par un flux continuel, mais qu'il paſſe dans les veines par quelques

intervales, ſuivant en cela la contraction du cœur ; la diſpoſition des valvules eſt très-avantageuſe, en ce que ne permettant pas au ſang de retrograder, elles empêchent que ſa trop grande quantité ne comprime les veines capillaires, à l'exception de cette portion qui eſt compriſe entre ces veines & la valvule la plus proche : c'eſt-à-dire, qu'il ne ſe fait point de compreſſion de la partie inferieure de la valvule, parce que l'intervalle qu'il y a d'une dilatation du cœur à une autre dilatation, ou ce retardement de circulation, fait que le ſang cauſe moins de tenſion aux vaiſſeaux.

Mais ſi dans le temps de la dilatation du cœur, le ſang retrogradoit en abondance vers le bas dans les grandes veines, les vaiſſeaux capillaires ſeroient tellement acablez par la peſanteur du ſang qu'elles auroient beaucoup de facilité à ſe rompre : mais le défaut de valvules dans les veines de la matrice, fait que rien n'empêche, que tout le ſang qui eſt contenu dans les plus grands vaiſſeaux, venant à retrograder vers l'étroiteſſe des capillaires, ne comprime ſi fort les petits orifices de ces vaiſſeaux,

seaux, ne permettent au sang à chaque impulsion du cœur une issuë prompte & facile : & c'est ainsi que le défaut des valvules dans les veines de la matrice, joint à la situation perpendiculaire des arteres & leurs contours tortueux, contribuent beaucoup à l'évacuation du sang superflu par les voyes de la matrice.

Il y a maintenant une grande dispute entre les Auteurs, pour sçavoir quels vaisseaux donnent issuë au sang menstruel, si ce sont les vaisseaux qui se portent au corps de la matrice, ou si ce sont ceux qui se terminent au vagin ; dispute dans laquelle on pourroit fort bien s'abstenir d'entrer sans blesser ni l'une ni l'autre opinion.

Car comme la tissure de la matrice & du vagin est précisement la même, & que la disposition de leurs vaisseaux est toute semblable, bien qu'il s'en porte un plus grand nombre à la matrice qu'au vagin, peut-on douter que le sang menstruel ne s'échappe de ces deux sortes de vaisseaux, mais plus encore de ceux de la matrice que du vagin ; & quoique cette idée soit toute évidente, on en peut cependant alleguer

en peu de mots la preuve suivante.

Lorsque les femmes grosses ont leurs regles, si l'avortement leur arrive, ce sang paroît venir de la matrice même; car quel autre sang pourroit en ce cas-là détacher le fœtus du placenta, si ce n'étoit un sang épanché dans la matrice ? & si l'avortement n'arrive pas, nous estimons, que ce sang sort plutôt du vagin : ainsi lorsque l'éruption du sang se fait par la matrice, la femme est en grand danger d'avorter : ce sang sort donc quelquefois de la matrice & quelquefois du vagin, & quelquefois tant de l'une que de l'autre. On a pourtant lieu de croire que dans les femmes qui ont eu des enfans, les menstruës sortent plutôt des vaisseaux de la matrice que dans les filles, à cause de la largeur des voyes.

Les Auteurs sont encore en dispute sur une autre question ; c'est de sçavoir si le sang menstruel est fourni par les veines ou par les arteres ? Pour moi, j'aimerois mieux attribuer cet écoulement aux arteres capillaires qu'aux veines, parce que les arteres sont plus étroites que les veines, & que le sang par consequent frappe les côtez de leur

canal plus fortement, & d'une maniere plus propre à forcer leur petits orifices : mais le sang qui est porté aux veines, rencontre dans leur canal, un diametre plus étendu qui ne lui permet pas de faire un si grand effort pour en sortir.

S'il arrive donc quelque obstruction dans les vaisseaux, on a lieu de croire qu'elle se fait plus aisément dans les arterioles que dans les venules, comme le pense Pitcarne très-excellent Philosophe & Médecin : De plus, comme le sang menstruel est très-rouge & très-brillant, il semble qu'il vienne plutôt des arteres que des veines : mais soit qu'il vienne des arteres ou des veines, c'est assûrement plutôt des capillaires que des grosses branches qu'il sort, comme on peut l'inferer de l'écoulement même qui ne se fait presque jamais que goutte à goutte.

CHAPITRE VI.

Où l'on réfute les raisons qui sont alleguées contre la Pléthore.

NOus avons parlé jusqu'à présent sur des principes aussi simples que solides, & qui ne sont pas moins vrais qu'ils sont faciles à comprendre : mais quoi qu'une théorie établie sur de si fermes fondemens, soit pour ainsi dire, inébranlable, il ne faut pourtant pas négliger de refuter les raisons qu'on allegue contre la pléthore ; & si nous pouvons les refuter, & si nos refutations sont admises, non seulement elles confirmeront notre opinion en quelque maniere, mais elles donneront aussi une solution entiere à toutes les difficultez qu'on lui peut opposer.

C'est par les raisons suivantes que Charleton prétend faire voir manifestement, que la seule plénitude ne suffit pas pour procurer l'évacuation menstruelle. " 1°. dit-il, les personnes très-„ maigres & même tabides, ont des menstrues bien reglées, & quelque-

fois même avec profusion ; quoi qu'il « ne faille pour les procurer qu'une « quantité de sang au-dessous de la mé- « diocre : puis donc que ces personnes « dans la plus extrême extenuation ont, « comme l'experience nous l'apprend, « cette évacuation menstruelle ; il n'est « donc pas necessaire qu'elle soit pro- « curée par la plenitude, puisque, se- « lon Galien, plusieurs personnes d'une « grande maigreur, ne laissent pas « d'avoir beaucoup de sang, & que de « l'aveu même de Charleton les gens « maigres manquent si peu de sang « qu'ils ont les veines plus grosses « que d'autres, & qu'elles regorgent « du sang qui les remplit. Ecoutons-le « parler lui-même en la XV. dissertation de son Economie animale, Section III. «

Ceux qui se nourrissent beaucoup « & qui sont assez gras ont peu de « sang ; au lieu que ceux qui sont mai- « gres ont de grandes veines, & qui « en sont bien remplies. C'est aussi pour « cela que ces derniers sont ordinai- « rement courageux, & font toutes « sortes d'actions avec plus de vi- « gueur & d'agilité, parce qu'ils ont «

„ à proportion une plus grande quan-
„ tité d'esprit. Aussi pour cela même ,
„ supportent-ils mieux de grandes sai-
„ gnées, parce que la chair de leurs mus-
„ cles, étant plus émincée , absorbe une
„ plus grande quantité de sucs dans ses
„ porositez ; & quoi que l'on épuise
„ pour ainsi-dire leurs veines , ils ne
„ périclitent en rien , pourvû qu'il leur
„ en reste assez pour soûtenir leur
„ vie.

„ Mais les gens gras & charnus ,
„ supportent moins de grandes sai-
„ gnées , parce que leur constitution
„ se trouvant dépoüillée d'un sang très-
„ chaud , se remplit d'humeurs sereu-
„ ses qui font tomber les malades dans
„ la cachexie ; & dans la section IV.
„ il continuë ainsi : On sçait que dans
„ les animaux qui sont morts de faim ,
„ aussi-bien que dans les hommes qui
„ meurent émaciez , on trouve dans
„ l'ouverture que l'on fait de leurs ca-
„ davres beaucoup de sang dans leurs
„ veines, ce qui seroit impossible , si
„ le sang étoit seulement destiné à nour-
„ rir le corps ; car l'animal ne mour-
„ roit point , tant qu'il resteroit quel-
„ que peu de sang dans ses veines ; &

les corps des tabides ne s'extenuëroient „ point si fort, pourvû qu'il y eût dans „ les corps une quantité de sang suffi- „ sante pour les restaurer. „

On peut ajoûter à tout cela l'Hist- „ toire de la Section VI. qu'il a tirée „ d'Hippocrate, touchant un certain „ homme, que sa maladie avoit exte- „ nué jusqu'à la derniere maigreur, & „ qui maigrissoit encore chaque jour de „ plus en plus; lequel ayant été saigné „ plusieurs fois des deux bras jusqu'à ce „ qu'il parût n'avoir plus de sang, de- „ vint cependant en peu de temps „ bien charnu. „

Pourquoi arrive-t-il, que cet Auteur, qui dispute si bien contre la vertu nutritive du sang, soutient si fortement la pléthore dans les ématiez & les tabides, tâche d'établir tout le contraire quand il s'agit des menstruës?

Mais ces raisons de Charleton, que nous venons de tirer de son Economie animale, sont si solides & si vrayes, que Charleton lui-même ne pourroit pas les renverser: Il est donc constant, que les personnes maigres soûtiennent mieux les grandes saignées que les grasses, & que très-souvent leurs regles,

qui avoient été long-tems supprimées reviennent après plusieurs saignées. On en a nombre d'exemples ; & l'on sçait par une experience presque journaliere que les nourrisses qui sont maigres, ont souvent & très exactement leurs regles, dans le temps même qu'elles alaitent leurs enfans : Il arrive aussi que ces femmes maigres ont une quantité de sang au-dessus de la médiocre.

2° La plénitude met aussi quelquefois un obstacle à l'écoulement des menstruës ; & la plûpart des Auteurs assignent la plérhore, pour une des causes de leur suppression, prétendant que le flux menstruel peut être supprimé par la plénitude, comme l'urine est quelquefois supprimée par la grande quantité qu'il y en a dans la vessie, qui la tient dans une telle tension, que ses fibres ne sont plus en état de se contracter pour chasser l'urine.

Mais si l'on reflechit là dessus avec plus d'attention, on trouvera bien-tôt que la cause de ces differentes suppressions n'est pas la même : car la vessie est composée d'une tunique très-forte & comme musculeuse ; de maniere que si l'urine la remplit à l'excès, la vessie

ne peut forcer ſes parties laterales, parce qu'elles ne ſont frappées par aucun corps qui s'élance ſur elles avec impetuoſité; mais etant ſimplement comprimée par la preſſion commune à tous les fluides, cette preſſion lui cauſe de toutes parts une telle diſtenſion, qu'il eſt impoſſible à ſes côtez de ſe contracter pour l'expulſion de l'urine; c'eſt-à-dire, qu'il y a dans la veſſie une ſi grande quantité d'urine, qu'elle ne permet plus à la membrane muſculeuſe de cet organe de ſe mouvoir; ainſi l'action du muſcle ſe trouve ſuſpenduë, & ce muſcle ne ſera point en état de ſe contracter que ſon reſſort ne puiſſe s'étendre, & qu'il ne prévale ſur le poids de l'urine, ou que l'urine qui prévaut ſur la force du muſcle de la veſſie n'ait été tirée par la ſonde.

En ce cas-là, le ſphincter de la veſſie contribuë encore beaucoup à la ſuppreſſion d'urine, parce que ce muſcle étant continuellement en contraction à moins que ſon antagoniſte ou le poids de l'urine ne l'oblige à ſe relâcher : il ſe contractera toujours plus fortement, s'il n'eſt pas obligé de ceder à une réſiſtance oppoſée de la part

d'un muscle antagoniste ; or cet antagoniste est la tunique musculeuse de la vessie, dont nous avons supposé que l'action étoit suspenduë par la quantité de l'urine.

Il en est tout autrement de la pléthore, qui arrive aux vaisseaux de la matrice : car ce n'est pas seulement une pression perpendiculaire qui force leur canal à s'etendre; c'est encore un coup violent par lequel le sang s'élance contre ses tuniques, qui loin d'être musculeuses, ne sont même appuyées d'aucun muscle ; de sorte que si la pléthore subsiste, ces tuniques ne peuvent manquer de se rompre, comme on l'a ci-devant fait observer.

Il faut donc convenir que la plénitude considerée en elle-même, ne sçauroit être cause de la suppression des menstruës, mais que le sang peut être abondant sans que les menstruës ayent leur issuë libre. En ce cas-là, nous supposons qu'il n'y a aucun vice dans les canaux ; car s'il y en avoit, ce seroit à ce vice qu'il faudroit imputer la suppression, & non à la pléthore ; ainsi, c'est dans le sang qu'il faut chercher la cause de la suppression, & la quan-

vité du sang n'en pouvant être la cause (car la quantité du sang, comme on l'a vû exciteroit cet écoulement) il s'ensuit que quelqu'une de ses qualitez, en doit être la cause; or de toutes les qualitez du sang, il n'y en a point de si propre à produire cet effet que sa viscosité.

Car le sang étant trop visqueux, & ses particules étant trop adherantes les unes aux autres, comme elles acquierent par là trop d'étenduë, elles ne peuvent plus passer au travers des petites ouvertures des vaisseaux capillaires, où il se formera des obstructions, & ces vaisseaux étant bouchez, par lesquels le sang a coutume de s'ouvrir une issuë, il se trouve enfermé dans les côtez des plus grands canaux, qui sont trop forts pour être obligez à lui fournir un passage.

C'est donc là la vrai cause, n'en sçachant aucune autre, de la suppression du flux menstruel, & quoi que la pléthore soit en même temps de la partie, ce n'est pourtant pas proprement à la pléthore, qu'il faut imputer la suppression, mais bien à la viscosité du sang.

3°. Si l'excès du sang étoit la cause du flux menstruel, ce flux trouveroit plutôt son issuë par d'autres vaisseaux, comme par exemple, par ceux du poumon ou de quelques autres visceres, que par ceux de la matrice; mais je crois avoir suffisamment répondu à cette difficulté, par ce que j'ai ci dit, de la situation & de la structure des vaisseaux de la matrice; par où l'on conçoit aisément que la matrice est plus propre que tous les autres visceres du corps de la femme à l'évacuation du sang menstruel, & qu'elle est, pour ainsi dire, destinée de nature à cet usage.

Mais s'il arrive que les vaisseaux de ce viscere s'endurcissent un peu, se rendent tenaces, & qu'ils se trouvent alors remplis à l'excès, le sang menstruel trouvera son issuë par d'autres canaux, de telle sorte que les femmes chez lesquelles les vaisseaux de la matrice seront obstruez souffriront l'évacuation de ce sang, par le nez, par les poumons, ou par d'autres voyes extraordinaires, comme il arrive à ceux qui prennent du vin avec excès, d'avoir des frequentes hemorragies par le

nez, qui leur tiennent lieu d'evacuations critiques.

On peut faire encore une autre objection contre la pléthore, comme cause prétenduë du flux menstruel ; si la plénitude du sang s'accumule dans les femmes pour être plus propres à nourrir leurs enfans, pourquoi, dira-t-on, ne se fait elle pas également dans les femelles des animaux, qui ne nourrissent pas moins leurs petits que les femmes leurs enfans ? Quoi que la solution de cette question soit difficile, il faut pourtant conclure de ce que nous avons dit ci devant aux chapitres I I I. & V. que les femelles des brutes, n'ayant point de menstruës, & leur corps se maintenant dans le même état après la fleur de leur âge, que dans ces corps là, toutes sortes d'évacuations journalieres & d'autres, ont répondu aux alimens qu'ils ont pris, à moins qu'elles ne soient sujettes à quelques autres évacuations périodiques, comme Sanctorius l'a observé dans les hommes.

Il faut dire la même chose des femmes qui n'ont point de menstruës avant leur grossesse : Mais comme les femelles des brutes portent leurs petits en ces

tains temps, parce qu'elles leur fournissent de quoi les nourrir, il ne se peut faire que dans le temps de leur portée, ou bien elles ne prennent plus de nourriture, ou qu'elles n'évacuent moins qu'à l'ordinaire.

Ainsi, dans le temps de la portée des femelles des brutes, & particulierement à l'égard des chiennes, on remarque qu'elles sont plus voraces qu'à l'ordinaire, ce qui revient principalement à ce que nous prétendons que l'évacuation des menstruës dans les femmes saines, procede uniquement de la plénitude, & que si quelques-unes n'ont point de menstruës, elles ne manquent pas de secours d'ailleurs pour fournir au fœtus une nourriture suffisante.

C'est pour cela qu'Aristote prétend que quelques femmes peuvent concevoir sans avoir leurs regles: par exemple, celles qui amassent autant d'humeurs qu'il en reste après leurs menstruës chez celles qui les ont, quoi que la quantité de ces humeurs ne soit pas assez considerable pour leur pouvoir procurer cette évacuation. Il faut en ce cas là qu'il arrive à une femme avant sa grossesse une addition d'hu-

meurs, proportionnée à l'évacuation qui s'en fait chez-elle, & qu'elle en évacuë moins pendant sa grossesse qu'elle ne faisoit auparavant.

Quand ce que nous venons de dire sur la pléthore, est exactement pesé & bien entendu, la cause du flux menstruel qui a dans tous les temps si fort exercé l'esprit des habiles gens, devient facile à comprendre : elle est même si aisée à developper aux moins éclairez, & la maniere de la concevoir est si simple & si naturelle, en rapportant à la pléthore tous les phénomenes des menstruës, que je ne puis assez m'étonner, qu'il y ait eu des Auteurs capables de rapporter ces sortes d'effets à quelqu'autre cause.

Enfin, si je fais voir dans la suite que tous les symptômes qui dépendent du vice des menstruës, répondent parfaitement à la doctrine de la pléthore que je viens d'établir, & qu'ils en doivent tous proceder, & que la méthode de guerir est conforme à cette idée, il ne restera sans doute aux moins credules, rien de plus à desirer sur cet article.

En établissant ainsi la pléthore pour

cause efficiente des menstruës, le Lecteur se souviendra, que j'ai toujours prétendu parler des femmes qui joüissent d'une bonne santé, parce que les menstruës sont quelquefois produites par la trop grande foiblesse des vaisseaux, par l'acrimonie des humeurs, ou par d'autres causes extraordinaires : mais ce sont des effets de maladie, qui ne se rencontrent pas dans les corps sains.

CHAPITRE VII.

Des retours périodiques du flux Menstruel.

Entre ceux qui se sont imaginez, d'avoir découvert les causes du flux menstruel, il n'y en a presque eu aucun qui ait tâché de rendre raison de ses retours périodiques ; ils se sont tous contentez de rapporter cette évacuation, ou bien au mouvement de la Lune, ou à quelque autre loy secrete de la nature.

Ceux entr'autres qui ne jurent que par les ferments, n'ont pas beaucoup compté

compté sur cette ressource, pour expliquer la cause de ces retours, quoi qu'ils pussent s'en servir comme d'une épée à deux tranchans, pour la faire agir en tout sens, & y faire cadrer tous les mysteres de ce flux périodique : mais tous ont été persuadez, que l'explication de ces périodes étoit quelque chose de si caché, que tout ce qu'ils ont inventé pour tâcher d'en alleguer une raison pertinente, n'a fait que rendre la chose plus obscure : cependant, si sans former là-dessus aucune hypothese, nous nous contentons de nous laisser conduire à la nature, nous conviendrons que l'on ne peut rien imaginer de plus simple, que la doctrine qui nous peut mettre en état de decouvrir la cause de ces périodes, qui a toujours paru si pleine d'obscurité.

En effet, ce que nous avons dit de la pléthore au chapitre III. nous paroît si clair & si certain, que personne ne sçauroit douter, que la transpiration dans les femmes, ne soit moindre qu'elle ne doit être : or la diminution de cette transpiration étant non-seulement supposée, mais solidement démontrée ; voyons ce qu'on en peut

déduire pour mieux expliquer l'intervalle de ces périodes.

Le défaut de transpiration dans une femme, fait necessairement qu'il s'amasse de jour en jour quelque chose dans ses vaisseaux, qui cause insensiblement la pléthore. Quelque quantité reglée de nourriture que prenne chaque jour cette personne, s'il s'en accumule journellement chez elle, une trentiéme partie, qui ne paroît pas une grande quantité (si l'on considere à proportion avec Sanctorius, la quantité de transpiration qui peut-être retenuë dans une seule nuit, pour une cause très-legere) il se trouvera qu'en 30. jours, il s'amassera autant de nourriture superfluë que la personne en pourroit consumer en un jour: supposé donc que la mésure des alimens qu'elle prend chaque jour soit de deux livres (qui est pourtant le moins qu'elle en puisse prendre) la trentiéme partie superfluë des alimens, qui restera chaque jour dans son sang sera d'une once & un gros, & dans l'espace d'un mois ou de 30. jours, la quantité du sang sera augmentée de deux livres, qui excedera de quatre onces, ce qui se perd

dans chaque flux menſtruel

Il s'enſuit donc, qu'il y auroit dans un mois aſſez de ſang pléthorique pour qu'il s'en perdît une livre, qui eſt la quantité ordinaire du flux menſtruel dans un mois, ſi la tranſpiration ne diminuoit pas chaque jour de trois juſqu'à cinq onces, ce qui eſt trés-peu de choſe.

On conçoit aiſement par là, que la pléthore peut s'augmenter en 30. jours, ſuffiſamment pour obliger les vaiſſeaux de la matrice à ſe rompre dans les perſonnes dont nous avons parlé; à quoi l'on peut pourtant ajoûter pour un plus grand éclairciſſement le raiſonnement qui ſuit, au moyen duquel on mettra peut-être dans un plus beau jour l'avantage qu'il y a d'augmenter le mouvement d'un ſang pléthorique.

Comme la quantité du ſang qui ſe vuide tous les mois par les menſtruës, eſt de vingt onces, toute la maſſe du ſang (que l'on croit être communément de dix-neuf à vingt livres) les vingt onces qui s'évacuent tous les mois, en ſont la dixiéme partie ou environ; cette augmentation arrivant donc au ſang ſur la fin du cours de chaque pé-

riode courant, le mouvement du sang sera dix fois plus fort par la seule augmentation de sa quantité, sans parler de sa viteſſe qui l'augmente auſſi dans la pléthore; ſi le ſang eſt alors dans une bonne diſpoſition, tous les conduits du corps ſeront auſſi dix fois plus preſſez & plus tendus, enſorte que ces canaux comprimez un jour ou deux avant le flux menſtruel, peuvent encore la ſoutenir quoi qu'augmentée d'une onziéme partie (parce qu'ils retiennent le ſang dans leur diametre) mais aux approches de la dixiéme partie ils cedent la place: comme il arrive aux balances qui ſont dans l'équilibre d'emporter le poids, ſi l'on y ajoute quelque choſe de plus; ce qui eſt tout évident, ſoit de ce que nous avons dit ci-devant, qu'en tablant ſur la choſe même.

Ainſi dans le temps que les menſtruës s'écoulent, les vaiſſeaux ſe vuident auſſi de tout le ſang qui fait la pléthore, & quand ce flux s'arrête, les femmes ſe trouvent réduites à la même peſanteur de tout leur corps, & la tranſpiration venant à manquer de nouveau, il faut neceſſairement qu'une

nouvelle pléthore s'accumule.

Or si l'on convient, que cette pléthore peut forcer les vaisseaux sanguins à se rompre, il faut indubitablement que si la même pléthore revient à chaque mois, le même flux revienne de nouveau & que la transpiration étant arrêtée dans les femmes l'intervalle qui se trouve entre leurs menstruës suffise certainement, pour que cette pléthore puisse se former.

Cela étant, l'on peut dire, qu'il est aussi necessaire que le flux des femmes arrive & revienne en certains temps reglez, que les differentes saisons réviennent dans un ordre fixe durant le cours de chaque année: & il n'est pas plus surprenant que ce flux ait ses périodes marquez de mois en mois, que l'Eté ait son retour d'année en année: l'effet de l'un & de l'autre devant être le même, & ne se démentir en aucune maniere, à moins qu'il n'arrive quelque changement par une cause extraordinaire.

Cette cause peut arriver tant à l'égard du retour des menstruës que de celui des saisons de l'année: comme l'experience le justifie par les variations

auſquelles ſont ſujets, tant les périodes du flux menſtruel, que les viciſſitudes des ſaiſons d'une année à l'autre ce qu'il faut imputer aux cauſes accidentelles, qui traverſent le cours ordinaire des effets de la nature, ſans rien ôter à l'effet de la premiere cauſe qui eſt neceſſaire & invariable.

Car quoi que chaque ſaiſon ait les temps de ſes retours reglez, il peut cependant intervenir bien des obſtacles, & il en intervient de frequens, ou par le vice des lieux, ou par la conſtitution des aſtres, qui empêchent que ces ſaiſons ne reviennent aux temps ordinaires, ou qu'elles n'achevent leur cours. Il en eſt de même des périodes du flux menſtruel, auſquels quoi que la nature ait preſcrit des temps reglez, ces intervalles ſont néanmoins ſouvent interrompus par des cauſes exterieures, ce qui fait qu'ils devancent leur temps ou qu'ils s'en éloignent.

Mais afin de ne rien omettre de ce qui peut donner une parfaite intelligence des retours du flux menſtruel, & des autres évenemens périodiques, examinons-en les phénomenes.

Entre ces evenemens périodiques,

la fievre intermittente nous eſt très-connuë, quoique la cauſe de ſes retours, ne nous ait été juſqu'à preſent que très-legerement expliquée. Le celebre Belliny, qu'on peut dire être, en quelque façon, le premier inventeur de la veritable Theorie Medecinale, attribuë fort à propos, la cauſe de cette fievre à la viſcoſité du ſang, & ſi quelqu'un ne convient pas de ſon idée, il doit lire ſon excellent Traité des Fievres.

La viſcoſité du ſang, étant donc ſuppoſée, on a lieu de croire, que tous les fluides qui circulent dans la maſſe du ſang, ſont compoſés de particules inégales, dont les unes ont trop de volume pour pouvoir enfiler les petites ouvertures des vaiſſeaux capillaires; ces particules ſe trouveront donc arrêtées dans ces vaiſſeaux, qui s'augmentant inceſſamment, boucheront tellement leurs orifices, qu'il n'y pourra entrer qu'une très-petite & peut-être pas la moindre portion de ſang, d'où il arrive que les extrémitez ſe refroidiſſent, parce que le ſang n'y ſçauroit parvenir.

Comme donc, il y a une grande

quantité de fluide dans les grands vaisseaux, la contraction du cœur en devient plus forte & plus frequente, de sorte que le mouvement du sang s'augmente si fort, que les vaisseaux ne pourroient manquer de s'ouvrir, si quelque portion du fluide ne s'échappoit par une autre route. Quelque chose de semblable arrive dans la fiévre intermittente; la chaleur succede au froid jusqu'à ce qu'une sueur critique termine l'accès, parce qu'alors l'humeur fébrile amplement vuidée par les pores les vaisseaux se desempliſſent tellement que le sang peut traverser comme auparavant les vaisseaux les plus déliez.

Mais la lenteur & la viscosité, continuant dans le sang, il se fait une nouvelle adherence de ce sang visqueux dans les orifices des vaisseaux capillaires, & il s'y fera insensiblement une si forte obstruction, qu'il reviendra un accès de fievre tout semblable au précedent.

Que si la même viscosité continue dans le sang, doit-on s'étonner que les accès de la fievre soient si précisément reglez, qu'ils reviennent régulie-

rement

rement le même jour & à la même heure ; & pourquoi un second accès ne reviendroit-il pas sous le même type, puisqu'il a la même cause ? Il seroit hors de raison, la fievre, comme on vient de le dire, étant produite par la lenteur du sang, que ces accès revinssent tantôt d'une façon & tantôt d'une autre, & changeassent leurs intervalles & leur violence, puisque nous supposons qu'il n'est arrivé aucun changement à la lenteur du sang ; mais lorsqu'il lui en arrive, le periode de la maladie & son type ne manque pas de changer.

Les periodes du flux menstruel se font absolument de la même maniere : car si la quantité de la matiere retenuë qui devroit transpirer chaque jour est absolument la même, elle sera aussi précisement suivie de la même pléthore, qui causera toujours dans le temps marqué le même écoulement ; mais s'il survient quelque chose qui empêche de former la même pléthore, le periode changera aussi de maniere, comme on le va dire incontinent.

Sanctorius a observé dans les hommes une évacuation periodique, les "

„ corps des hommes qui se portent „ bien, dit cet Auteur, & vivent „ moderément, se sentent au commen- „ cement des mois plus pesans envi- „ ron d'une ou de deux livres, & vers „ la fin de chaque mois, ils revien- „ nent à leur pesanteur accoutumée, „ ce qui arrive par une espece de crise „ qui se fait chez-eux, par des urines „ plus abondantes & plus troubles.

Il paroît bien par-là, que l'évacuation critique dont parle Sanctorius, qui se fait tous les mois chez les hommes, se fait par les urines, parce que le poids de leur corps augmente tous les mois, ou, ce qui est la même chose, la plénitude de leurs humeurs : car s'il n'y avoit pas de plénitude, il n'y auroit pas d'évacuation; au lieu que tant qu'il s'amassera pendant chaque mois une certaine quantité d'humeurs, il y aura toujours à la fin de chacun une crise periodique.

De cette maniere, si les femmes usoient d'un semblable régime de vie, & qu'elles accumulassent une semblable pléthore, les retours de leurs menstruës seroient toujours égaux : mais parce que leur temperament, leur es-

ptit, leur païs, leur regime de vie, leurs manieres d'agir ne ſont pas les mêmes; il eſt impoſſible que dans les differentes femmes, les periodes de leurs menſtruës ne ſoient differens.

Que ſi quelqu'un demande les cauſes de cette diverſité, il connoîtra bientôt que les differens intervalles de ces retours, dépendent uniquement du different état de la pléthore : le peu de reflexion qu'ont fait les Auteurs ſur tout cela, ſemble avoir été cauſe qu'ils ont negligé de faire la moindre recherche ſur les differences des periodes : ce qu'ils ont fait à la verité par prudence, ayant connu que l'on ne ſçauroit heureuſement déduire ni de la Lune, ni du ferment, ni de l'archée qu'Helmont dirige à ſa fantaiſie, le different type que l'on obſerve aux divers retours periodiques, parce que toutes les cauſes alleguées, n'ayant en elles-mêmes aucune diverſité, & ſuivant conſtamment leur premiere conſtitution, elles doivent neceſſairement agir de la même maniere; de ſorte que ſi ces cauſes excitoient les menſtruës, leurs intervalles ſeroient parfaitement égaux : mais comme il y a entre ces periodes une

varieté presqu'infinie, elle ne peut proceder que d'une cause aussi variable qu'est la pléthore, qui peut se diversifier en mille manieres, comme nous le ferons voir dans la suite.

Car dans les personnes d'un temperament bilieux, le flux menstruel, comme on l'a déja dit, vient plutôt, & accomplit plus promptement ses periodes; dans ces personnes, ce sang est non-seulement plus abondant, mais aussi plus fluide & plus subtil, de maniere, que moins ses parties ont d'adherence entre-elles, & plutôt elles s'échauffent, plutôt elle se rarefient, occuperont plus d'espace, & dilatent plus promptement les arteres.

Aussi observe-t-on dans ces personnes d'un temperament bilieux, un pouls plus étendu, leur corps plus maigre, plus élancé, & l'on remarque en eux beaucoup de penchant à la colere & à la luxure, tous signes d'un sang vif & abondant; ensorte qu'un tel temperament doit communément être plutôt appellé sanguin que bilieux, parce que ce sont là les attributs que l'on donne au sang, & que la séparation de la bile dépend necessairement de l'abon-

dance du sang, comme un effet dépend de sa cause.

Comme donc une femme de ce tempérament contracte plus promptement la plénitude, on comprend aisément pourquoi ses menstruës lui viennent avant le temps ordinaire, & lui reviennent aussi plus promptement : Leur écoulement est aussi plutôt terminé, parce que leur sang étant très-delié & très-subtile, coule plus aisément dans ses vaisseaux.

Il en est à peu près de même, de celles qui vivent dans une region un peu chaude ; leur mois devancent le second septenaire d'une ou deux années, pour la même raison que dans le cas précedent, en ce que la chaleur du Climat rarefie leur sang plus fortement. La même raison fait aussi que celles qui approchent de la Ligne Equinoxiale ont un flux menstruel plus abondant.

Le froid produit un effet contraire, les femmes qui y sont exposées sont moins promptes à contracter la plénitude, ce qui fait que dans les païs froids, elles n'ont leurs regles le plus souvent qu'après le second septenaire :

C'eſt auſſi pour cela qu'Hippocrate a dit dans ſon Livre de l'Air & des Lieux, que dans les villes expoſées aux vents froids, les femmes atteignent plus tard l'âge de puberté ; & le même Hippocrate au même endroit, obſerve encore que les femmes Scythes ont auſſi leurs regles plus tard & en moindre quantité.

Les femmes ſujettes à la gourmandiſe & qui ſe livrent au libertinage, ont ſouvent leurs regles pendant ſix jours entiers : parce que plus elles prennent de nourriture, & plus elles font de ſang : & comme la plénitude eſt la cauſe de l'évacuation menſtruelle, il faut neceſſairement qu'elle ſoit proportionnée à la plénitude ; car comme le dit encore Hippocrate au Livre des Maladies des Femmes, celles qui ont le corps pléthorique, ont beaucoup de menſtruës.

Il s'enſuit encore que celles qui ont les vaiſſeaux plus amples, comme toutes les femmes maigres, auſſi bien que celles qui tranſpirent peu, comme tant de femmes oiſives & nonchalantes, ont des menſtruës plus abondantes. Galien au Livre des Maladies vulgaires,

observe la même chose aux femmes molles & qui ont beaucoup d'humeurs, à quoi s'accorde encore l'advis d'Hippocrate au VI. de ses Epidemiques, lorsqu'il nous dit que le flux menstruel dure long-temps aux femmes qui sont fort humides.

Hippocrate au Livre des Maladies des Femmes, dit tout le contraire de celles qui sont fort grasses, qui mangent peu & qui font beaucoup d'exercice, prétendant que leurs regles durent peu, parce qu'il y a peu de plethore dans toutes ces personnes : car celles qui mangent peu, n'amassent pas beaucoup de sang ; celles qui font beaucoup d'exercice transpirent beaucoup : C'est pourquoi les païsanes qui travaillent beaucoup ont peu de menstruës.

Pour ce qui est des femmes qui ont un embonpoint considerable, leur sang n'est pas reservé dans ses vaisseaux, mais se répand dans toute l'habitude, comme on l'a démontré dans le VI. Chapitre, ce qui est cause qu'elles n'ont que des petits vaisseaux, & qu'elles sont moins propres à la géneration.

Car quoique le flux menstruel ne

soit pas absolument necessaire à la conception, il la rend néanmoins plus facile, parce qu'il ouvre tellement les voyes de l'urine, que la semence s'introduit plus librement dans la masse du sang : c'est aussi au peu de menstruës qu'ont les femmes Scythes, qu'Hippocrate au Livre de l'Air, attribuë leur sterilité ; ensorte que la petite quantité de sang fait peu durer le flux menstruel, de maniere qu'Hippocrate au Livre des Maladies des Femmes, donne pour signe d'embonpoint le flux menstruel qui dure moins de trois jours.

C'est pour la même raison, selon Forestus, au XXV. Livre de ses Observations, que les menstruës cessent beaucoup plutôt aux femmes qui ont de l'embonpoint qu'aux autres, c'est-à-dire, depuis 30. jusqu'à 35. ans. Il est de plus à remarquer que les regles quittent ces femmes de bonne heure sans qu'elles en soyent incommodées ; aussi-bien qu'à celles qui se font saigner souvent. Plusieurs Auteurs l'ont observé & l'experience le confirme.

Les regles viennent aussi plus tard aux jeunes filles qui sont peu sanguines, & elles ne les ont aussi qu'en petite quan-

tité, parce qu'elles contractent auſſi plus tard la plenitude requiſe pour cette ſorte d'évacuation ; & ce défaut de plénitude, fait auſſi que les femmes après de longues maladies ſont long-temps ſans avoir leurs regles ; parce que le ſang qu'une maladie chronique a épuiſé ne ſe rétablit que très-difficilement dans ſon premier état.

Si les retours periodiques des menſtruës varient beaucoup dans les differens ſujets, ils ne ſont pas quelquefois moins differens dans une même perſonne, ſelon ſon âge & ſa differente maniere de vivre. Mais c'eſt le caractere de ces retours, que moins ils ſont fixes & determinez, moins ils ſont auſſi conformes à la raiſon, & répondent moins aux differentes diſpoſitions de la plénitude qui les cauſe.

En effet, qu'y a-t-il de plus naturel que le periode de ce flux varie par rapport à la diverſité de l'âge, puiſque la pléthore eſt differente dans l'âge de puberté, dans l'âge adulte, & dans un âge plus avancé ? Par exemple, le periode des menſtruës eſt plus long dans les jeunes filles, parce que la plus grande partie de leur ſang étant em-

ployée à les nourrir, il se fait moins de plénitude dans leurs vaisseaux.

Mais lorsque le corps d'une femme est parvenu à sa juste grandeur, n'ayant plus besoin d'accroissement, il peut s'amasser de mois en mois une plénitude suffisante pour ouvrir les vaisseaux de la matrice destinez à fournir la matiere du flux menstruel. Au lieu que l'âge tendant à la vieillesse, les forces de tout le corps diminuent, & la quantité du sang manque aussi insensiblement, en sorte que la plénitude se rend plus tardive, & l'intervalle du flux devient aussi plus long; de sorte qu'un an ou deux avant le septiéme septenaire, les retours des menstruës ne se font que de deux en deux ou de trois en trois mois, jusqu'à ce que ce flux retardé par dégrez cesse entierement.

Les retours des menstruës different encore par rapport au regime de vie. Quand une femme est accoutumée à manger peu & à beaucoup travailler, ou que par quelque cause que ce soit, elle amasse peu d'humeurs, ses menstruës ont de plus longs intervalles, au lieu qu'une autre qui se nourrit opulemment, & qui amasse dans ses

vaisseaux une ample pléthore de quelque maniere que ce soit, a cette évacuation très-frequente, comme nous l'allons voir.

Nous avons vû une grande diversité en certains periodes qui loin de renverser notre opinion touchant la pléthore, la confirme par la plus forte preuve qu'on puisse alleguer en sa faveur.

Tout le monde convient que l'excretion de l'urine se fait plus promptement ou plus tard, selon que l'on se remplit d'une boisson plus ou moins abondante : Les prez ne sont pas aussi baignez chaque année d'une égale quantité d'eaux, mais ce qu'ils en reçoivent est proportionné au débordement du Fleuve qui les en fournit : Pourquoi donc les retours du periode des menstruës, ne seront-ils pas conformes aux differens degrez de la pléthore. ?

CHAPITRE VIII.

Où l'on explique les Phénomenes des Menſtruës.

NOus avons ſuffiſamment prouvé qu'à l'approche du flux menſtruel, les vaiſſeaux de la matrice ſont fortement tendus par un ſang pléthorique, & les Anatomiſtes qui ont ouvert les cadavres des femmes mortes au temps de leurs menſtruës, aſſurent que ſi l'on peut expliquer facilement par la plénitude les autres phénomenes qui regardent le flux menſtruel, on ne peut rien ajoûter qui ſoit plus propre à éclaircir cette Theorie.

Les ſymptômes que nous avons dit préceder le flux menſtruel, ſont donc tout-à-fait favorables à notre opinion, comme ſont l'ardeur & la douleur des parties voiſines de la matrice, & principalement des lombes & des cuiſſes; quelquefois auſſi l'inflammation, la céphalalgie, la laſſitude des jambes, un dégoût & une langueur s'y rencontrant, tous accidens que l'on peut fort

bien imputer à la plénitude du sang.

Car cette plénitude comme nous l'avons dit ailleurs, augmente le mouvement du sang, ce qui rend aussi la chaleur plus violente, qui dépend tellement de la circulation du sang, que ce n'est autre chose qu'une action impetueuse & réciproque & un broyement des parties du sang les unes contre les autres.

Le mouvement du sang étant donc augmenté dans la plénitude, le broyement de ces parties est aussi plus exact, parce que la quantité & la viteſſe des humeurs augmentent en même temps, qui sont deux causes d'augmenter la chaleur, laquelle étant trop forte, cause une petite fievre que les Praticiens sçavent être assez frequente, & produit une phlogose.

Mais comme dans la pléthore, les parois des canaux sont si rendus, que leurs fibres ont entr'elles moins d'adherence ce qui, peut causer une solution de continuité, & une douleur en consequence ; c'est ce qui a fait dire à Hippocrate au Livre de la Nature de l'Enfant, que les menstruës étant supprimées par la groſſeſſe, les femmes

ne souffrent plus de douleur, parce qu'après cette suppression, le sang qui fait la plénitude n'est plus en trop grande quantité dans les vaisseaux de la matrice, étant tout employé à la nourriture du fœtus.

Mais la douleur se fait aisément sentir à la tête, parce que le cerveau étant la plus noble partie du corps, & rempli d'un grand nombre de vaisseaux sanguins, ses fibres résistent moins à l'impulsion des humeurs & se brisent avec plus de facilité & plus promptement: C'est pour cela qu'Hippocrate nous avertit en son Livre des Prédictions, que ces douleurs de têtes tourmentent les filles principalement vers le temps de leurs regles; & qu'outre ces douleurs, il s'éleve aussi de petites vessies derriere leurs oreilles à l'approche de leurs purgations: comme Pauly nous le fait entendre dans sa Medecine Septentrionale.

Baglivy dans son traité de la fibre motrice, nous dit aussi qu'il leur arrive vers ce temps là, une tumeur periodique aux os des clavicules; enfin que les parties voisines de la matrice sont sur-tout très-douloureuses,

parce que la plénitude s'accumule particulierement aux environs de ce viſcere, à cauſe du grand nombre de vaiſſeaux qui s'y trouvent, & comme les lombes & les cuiſſes ont par le moyen des nerfs une étroite communication avec la matrice, ils entrent en compaſſion avec ce viſcere; & ſi quelqu'un nie que ces parties éloignées de la matrice puiſſent unir leurs ſouffrances aux ſiennes, il faut qu'il convienne en même temps, qu'il n'a lui même aucun ſentiment. L'entremiſe des ligamens peut auſſi concourir à ce conſentement reciproque.

La laſſitude des jambes vient de ce que les vaiſſeaux de la matrice étant fort gonflez par la quantité du ſang qui les remplit, compriment les origines des nerfs qui ſe portent de l'os *ſacrum* aux extremitez inferieures, & cette compreſſion intercepte les eſprits, jette ces parties dans la ſtupeur qui arrive preſque toujours aux femmes groſſes, auſſi bien qu'à celles qui ſouffrent de longues ſuppreſſions d'urine. C'eſt auſſi pour la même raiſon qu'Hippocrate dit au livre de la Nature de l'Enfant, que les obſtructions qui ſuppri-

ment les menstruës, menacent les malades de claudication.

Ces malades ont aussi du dégoût, parce que leur sang rarefié à l'excès, dilate les arteres de l'estomac, jusqu'au point de comprimer fortement ses nerfs: d'où il arrive que les esprits ne peuvent suffisamment influer dans la tunique musculeuse de ce viscere, ce qui l'empêche de faire aisément ses contractions, & ces mouvemens étant interrompus, l'appetit languit necessairement, soit par l'attrition de ses tuniques, ou par l'alteration du suc qui se porte à l'estomac : Car l'appetit demande que l'estomac se contracte fortement, que ses tuniques se froncent les unes sur les autres, afin de donner lieu au suc stomachal de s'échapper. Mais il arrive souvent que les cordiaux & les opiates détruisent la vigueur de l'estomac.

Les malades tombent en langueur, parce que la plénitude par son seul poids est à charge au corps, & les petits vaisseaux du cerveau, qui sont très-délicats, sont tellement engorgez, que par leur compression ils bouchent presque tous les nerfs, ce qui fait que toutes

tes les parties du corps ne reçoivent pas la quantité d'esprit qui leur est necessaire.

Voila l'état où se trouvent les femmes, lorsque leurs regles se disposent à paroître, & la même chose arrive à peu-près aux hommes, lorsqu'une espece de menstruës dont nous avons ci-devant parlé, est prête de leur arriver. Il leur arrive, dit Sanctorius "dans sa Statique, une évacuation de-"vant la crise menstruelle, qu'ils ont "coutume de pressentir par une pesan-"teur de tête, ou par une lassitude de "tout le corps, & tout cela s'appaise "par un écoulement d'urine un peu "plus abondant qu'à l'ordinaire: " Il en est de même des femmes, dès que leurs regles ont eu leur cours, elles reprennent leur premiere vigueur.

Il ne faut pour se convaincre que tous ces accidens sont uniquement causez par la plethore, qu'observer avec un peu d'attention tout ce qui arrive aux débauchez dans l'yvresse.

L'on doit encore rapporter à la même cause, ce qui arrive aux jeunes filles qui n'ont point encore eu leurs regles, que leurs mammelles se gon-

flent avant qu'elles viennent jusqu'au point de se joindre l'une à l'autre : j'ai même remarqué que certaines femmes avant leurs regles, avoient le ventre si fort gonflé, qu'on les auroit crû atteinte d'une tympanite, sans que l'on puisse attribuer ce gonflement à d'autre cause qu'à la pléthore : mais ce qu'il faut sur tout observer, c'est que celles qui sont plus sujettes que d'autres à ces symptômes aux approches de leurs regles, sont celles qui menent une vie oisive, ou qui n'ont pas encore eu d'enfans ; & qui par consequent deviennent plus aisément pléthoriques.

La varieté des menstruës dans leur quantité, est aussi un signe de pléthore ; car la quantité de cette évacuation augmente jusqu'à la fleur de l'âge, parce qu'à mesure qu'une fille s'avance jusqu'à sa juste grandeur, il s'employe moins de sang pour la nourriture de ses membres, & il s'en amasse par consequent une plus grande quantité dans ses vaisseaux : La même quantité s'y réserve dans la fleur de l'âge, parce que tout le corps ayant acquis sa perfection, il demeure durant un certain temps dans le même état ; mais l'âge

venant enſuite à décliner, la quantité diminuë peu à peu ; & la vieilleſſe arrivant, l'abondance des humeurs diminuë de jour en jour, & les fibres des vaiſſeaux deviennent alors plus roides & plus dures : enſorte qu'à cet âge il ne s'amaſſe plus de pléthore, ou s'il s'en fait, la tenacité des vaiſſeaux empêche qu'elle ne s'évacuë.

Hippocrate a donc raiſon de dire en ſon Livre des Maladies des Femmes, que les vieilles ſont trop ſeches & abondent moins en ſang.

Il ne ſera pas ici hors de propos, de rechercher plus curieuſement l'origine de la pléthore, & de rendre raiſon pourquoi le flux menſtruel ne commence point ni avant le ſecond ſeptenaire, & pourquoi il dure quelquefois juſqu'au-delà du ſeptiéme ſeptenaire : Cookburn a été le premier qui ait allegué la raiſon de ce fait dans ſon Traité de l'Economie animale, en diſant que dans un corps qui eſt encore tendre & délicat, qui n'a pas atteint l'âge de puberté, les fibres ſont ſi flexibles, que comme dit Hippocrate au même Livre, tous les pores ſon facilement perſpirables ; comme on le comprend

assez à la facilité qu'ont les jeunes gens de suer sans cesse : de sorte que tout ce qu'ils prennent d'alimens, ou sert à les nourrir, ou s'il y a quelque chose de reste, il est promptement évacué par les pores : de maniere qu'à cet âge-là, il ne se forme aucune plénitude propre à produire le flux menstruel.

Mais comme à mesure que tout le corps croît les fibres des vaisseaux deviennent plus dures & plus solides, ce qui arrive toujours au temps de la puberté : il faut necessairement que les pores ou les orifices des vaisseaux capillaires, soient beaucoup plus étroits qu'ils n'étoient auparavant, en sorte que leurs orifices s'étant resserrez, il se fasse une moindre secretion par les petits vaisseaux.

La secretion étant ainsi supprimée, les sucs qui restent après la nourriture des parties se déchargent dans le sang, & cette décharge provoque les menstruës : La même cause produit dans les sujets qui sont parvenus à l'âge de puberté, des saignemens de nez très-frequents : mais parce que cette dureté de fibres se fait peu à peu & par de-

grez, auſſi la pléthore ſe forme-t-elle par ſucceſſion de temps, & d'une maniere peu ſenſible ; ce qui fait que dans ſon commencement elle eſt fort legere, enſuite s'augmentant avec l'âge elle arrive à ſa perfection.

La verité que je viens d'avancer, ſe trouve confirmée par l'experience : Car les jeunes filles qui ne font que d'arriver à l'âge de puberté, ont peu de menſtruës, & comme elles doivent être proportionnées à la plénitude, elles s'augmentent auſſi juſqu'à l'âge le plus floriſſant.

Mais cette évacuation ne ſubſiſte pas au-dela du ſeptiéme ſeptenaire, parce que les vaiſſeaux de la matrice deviennent trop forts, pour que le mouvement du ſang les oblige de ſe rompre: Or la force de ces vaiſſeaux vient de ce que dans la vieilleſſe, non ſeulement ils ſont plus roides & d'une plus grande réſiſtance ; mais auſſi de ce que les petites ouvertures des capillaires qui ont coutume de donner iſſuë au ſang menſtruel, ſont par des cicatrices réiterées quaſi touchées par un cal ; de ſorte qu'il leur arrive comme aux hémorroïdes ſouvent ouvertes, de ne pou-

voir livrer au sang aucune issuë, & les capillaires étant fermez, de quelque maniere que la pléthore s'augmente dans les grands vaisseaux, l'impetuosité du mouvement du sang n'y donne aucune atteinte.

Que si sur cette regle les menstruës s'arrêtoient soudainement chez les personnes d'un âge fait, les mêmes accidens arriveroient sans doute, qui ont coutume de succeder à la suppression qui s'en fait dans l'ordre naturel ; & c'est assurément pour prévenir cet inconvenient, que la nature pleine de sagesse a établi, que tout de même que l'évacuation menstruelle s'augmente peu à peu à proportion de l'augmentation de l'âge, elle diminuë aussi conformément au déclin de l'âge par des degrez imperceptibles.

Ainsi il arrive presque toujours avant la quarante-neuviéme année, non-seulement que la quantité des menstruës diminuë sensiblement, mais aussi que les retours sont plus éloignez. Les vaisseaux de la matrice résistant donc ainsi à l'impulsion du sang, supposant que la vingtiéme partie des menstruës est retenuë d'abord dans ces canaux, ce

qui peut être une once ; & comme c'eſt très-peu de choſe, une ſi petite quantité de liqueur peut aiſément ſe détourner, & être évacuée par d'autres voyes, c'eſt à dire, qu'une autre évacuation peut être ſuffiſamment augmentée pour ſuppléer à la diminution des menſtruës, principalement parce que rien n'arrive plus fréquemment qu'une ſorte d'évacuation étant diminuée, une autre eſpece s'augmente & lui ſoit ſubſtituée ; par exemple les pores de la peau étant fermez par le froid, il ſurvient ſouvent un flux de ventre.

Qu'on ſuppoſe au ſecond periode, qu'il ne s'évacuë pas plus de dix-huit onces de ſang ; il eſt certainement aiſé de conjecturer que cette autre évacuation s'augmentera à proportion. Ainſi les menſtruës diminuant ſenſiblement, d'autres ſécretoires s'accoutumeront enfin à ſe diriger de maniere, que la pléthore qui ſe forme dans le cours de chaque mois, ſera par eux diſtraite & évacuée, ce qui fait qu'il n'arrive aucun accident aux perſonnes d'un âge avancé, quoique leurs regles les abandonnent.

Sanctorius eſt très-favorable à cette

opinion, ayant découvert que toutes les évacuations sensibles augmentent dans la vieillesse, l'experience decide aussi en notre faveur, puisque des observations réïterées, nous apprennent que la plûpart des femmes dès qu'elles n'ont plus leurs regles, contractent une constitution pléthorique & beaucoup de graisse.

Il peut ainsi arriver une suppression des menstruës sans qu'il y ait une beaucoup moindre abondance d'humeurs; & quand même il y en auroit moins, comme il arrive d'ordinaire dans la vieillesse, on alleguera une autre raison pourquoi les menstruës cessent sans inconvenient pour la santé au septiéme septenaire.

On remarquera en passant que le temps de l'apparition ou de la perte des menstruës dépend beaucoup de la diverse consistance des fibres des vaisseaux de la matrice.

Les menstruës se suppriment absolument pendant la grossesse, d'où vient cela? si ce n'est que le sang pléthorique se porte ailleurs, je veux dire au fœtus; cependant il y a pour lors dans le corps de la mere, plus de sang qu'il

qu'il n'en peut être employé à la nourriture du fœtus, de maniere qu'il ne manque pas aux femmes grosses de matiere pour fournir aux menstruës : ainsi celles qui ont cette évacuation dans leur grossesse, sont le plus souvent des personnes d'une forte constitution & qui regorgent d'humeurs.

En troisiéme lieu, le troisiéme mois étant passé l'évacuation cesse entierement ; parce que le fœtus grossissant en toutes ses dimensions, a besoin d'une nourriture plus abondante qui diminuë la pléthore : Mais si l'évacuation continuë jusqu'aux derniers mois de la grossesse, le fœtus a coutume d'être fort valetudinaire & très-foible : tant cette observation d'Hippocrate en ses Aphorismes est veritable en ces termes ; si les menstruës paroissent à une femme grosse (surtout quand elles sont excessives) il est impossible que le fœtus soit sain ; il en apporte la raison ailleurs, disant que les menstruës derobent au fœtus la matiere de son accroissement ; ce qui revient à ce que dit Celse, que si une femme grosse rend du lait par ses mammelles, le fruit qu'elle porte doit être foible, parce que les mammelles

tarriſſent le ſang qui devroit nourrir le fœtus.

La même raiſon cauſe la ſuppreſſion des menſtruës aux nourrices, parce que le ſang ſuperflu eſt porté aux mammelles afin qu'il ſoit transformé en lait pour nourrir le fœtus : c'eſt auſſi ce que remarque Hippocrate au Livre de la Nature de l'Enfant, où il explique auſſi aſſez mechaniquement comment ſe fait la direction du ſang vers les mammelles.

La ſuppreſſion des mois ſe fait donc ſans aucun préjudice, chez les femmes qui n'ont point de pléthore dans leurs vaiſſeaux, auſſi ne faut-il pas les leur provoquer. Que ſi cette évacuation arrive à une nourrice, il faut qu'outre le ſang qui fournit ſon lait, elle en ait encore pour fournir à ſa plénitude : & c'eſt pour cela que les nourrices les plus maigres, qui ſont celles qui abondent le plus en ſang, ont plus ordinairement leurs menſtruës.

Il eſt ſi vrai que la pléthore eſt la principale cauſe du flux menſtruel, que lorſque les vaiſſeaux de la matrice ſont un peu trop forts ou bouchez par quelque obſtruction, le ſang ſe trace une autre route : ce qui fait qu'une autre

évacuation supplée souvent au flux uterin.

On lit par tout dans les Auteurs que des femmes qui souffrent la suppression du flux menstruel, sont en des temps fixes attaquées d'hemorragies, ou par le nez, ou par les pores de la peau, ou par les urines, ou par les hemorroïdes, ou par le vomissement qui leur ont été salutaires : Il ne faut pour cela que consulter Sennert, Bonnet, Borrichius, Dolée, Salmuth, & surtout Hippocrate, qui met dans ses Aphorismes au rang des crises ces sortes d'évacuations : & si quelqu'une de ces évacuations qui supplée aux menstruës vient à être supprimée, il en arrive des fâcheux accidens ; ce qui est suffisamment confirmé par de frequentes experiences.

Or il est hors de doute, que par quelques canaux que ce flux periodique puisse s'échapper, il est causé par la pléthore, qu'il est salutaire & qu'on doit le regarder comme une espece de flux menstruel : car ce n'est pas tant au lieu de l'évacuation qu'il faut avoir égard, qu'à sa quantité & à son temps qui la denomment & la distinguent:

Il eſt pourtant comme nous avons déja dit, plus naturel que cette évacuation ſe faſſe par la matrice, à moins qu'il n'y ait quelque vice dans ſes vaiſſeaux, ce qui ne manque pas de ſe rencontrer quand le ſang trouve lieu d'enfiler d'autres routes.

C'eſt ainſi que la nature ſeule au moyen de ces ſortes d'hemorragies, telles qu'elles ſoient, ſoulage les femmes de leur pléthore : la ſaignée produit le même effet, par l'évacuation artificielle qu'elle leur procure, quand leur corps ſain d'ailleurs ne pêche que par plénitude. On ſçait même qu'une ſimple ſaignée du bras, diminuë beaucoup ou ſupprime les menſtruës aux femmes de la meilleure ſanté & qui ſont les mieux reglées, quand elle eſt faite inconſiderément durant le periode.

La ſaignée prévient auſſi l'avortement, quand on la fait à une femme fort pléthorique. » Platerus au troiſié-
» me Livre de ſes Obſervations, rap-
» porte à ce ſujet la merveilleuſe Hiſ-
» toire d'une certaine femme à laquelle
» on avoit enlevé la matrice, qui ne
» laiſſa d'avoir très-regulierement ſes

menſtruës au temps fixe, qui s'écou- « loient par l'anus, & qui étoient d'une « couleur loüable. Après ſon rétabliſſe- « ment elle vécut encore long-temps; « quand les regles ne couloient pas bien « par l'anus, il leur ouvroit une iſſuë « en la ſeignant d'une veine qui étoit « à côté de la malleole. «

Il eſt tout évident que dans cette femme, il s'accumuloit une pléthore toute pareille à celle qui ſe formoit avant l'extraction de ſa matrice, qui fourniſſoit exactement la matiere de cette évacuation: & comment lorſqu'elle diminuoit, elle pouvoit être excitée par la ſaignée, comme nous le verrons dans la ſuite. Zacut rapporte que dans une particuliere, l'évacuation menſtruelle ſe faiſoit par le pouce, & que lorſqu'elle diminuoit, elle étoit attaquée d'une douleur de tête & de la fievre.

Et certes, ce n'eſt pas une choſe ſi merveilleuſe de voir que les menſtruës s'échappent par le pouce, puiſque l'on voit dans les obſervations des Medecins que ce ſang s'évacuë ſouvent par les doigts. Qu'il trouva ſon iſſuë par le pouce à une particuliere à chaque

pleine Lune, depuis sa naissance jusqu'à l'âge de 24. ans, comme le rapporte Mercator dans son Traité des Maladies des Femmes; qu'elle n'en perdoit d'abord que quatre onces, & qu'après sa seiziéme année, elle en perdoit jusqu'à une demie livre, & que ce flux ayant été arrêté mal à propos, elle fut attaquée d'un crachement de sang.

On lit dans les transactions Philosophiques, qu'une autre particuliere perdoit presque tous les mois pendant douze ans, jusqu'à quatre livres de sang; & il est à remarquer dans cette Histoire. 1°. Que quand cette évacuation étoit arrêtée, elle ressentoit à son bras une douleur très-aiguë. 2°. Que plus ce flux retardoit, le sang sortoit ensuite avec plus d'abondance. 3°. Que le flux augmentoit toujours à proportion de la boisson, & tous ces phénomenes s'accordent fort bien avec ceux des menstruës.

Il n'est pas ici hors d'œuvre de parler de ce flux de sang periodique, qui arrive quelquefois aux hommes; Il y en a qui ont un flux reglé d'hémorroïdes; d'autres qui ont un crachement de

sang periodique,& d'autres qui rendent en certains temps reglez du sang par les urines : Car le flux reglé des hommes, est causé par la piéthore, comme celui des femmes, & est fort propre à les maintenir en santé : & si ces évacuations periodiques sont supprimées, il en arrive une maladie ; comme il arriva à celui dont parle Salmuth.

Son mouvement periodique d'urine sanglante étant arrêté, il tomba dans une difficulté de respirer très facheuse, & dans une oppression très-considerable qui l'enleva en peu de jours. » C'est pour la même raison que les vieux ulceres & les cauteres, qui ont long-temps subsisté, si on les desseche soudainement mettent presque toujours dans un très-grand danger ceux qui en étoient les porteurs.

Il faut encore observer que l'évacuation periodique étant supprimée dans ces hommes, non-seulement elle leur ôte la santé, mais qu'il leur arrive encore les mêmes symptômes, qui ont coutume d'arriver aux femmes qui sont privées de leurs menstruës, de maniere que si cette sup-

pression dure trop long temps, ils deviennent réellement & de fait histeriques. Ceux qui menent une vie oisive, sont sujets à cette maladie, qui donne origine à la pléthore, comme nous l'avons fait voir ailleurs.

Que si cette pléthore s'augmente dans les hommes, & qu'elle y excite le flux periodique; si ce flux venant à s'arrêter, il leur arrive les mêmes symptômes qui arrivent aux femmes lorsque leurs mois sont supprimez: pourquoi donc à plus forte raison, la même pléthore ne causera-t-elle pas aux femmes le flux de leurs menstruës, aussi-bien que les maladies que produisent leur suppression.

CHAPITRE IX.

Des choses qui excitent ou suppriment les menstrues plutôt ou plus tard.

APrès avoir expliqué les phénomenes des menstruës, il ne sera peut-être pas inutile d'examiner un peu comment agissent certaines choses, par l'entremise desquelles le flux menstruel

eſt avancé ou retardé : Car cela nous étant connu, ſi quelquefois ce flux eſt deſordonné, nous en ſçaurons mieux la cauſe, & nous aurons auſſi plus de facilité à diriger nos vûës pour y apporter le remede.

Entre les choſes qui excitent promptement le flux menſtruel, les plus efficaces ſont la fiévre, le coit, un excès de boiſſons, un exercice violent, le vomiſſement, l'éternuëment, la colere, la paſſion hiſterique, la ſuppreſſion d'une évacuation importante, & les plantes emmenagogues : toutes ces choſes étant propres ou à cauſer la plénitude dans le ſang, ou à irriter les vaiſſeaux par leurs aiguillons.

Car comme la viteſſe du ſang eſt toujours augmentée dans la fievre, il y en doit avoir auſſi une plus grande quantité, qui frappe les canaux avec plus de force, & y cauſe en même temps plus de tenſion ; le mouvement du ſang étant ainſi excité, les petits vaiſſeaux de la matrice, ſeront facilement rompus de la maniere que nous l'avons dit ailleurs ; or quoique ces vaiſſeaux ſe ſoient endurcis à la longueur du temps, ils ne réſiſtent pas

toujours aux impulsions d'un sang que la fievre a enflammé, comme il arriva à une femme dont parle Bohom dans son Cercle Anatomique, à laquelle ses menstruës survinrent aux approches de la fievre à l'âge de quatre-vingts ans.

Dans la petite verole, la fievre excite aussi assez souvent le sang menstruel, & cette fievre, comme les Praticiens l'observent, a coutume d'arriver plus souvent le jour qui précede la crise de la maladie : ce flux entraîne peut-être quelque portion de la matiere morbifique, & détermine ainsi la maladie.

Si donc il arrive que les menstruës surviennent à la petite verole, Sydenham, Auteur & Praticien également habile, n'a jamais conseillé de les reprimer, mais il en a au contraire toujours permis le cours dans son Histoire des Maladies Aiguës. Aussi Hippocrate dans ses Coaques nous apprend-il, que les fievres aiguës sont calmées lorsque les menstruës surviennent ; & Foreſtus rapporte qu'une femme qui avoit une fievre synoche, en fut guerie par un flux menstruel qui dura sept jours. Mais si ce flux critique est interrompu

ou supprimé, il en arrive souvent de très grands maux à la poitrine ou à la tête, comme il arriva à trois jeunes filles, selon l'observation de Borrichius.

Dans l'acte du coit, outre le mouvement qui gonfle & échauffe non-seulement les vaisseaux de la matrice, mais aussi toutes les autres parties du corps, le sang mêlé avec la semence se rarefie plus fortement & circule dans ses canaux avec plus de vitesse, de sorte qu'il force plus aisément toutes sortes d'obstacles. En un mot chez Hippocrate au Livre de la Diete, le coit est reputé propre à subtiliser & échauffer le sang, & préparer ainsi les menstruës à se tracer une issuë plus facile.

Les symptômes que ressentent les femmes au temps de la conception, font assez connoître que la semence de l'homme anime le mouvement du sang, en ce qu'il passe communément pour être l'extrême remede qu'on puisse employer contre la suppression des menstruës, & qu'Hippocrate pour cette raison le recommande aux femmes dans differens endroits de ses ouvrages; mais s'il est immoderé, il excite un flux men-

ſtruel exceſſif, comme il arrive aux femmes groſſes qu'un trop fréquent congrès fait avorter.

L'intemperance dans la boiſſon fait voir par elle même comment elle introduit la plénitude dans le ſang, & en conſequence pourquoi il circule avec plus de viteſſe.

La chaleur du ſang eſt non-ſeulement augmentée par la viteſſe de ſon mouvement, mais toutes ces parties s'attenuënt auſſi & ſe rendent plus fluides, parce que la contraction frequente des muſcles, qui ſe fait dans un mouvement violent, enleve non ſeulement par les pores la partie du ſang la plus ſéreuſe, mais en comprimant fortement celle qui circule dans les vaiſſeaux, elle la ſubtiliſe & la rarefie conſiderablement; de maniere que ſa viteſſe étant augmentée, ſon mouvement de fluidité en devient plus vif, & la tenſion des vaiſſeaux en eſt en même temps augmentée, ce qui donne auſſi au ſang une iſſuë plus facile; & c'eſt pour cela que ſouvent les ſauteuſes ont ſubitement leurs menſtruës.

C'eſt encore à de violens mouvemens que l'on peut rapporter la cauſe

du vomissement & de l'éternuëment, selon Hilden; en ce que dans ces grands mouvemens, outre que l'estomac & le diaphragme souffrent de rudes secousses; la matrice même qui n'en est pas éloignée, souffre aussi une telle agitation, que ces vaisseaux ne pouvant resister à des collisions trop vives & trop frequentes, se rompent & donnent lieu au sang de s'extravaser. Les convulsions qui surviennent aux passions hysteriques produisent le même effet, comme Platerus l'a observé dans une fille de la connoissance.

Il est peut-être plus difficile d'expliquer comment les passions de l'ame font mouvoir le sang avec plus de viteſſe: Or il est très-certain que la colere sur-tout y excite de grands mouvemens; car pour lors le cœur souffre des contractions violentes, le pouls s'éleve & est plus frequent, les yeux sont étincelans, les joües sont brûlantes, tous symptômes qui font voir que le sang s'émeut avec rapidité, & qu'il heurte par consequent avec plus de force contre les parois de ses vaisseaux; & ces violentes impulsions sont cause que les vaisseaux de la matrice sont aisément brisez.

Le flux menſtruel eſt encore excité par la ſuppreſſion d'une évacuation accoutumée, parce qu'il ſe fait dans le ſang à cette occaſion une plus notable plenitude, au lieu qu'il eſt arrêté par une évacuation précedente & exceſſive, parce qu'il ſe trouve alors dans la maſſe des humeurs plus d'inanition que de réplétion.

Comme les plantes propres à procurer le flux menſtruel, ſont d'ordinaire beaucoup chargées de ſel volatile, elles ſubtiliſent & attenuënt les parties du ſang & leur donnent un mouvement plus vif. Nous nous expliquerons dans la ſuite ſur leurs vertus, & ſur la maniere dont elles produiſent cet effet : il ſuffit à preſent de remarquer qu'il n'y a point de plantes emmenagogues, qui n'augmentent en quelque façon le mouvement du ſang, après quoi le flux menſtruel ne manque pas de paroître : Il faut penſer de même d'un régime âcre, ſubtil & abondant; on en a des exemples frequens dans la lecture des Auteurs.

Il y a encore d'autres moyens d'avancer le flux menſtruel, mais ils ſe peuvent rapporter à ce que nous en

avons déja dit : car, ou ils donnent une nouvelle force aux vaisseaux, ou ils donnent au sang une plus prompte plénitude comme font tous les autres moyens dont nous avons parlé : Que si ces moyens là agissent toujours de la même maniere, il est probable que les moyens dont la nature elle-même se sert, pour procurer les mois à toutes les femmes n'agissent pas autrement.

Si quelqu'un s'avise de nous objecter que dans la fievre & dans tout autre mouvement violent, quoique le sang se rarefie & qu'il circule avec plus de viteſſe, il n'est pourtant pas accablé par la plénitude ; il doit se souvenir que la simple rarefaction de la tissure du sang par rapport aux vaisseaux dont elle étend le diametre, y introduit une veritable plethore.

Car si les particules du sang subtilisées, ou divisées de quelque maniere que ce soit, occupent un plus grand espace, elles n'étendent pas moins le diametre des canaux que s'ils étoient remplis d'une plus grande quantité d'humeurs, ainsi le sang etant simplement rarefié, il ne laisse pas de s'y rencontrer l'espece de plénitude que

l'on dit être aux vaisseaux, outre qu'on peut répondre que la plûpart des fievres aussi-bien que les menstruës dépendent originairement de la pléthore.

Tout au contraire les choses qui retardent le flux menstruel, sont le froid excessif, la tristesse, un affoiblissement subit, une grande évacuation, une nourriture épaississante, la crudité des humeurs, & les remedes astringens, & toutes ces choses rendent le sang visqueux & diminuënt son mouvement.

Comme la chaleur rarefie le sang & relâche ses fibres, de même l'excès du froid resserre les vaisseaux & les rend plus roides : Il arrive donc dans la plénitude particuliere aux femmes, que lorsque les humeurs sont abondantes, les vaisseaux resserrez par le froid s'oppose à la sortie des humeurs, sans qu'ils soient néanmoins tellement étressis que le sang soit empêché de se mouvoir dans leurs canaux : Il faut donc que quelque petite partie du sang croupisse à la fin dans les plus petits vaisseaux, & qu'en s'y arrêtant le mouvement du sang se ralentisse & devienne plus visqueux, de

sorte

forte que pour ces deux raisons, le froid retarde le flux menstruel; parce que non-seulement il restraint & roidit les vaisseaux, mais qu'il rend encore le sang épais & visqueux, ce qui affoiblissant ses impulsions le met hors d'état de forcer les parois des vaisseaux & de s'extravaser.

C'est donc avec raison qu'Hippocrate en son Livre de l'Air, attribuë au froid la diminution & la suppression des mois qu'il dit être populaire dans les regions septentrionales; mais si le froid sans attaquer la matrice, saisit soudainement tout le reste du corps il seconde le flux menstruel s'il paroît actuellement, parce qu'empêchant la transpiration, il fournit à la matrice qui n'est point refroidie, une plus grande quantité de sang, capable de procurer une grande évacuation: C'est pour cela que les femmes, qui sur la fin de leur flux menstruel prennent des chemises un peu trop humides vuident plus abondamment, & que leurs menstruës recommencent subitement, quoi qu'elles semblassent avoir cessé.

La tristesse est toujours accompagnée d'un mouvement du sang plus

tardif, ce qui fait qu'Hippocrate en ſes Aphoriſmes, dit que ſi la crainte & la triſteſſe durent trop long-temps, l'humeur mélancolique en eſt cauſe ; auſſi obſerve-t-on que les mélancholiques, ont un pouls rare, & le viſage pâle par le retardement des impulſions du ſang.

Car la diminution du mouvement du ſang, fait qu'il ſe porte vers le cerveau avec plus de lenteur, & conſéquemment que les eſprits ſont portez au cœur avec moins de vehemence, & le mouvement du ſang étant ainſi ralenti, le ſang ne force pas les tuniques de ſes vaiſſeaux avec tant de facilité.

Il faut raiſonner de même d'un affoibliſſement ſubit ; car dans un état de foibleſſe il ſe fait une grande diſſipation d'eſprits, de ſorte que le cœur deſtitué de forces eſt en grande peine, & ne peut preſque chaſſer le ſang en avant, ce qui retarde le mouvement circulaire & l'affoiblit : c'eſt pour cela qu'il arrive quelque fois qu'une peur imprévûë arrête une hemorragie du nez.

Quand une trop grande évacuation

précede le temps de l'apparition des menſtruës, il eſt tout viſible qu'elle doit l'arrêter, ou du moins la retarder, parce que le ſang qui produit le flux eſt en defaut. Auſſi arrive-t-il après l'accouchement que deux & trois mois ſe paſſent ſans menſtruës, parce que le flux des vuidanges a preſque épuiſé tous les fluides : une maladie longue ne diminuë pas moins les menſtruës, parce qu'il n'y a plus de ſang pour les fournir, ou parce qu'il eſt employé pour la nourriture du corps.

Les bains & les étuves en procurant une abondante ſueur, retardent ou ſuppriment en même temps la pléthore & l'évacuation menſtruelle : Les anciens ulceres & la ſuppuration des cauteres long-temps continuée produiſent le même effet. J'ai auſſi connu une femme qui s'étant cauſée un flux d'urine par l'uſage du Thé, eut auſſitôt ſes mois ſupprimez : Une autre eut une ſuppreſſion de trois mois pour s'être fait faire pluſieurs ſaignées ; & je ſçai qu'il arriva la même ſuppreſſion à une autre femme pour avoir eſſuié le remede de la ſalivation : & ce qui eſt à remarquer en celle-cy, c'eſt qu'ayant

ſes mois un jour avant qu'elle commençat à ſaliver, dès qu'elle ſaliva ſes mois s'arrêterent; enſorte que la décharge par bas ayant été barrée, elle eut auſſi-tôt un ſaignement de nez, dont l'évacuation égala l'écoulement qui avoit coutume de ſe faire par ſes menſtruës: enſuite la ſalivation ayant continué pendant deux mois, ſes regles ceſſerent pendant tout ce temps-là. La même choſe arrive aux femmes dont les regles prennent une autre route: dans l'hydropiſie par exemple, Hippocrate nous avertit au Livre des Maladies des Femmes que les mois s'arrêtent, & il nous dit au même endroit, qu'ils diminuënt & ſe ſupprimment enfin totalement, quand il s'amaſſe des eaux dans la matrice.

Un regime épaiſſiſſant & la crudité des humeurs ſupprimment auſſi les menſtruës; d'autant que lorſqu'il ſe forme un chyle trop viſqueux, le ſang qui en réſulte croupit toujours dans les vaiſſeaux capillaires, & les eſprits qui ſont ſepatez de ce ſang, ſont en petite quantité, & n'en ſont ſéqueſtrez qu'avec beaucoup de peine.

Les mois ſe ſuppriment auſſi à celles

qui font un trop long usage du lait, ou qui mangent de la craye comme font plusieurs filles par une dépravation de goût : la même suppression arrive par une vie nonchalante, & par une boisson excessive d'eau froide : C'est pourquoi Hippocrate nous enseigne en son Livre des Eaux, que les eaux crues & froides sont fort nuisibles au flux menstruel, & qu'elles le diminuent aussi bien que le lait ; & Forestus nous apprend que l'usage imprudent du lait & de ces eaux froides bûës imprudemment, causent non-seulement cette suppression, mais aussi la mort.

Enfin les remedes astringens retardent le cours des menstruës, tant parce qu'ils fortifient le tissus des vaisseaux de la matrice, qu'à cause qu'ils rendent le sang plus visqueux & plus adherent. Actuarius rapporte une Histoire assez particuliere, d'une suppression de cette nature en son Livre du Présage tiré des urines ; mais nous aurons lieu d'expliquer dans la suite comment les remedes astringens peuvent produire cet effet, lorsque nous traiterons expressément des vices du flux

menſtruel, & des moyens d'y remedier.

Il faut au ſurplus obſerver au ſujet de tout ce qui peut avancer ou retarder l'écoulement des menſtruës, que ſi l'on ſe ſert trop long-temps ou trop frequemment de tous ſes remedes, ils ſont ſelon la plûpart des Auteurs, les cauſes évidentes ou de la ſuppreſſion entiere de cet écoulement, ou de ſon flux exceſſif.

CHAPITRE X

Des accidens qui ſurviennent à la ſuppreſſion des Menſtruës.

QUoi que les vices du flux menſtruel ſoient oppoſez les uns aux autres, ils ne ſont pas pour cela moins dignes d'attention ; comme par exemple, le flux immoderé des menſtruës & ſa trop grande rétention ; & comme c'eſt de ces deux défauts, que dérive le plus ſouvent cette iliade de maux qui arrive aux femmes : Car c'eſt de cette évacuation excedente ou diminuée, qu'Hippocrate au LVII.

Aphorisme de la V. Section, nous fait entendre que naissent toutes ces maladies : il ne sera pas hors de propos de rendre raison pourquoi les vices des menstruës, causent aux femmes tant & de si fâcheux accidens.

Mais parce que la diminution des menstruës est un mal très-fréquent, & presque épidemique à l'égard des filles, nous commencerons par cette maladie à faire nos recherches, parce qu'on ne connoît dans les filles aucune maladie, qui n'ait celle-ci pour cause ou pour associée.

La diminution des menstruës a différens degrez; car, ou il y en a trop peu, ou elles viennent trop tard, ou elles ont beaucoup de peine à paroître, ou, ce qui arrive plus fréquemment encore, elles sont entiérement supprimées : or cette suppression totale est suivie des plus terribles symptômes; & les remedes qui peuvent en procurer le retour, peuvent aussi remédier à toutes les especes de diminution; en sorte que si l'on peut solidement expliquer la suppression des menstruës, toutes les especes de diminution seront & très-faciles à comprendre, & seront gué-

ries avec la derniere facilité.

L'obſtruction des menſtruës ne nous eſt pas connuë, par des accidens auſſi certains & des ſignes diagnoſtics auſſi ſenſibles que la plûpart des autres maladies qui affligent le corps humain ; car premiérement, cette ſuppreſſion étant encore recente, les principaux accidens que nous avons dit ailleurs être les précurſeurs du flux menſtruël, s'augmentent notablement comme ſont la douleur & la chaleur des parties voiſines de la matrice, la céphalalgie, le dégoût, & la langueur de tout le corps, qui marquent en quelque façon la pléthore comme nous l'avons fait voir ci-devant.

Ces premiers ſymptômes ſont ſuivis d'un long aſſemblage de maux, qui ſont l'inflammation de la matrice, ſouvent même ſuivie de la gangrene ; le battement des artéres, la douleur des lombes & des jointures, la viciſſitude du chaud au froid, & du froid au chaud, les varices des veines, les tumeurs des jambes, des pieds & des hypochondres, la peſanteur & la foibleſſe de tout le corps ; les tranchées & les gonflemens du ventre & ſemblables

bles aux coliques, les vents & les bruits des intestins, les vomissemens, les anxietez précordiales, la toux, la difficulté de respirer, l'asthme, l'exténuation, la palpitation du cœur & la syncope.

Une douleur très-vive tant au devant qu'au derriere de la tête, les yeux chargez, les vertiges, & quelquefois même l'apoplexie & la folie, la pâleur du visage, les fleurs blanches, les passions hysteriques, une boule qui semble s'élever du bas-ventre jusqu'au gosier, l'urine quelquefois brillante, & quelquefois supprimée, un ventre dur, & des hémorragies par differens endroits.

Des accidens causez par la Pléthore.

Mais parce que parmi ce grand nombre de symptômes, il y en a qui sont produits par la seule augmentation du sang de la pléthore, & d'autres qui procedent de sa mauvaise qualité ; il faut examiner d'abord, quels sont ceux qui sont principalement causez par la pléthore.

Or parce que la pléthore par elle-

même, ne peut pas supprimer les menstruës comme nous l'avons fait voir au chapitre VI. il s'ensuit qu'il faut chercher dans le sang même la cause de cette suppression : car toute suppression du moins maladive, vient du vice du sang ou des vaisseaux.

Les arteres étant donc tellement resserrées, qu'elles ne permettent pas au sang aucune issuë, à cause de cet engorgement d'humeurs, dont nous nous sommes suffisamment expliquez : le mouvement du sang s'anime, parce qu'outre la quantité du sang qui s'augmente, la viteſſe de son mouvement s'augmente aussi, qui est toujours proportionnée à sa quantité, à moins que sa lenteur & sa viscosité ne s'y opposent : aussi plus la quantité du sang est considerable, & plus la séparation des esprits doit être abondante ; & comme c'est de là que dépend la force du cœur par rapport à la circulation du sang, la contraction du cœur sera aussi plus forte & plus frequente, d'où il arrivera que la circulation se fera dans les vaisseaux avec plus de viteſſe.

Ainsi comme la masse du sang & son mouvement se trouvent au même

temps augmentez, la chaleur des humeurs ſera auſſi plus vive, & l'extenſion des canaux ſera auſſi plus forte, & par conſequent tout ce qui dépend de cette violente extenſion : comme ſont tous les accidens qui précedent ordinairement le flux menſtruel, auſquels on peut ajouter l'enflure des vaiſſeaux & leur pulſation. Les perſonnes dont le ſang lent & viſqueux eſt cauſe de la ſuppreſſion de leurs regles, ſouffrent plus de ces accidens que les autres.

C'eſt donc un ſigne certain, que la ſuppreſſion des menſtruës procede du vice des vaiſſeaux, lorſqu'il y a une douleur tenſive aux environs de la matrice, enflure aux veines, une couleur brillante au viſage, ce qui ſera encore plus ſûr, ſi le pouls devient plus fort ; parce que dans la pléthore qui n'a pas encore donné au ſang de mauvaiſe qualité, le pouls eſt fort, plein & fréquent : or le pouls eſt fort, parce que la quantité du ſang étant augmentée, il ſe fait une plus grande ſéparation d'eſprits ; de maniere que le cœur étant mieux pourvû d'eſprits, ſe contractant plus vigoureuſement, pouſſe le ſang

plus fortement dans les arteres ; qui fait par conſequent une plus violente impulſion contre leurs parois, & rend ainſi le pouls plus fort.

Mais comme dans la pléthore il y a dans les vaiſſeaux une plus grande quantité de ſang, elle occupe auſſi un plus grand eſpace, & elle pouſſe toujours de plus en plus les tuniques des arteres en dehors, ce qui rend la plénitude du pouls plus ſenſible.

Cette même plénitude rend auſſi le pouls plus fréquent, parce que le ſang ſe porte alors avec plus d'impetuoſité dans les ventricules du cœur, ce qui fait que ce viſcere eſt comme excité par un certain aiguillon, à faire des contractions plus promptes ; & les eſprits paſſent auſſi avec plus d'abondance dans les fibres muſculeuſes du cœur ; de telle ſorte que le cœur peut s'émouvoir plus fréquemment : ce qui rend auſſi la pulſation des arteres plus fréquente.

De cette maniere le pouls deviendra toujours plus vif, tant par les pulſations du cœur, que par la ſuite du temps, juſqu'à ce que la pléthore ſoit à ſon comble ; car il y a un certain

dégré de plénitude, au-delà duquel la quantité du sang augmentée, ne peut manquer de le faire degenerer de ses bonnes qualitez. Hippocrate fait voir en ses Aphorismes, qu'il avoit bien compris le danger où un tel excès de plénitude expose les malades, quand il nous dit, que les Athletes qui sont parvenus à un excès de santé, ne peuvent rester long-temps dans cet état; parce que s'ils le portoient plus loin, ils seroient en danger d'en déchoir d'une maniere plus triste & plus fâcheuse.

Parce que la pléthore ne peut longtemps s'augmenter, qu'elle n'induise dans le sang la lenteur & la viscosité : Car aux approches du flux menstruel, l'extension des vaisseaux, dont nous avons ci-devant parlé, pendant laquelle la quantité & le mouvement du sang sont augmentez d'une dixiéme partie : Si les menstruës cessoient jusqu'à deux mois, la masse du sang se trouveroit cinq fois plus abondante qu'elle ne doit être, à moins que d'autres évacuations ne la diminuent à proportion, sans quoi, la compression des tuniques des vaisseaux est pareillement

augmentée par la continuelle circulation du fluide ; plénitude outrée, que perſonne ne conviendra que les vaiſſeaux puiſſent ſoutenir ſans exceder la force de leur tiſſure, ſi l'on ſe reſouvient de la peine qu'ils ont euë à ſupporter l'abſence du premier periode.

Comment arrive la Lenteur & la Viſcoſité du ſang.

Or cette lenteur & viſcoſité du ſang cauſée par la pléthore, ſe déduit par trois moyens. 1°. Elle peut arriver par la ſeule abondance du ſang, qui ſe gonfle tellement dans les vaiſſeaux, que l'extenſion qu'elle leur cauſe ne laiſſe pas au ſang une eſpace aſſez ample pour y circuler, à moins que leurs fibres ne ſe briſent ; de maniere que la maſſe du fluide étant plus abondante que la capacité des vaiſſeaux n'en peut contenir, le ſang ſurabondant trouve une plus grande réſiſtance.

Il arrive de là que ſes particules étant repouſſées & retardées tant par le liquide qui précede, que par les tuniques de ſes canaux qu'elles heurtent ſans

ceſſe, elles ſe raſſemblent dans un eſpace plus étroit, où elles ſont plus fortement unies entr'elles, & comme leur volume augmente toujours, elles s'arrêtent inſenſiblement dans les vaiſſeaux capillaires; & leur circulation étant en quelque façon empêchée de nouveau dans ces petits vaiſſeaux, les globules du ſang trouvent entr'elles plus de réſiſtance dans les autres canaux; & ainſi une plus étroite cohérence ou viſcoſité.

2°. Le mouvement du cœur étant diminué dans la pléthore, il doit introduire la viſcoſité dans le ſang; parce que les vaiſſeaux ſanguins ſe gonflant au-delà d'un certain degré déterminé, ils reſſerrent de telle ſorte dans le cerveau, non-ſeulement les nerfs qui les environnent, mais encore les nerfs du cœur même; enſorte qu'il coule très-peu d'eſprits dans les fibres de ce viſcere, ce qui affoiblit ce mouvement: Ainſi moins le ſang eſt pouſſé avec vehémence, & plus il eſt aiſément retardé par quelque réſiſtance que ce ſoit; & la viſcoſité y eſt auſſi plus facilement introduite.

3°. La lenteur s'empare auſſi du ſang

par la dissipation de ses parties les plus subtiles ; en ce que la pléthore étendant les vaisseaux à l'excès, leurs tuniques opposent de même au sang une résistance réciproque : de sorte que ces particules étant vigoureusement repoussées par ces tuniques, sont necessairement moins comprimées : ce qui fait que tout ce qu'il y a de subtil & d'aqueux dans le sang, en est exprimé tant au travers des pores des vaisseaux, que dans les conduits sécretoires: ainsi les particules les plus fluides du sang, étant continuellement sequestrées, la masse qui reste, est necessairement plus serrée & plus compacte.

Si donc les menstruës sont totalement supprimées, Hippocrate en son Livre des Maladies des Femmes, nous apprend que la maladie rend ce sang supprimé grossier, visqueux & glutineux : ainsi quoique les symptômes qui suivent cette suppression, puissent bien être causez par la pléthore, ils sont néanmoins pour leur plus grande partie les veritables productions de la pléthore, mais jointe à la viscosité, & leur malignité ne vient que d'un tel mélange : or cette lenteur provenant

de la pléthore, n'empêche pas que les symptômes qui procedent de la suppression des menstruës, ne reconnoissent la même cause ; & c'est de quoi le Lecteur doit se souvenir, afin que nous évitions de l'ennuyer par des repetitions trop fréquentes.

Les causes de la foiblesse du Pouls.

Mais la lenteur jointe à la pléthore, fait bien-tôt évanouir la violence du pouls qui est une suite de la suppression, causée par le vice des vaisseaux, & cette viteſſe du pouls diminuë en effet de telle sorte, qu'il paroît alors foible, rare & très-inégal ; parce que le sang s'étant rendu visqueux, sa liaison plus serrée, fait qu'il s'en separe moins d'esprits ; & cette diminution d'esprits affoiblissant la contraction du cœur, le sang est pousſé dans les arteres avec moins de force, d'où vient la foibleſſe du pouls.

Une autre cauſe concourt encore à produire cet effet, c'est le poids du sang augmenté par la pléthore : car comme il s'agit de mouvoir une plus groſſe maſſe, le cœur chaſſe le sang

avec moins de vigueur: la foibleſſe du pouls eſt encore augmentée, en ce que la quantité de ce ſang viſqueux étant plus conſiderable, la colliſion de ſes parties entr'elles eſt auſſi plus grande, auſſi bien que leur reciproque divulſion; ce qui eſt cauſe que la viteſſe du ſang diminuë, à cauſe de la réſiſtance qu'il trouve dans ſon cours, & conſéquemment le pouls devient plus foible. Cette viteſſe du mouvement du ſang étant diminuée, le ſang qui doit fournir les eſprits arrive plus tard vers l'origine des nerfs; ainſi les eſprits qui ſont actuellement dans les nerfs, étant pouſſez moins vivement, influent dans les fibres du cœur avec moins de force; ce qui fait qu'il y a de plus longs intervalles entre les contractions du cœur, & que le pouls eſt plus rare.

Le pouls eſt alors inégal, tant à l'égard de ſes intervalles, parce qu'un nouveau chyle étant inceſſamment porté dans un ſang viſqueux, il ne ſe peut faire que toute la conſtitution du ſang ſoit égale, & qu'il y ait une égale adherence entre les particules qui entrent en ſa compoſition: Ainſi comme une partie de ſa maſſe eſt compoſée de par-

ticules plus subtiles, & l'autre de plus visqueuses, par rapport à la diverse tissûre du sang qui coule vers les petites ouvertures des nerfs, il y a une differente quantité d'esprits séparez, ou d'un sang plus relâché qui est plus ample, ou d'un sang plus serré qui est beaucoup moindre, d'où il arrive, que des esprits inégalement distribuez au cœur, la contraction de ce viscere est aussi fort inégale, non seulement pour le temps, mais aussi pour la force.

De plus, la differente disposition du sang, qui est reçûë dans les ventricules du cœur, rend le pouls inégal; car le systole du cœur chasse plus lentement & plus foiblement un sang visqueux, plus compact & plus propre à resister à son impulsion; & le même systole chasse plus promptement & plus fortement un sang plus subtil, & dont la tissûre resiste moins à ses vibrations.

Il arrive la même chose à l'égard du pouls, quand la suppression procede d'une autre cause que celle que nous avons alleguée; c'est-à-sçavoir de mauvaise qualité du sang: parce que

bien que la qualité du sang puisse être viciée en différentes manieres; elle ne l'est jamais au point de pouvoir supprimer les menstruës, à moins que la viscosité ne se joigne à la mauvaise qualité, que nous avons suffisamment fait voir ci-devant, être la veritable cause de la suppression.

Ainsi, comme la pléthore rend enfin le sang lent & visqueux, sa lenteur & sa viscosité causent reciproquement la pléthore: car les vaisseaux capillaires se trouvant obstruez par un sang grossier, la portion de celui qui a dû être évacué tous les mois, s'amasse dans les autres vaisseaux: de sorte que de quelque cause que les menstruës soient supprimées, la pléthore enfin succede toujours; mais de quelque façon qu'elle produise les symptômes, qui ont coutume de survenir à la suppression des regles, il est présentement à propos que nous nous en expliquions un peu plus distinctement.

Les causes de l'inflammation de la Matrice.

La quantité du sang étant donc sura-

bondante dans les vaisseaux de la matrice, comme une partie de ce sang fermement adherente, ne peut pas s'engager dans les canaux deliez des vaisseaux capillaires: les arterioles dans lesquelles cette obstruction commence, sont sensiblement de plus en plus étenduës, par le sang qui coule sans cesse dans leurs conduits, & qui s'est lui-même rendu plus chargé à cause de la chaleur excitée par l'effort de ses propres parties, ce qui donne lieu à une inflammation, qui se fait encore plus fréquemment, quand les menstruës sont soudainement supprimées dans le temps même de leur écoulement.

Pendant que l'inflammation subsiste, si les parties solides sont dechirées par des humeurs corrosives, il survient un ulcere qui occasionne quelquefois la corruption & la gangrene, comme Hilden l'a remarqué dans ses Observations.

Les pulsations des arteres sont plus fortes, parce que les menstruës étant supprimées, le sang est si abondant dans les vaisseaux, qu'outre que sa quantité cause une extrême tension aux tu-

niques de leurs canaux, le mouvement du sang augmenté fait qu'elles en sont frappées plus rudement : or la forte percussion de ces arteres, s'apperçoit principalement dans les femmes dont les mois sont supprimez par le vice des vaisseaux.

Car quand une fois le sang a contracté la lenteur & la viscosité, qui l'empêche de circuler promptement, le mouvement du sang affoibli fait cesser la pulsation dans les arteres, quoi que la plénitude ne soit en rien diminuée; parce que le sang étant absorbé dans sa lenteur, il s'en sépare peu d'esprits; d'où il arrive que se mouvant très-foiblement, le fluide est lancé languissamment contre les tuniques des arteres ce qui fait que leur pulsation diminuë sensiblement.

Les malades ressentent souvent de la douleur à l'épine du dos, parce que la medule spinale étant très-sensible, elle a coutume d'être aisément blessée par la distention des arteres qui l'environnent : c'est pour cela que la douleur du dos passe pour un diagnostic précurseur de la petite verole; & cette douleur précede en cette occasion la

petite verole, par la même raison qu'elle est excitée dans la suppression des mois par la trop grande plénitude des vaisseaux.

La cause de la douleur des jointures & des frissons irreguliers.

Lorsque la maladie dure long-temps, il survient une douleur aux jointures, à cause du sentiment exquis du perioste: ce qui fait que lorsque le sang péchant également par sa quantité & par sa lenteur, cause une distention excessive aux vaisseaux qui s'inserent aux os par l'entremise du perioste; cette membrane délicate est distraite avec beaucoup de violence, & particulierement vers les jointures, parce qu'il y a vers les extremitez des os, une bien plus grande quantité des vaisseaux, qui traversent le perioste.

La vicissitude du chaud au froid, se peut fort bien expliquer de ce que nous avons allegué ci-devant de la fievre intermittente au chapitre VIII, parce que ce changement n'est autre chose qu'une très-legere fievre intermittente. C'est pourquoi Forestus rap-

porte dans ſes Obſervations, qu'il avû la ſuppreſſion des mois ſuivie d'une fievre quarte.

Et cette ſucceſſion du froid au chaud, eſt un ſigne aſſez bien marqué de la lenteur que le ſang commence déja à contracter dans les perſonnes dont les mois ſont ſupprimez : Ainſi Hippocrate nous dit au Livre des Maladies des Femmes, que lorſqu'une femme eſt trois mois ſans avoir ſes regles, elle a des friſſons & une fievre erratique.

La cauſe des Varices.

Les varices qui arrivent aux jambes & aux pieds, ſont cauſées non-ſeulement par la plénitude du ſang, mais encore par le retardement de ſon retour dans la veine cave : car, la pléthore s'étant accumulée, la matrice eſt ſi fort gonflée & tenduë, qu'elle ne peut manquer de comprimer beaucoup les rameaux iliaques, & par cette compreſſion, de retarder le retour du ſang dans leurs canaux.

Cela poſé, la circulation qui languit dans les vaiſſeaux des extremitez inferieures, fera gonfler les veines dans

leſquelles

lesquelles des valvules forment en quelque façon des cellules fort distinctes d'espace en espace ; les côtez de ces veines ne se gonfleront pas également dans ces differentes cellules, mais ils y formeront des certaines tumeurs, en façon de nœuds, pour ainsi dire, que l'on appelle des varices ; sçavoir dans les espaces qui sont compris entre deux valvules.

Or plus les veines sont éloignées du cœur, plus les varices sont gonflées, parce que plus le fluide qui pese sur les valvules a de hauteur, & plus il comprime les extremitez des canaux : La viscosité du sang venant de surcroît les varices se gonfleront toujours davantage, parce que la viteſſe du sang étant retardée, son retour vers les iliaques est aussi beaucoup plus lent.

Ce qui cause l'enflure en differentes parties.

Que si cette distention causée par la pléthore, subsiste un peu plus longtemps, les fibres des côtez diminuées & séparées les unes des autres par l'impetuosité du sang, s'affoibliront

tellement que les humeurs contenuës dans les canaux, excederont aisément par leurs interstices ; de sorte que ce passage étant ainsi formé, il se fera une continuelle transudation, qui augmentera peu à peu la tumeur, qui sera plus remarquable aux pieds, aux jambes & aux hypochondres : parce que le retour du sang vers le cœur, étant plus difficile & plus tardif dans ces conduits inferieurs, & la masse du fluide qu'ils supportent étant plus pesante comme nous l'avons déja démontré, il se fera aussi un plus grand effort sur les tuniques des vaisseaux, & l'éruption sera par consequent plus aisée à se faire entre ces interstices.

C'est pour cela qu'on voit peu de personnes exemptes de ces tumeurs, quand leurs mois sont supprimez : & il y en a aussi quelques unes, qui sont attaquées de rhumatismes & d'especes de gourtes, dont Hippocrate dit en l'Aphorisme XXIX. de la VI. Section, que les femmes sont exemptes, à moins que leurs mois ne soient supprimez.

On peut dire aussi fort à propos pour cette raison, que ces tumeurs sont

causées par la pléthore ; parce que les femmes d'un temperament humide qui ont long-temps leurs regles, quand cet écoulement vient à se supprimer, sont plutôt sujettes à l'enflure que les autres, selon qu'Hippocrate l'a observé dans son Livre de l'Air, & ce temperament est celui des femmes Occidentales, suivant le même Auteur, qui croit cette region si froide & si humide, qu'elle cause en même temps, aux personnes qui l'habitent, la suppression des regles & l'enflure.

Mais ces tumeurs sont le plus souvent fort lâches, & on les trouve pourtant quelquefois dure au bas-ventre, comme des nœuds ou des tubercules ; & ce que ces tumeurs ont de particulier, c'est qu'elles ne sont pas toujours gonflées ; mais que tantôt elles sont engorgées, & tantôt affaissées : ensorte qu'il faut ranger sous les symptômes hysteriques, les tumeurs dont nous parlerons dans la suite.

Hippocrate au Livre de la Nature de l'enfant, a observé de ces sortes de tumeurs aux aisnes lorsque les mois sont retenus ; & lorsque la retenuë dure long-temps, & que le sang contracte

en même temps de la lenteur, la circulation languit peu à peu, de maniere que le mouvement du sang diminué dans les petits vaisseaux, & ses particules ayant entr'elles plus d'adherence, il s'en fait des obstructions dans les autres canaux, & particulierement dans les lymphatiques qui sont les plus délicats, & qui ont moins de diametre.

D'où vient l'Hydropisie.

La viscosité des humeurs se trouvant ainsi jointe au relâchement des fibres, cause une espece d'hydropisie telle que Forestus a décrit celle qui succede à la suppression des mois : Il se fait aussi très-souvent une infiltration d'eau dans la matrice, dont parle souvent Hippocrate au Livre des Maladies des Femmes ; & cette maladie arrive particulierement aux filles, comme le même Auteur le dit encore au même Livre, parce qu'elles sont plus sujettes à la suppression comme nous le ferons voir dans la suite.

L'hydropisie succede aussi très-fréquemment à d'autres évacuations, comme sont les hémorroïdes, les flux

d'urine, les grandes sueurs & autres, quand elles sont supprimées à l'occasion d'une pléthore accumulée dans toute l'habitude. L'hydropisie qui arrive plus fréquemment qu'à tous autres aux grands mangeurs & aux grands buveurs, favorise encore notre opinion touchant la pléthore.

Les maux qui résultent de la trop grande réplétion des canaux, & principalement à l'estomac & aux intestins, seront aisément compris de ceux qui feront reflexion, sur le nombre presqu'infini de vaisseaux qui rampent autour de ces parties : d'autant qu'au sujet des humeurs pléthoriques, on sent dans les tuniques de ces vaisseaux, comme une espece de gonflement, lequel interceptant, comme on l'a dit, l'influence des esprits dans les nerfs, le mouvement peristalstique de l'estomac & des intestins, qui sert à convertir les alimens dans un chyle fluide & subtil, est trés-languissant.

Il arrive de là, que ces instrumens de la fabrique du chyle dénuez d'esprits, n'ayant qu'un mouvement peu actif, ne forment qu'un chyle imparfaitement attenué, qui pour cela s'ac-

cumule en quantité dans les premieres voyes, & y cauſe un certain ſentiment de plénitude.

Ce chyle eſt encore plus crud & plus viſqueux, lorſque la lenteur du ſang s'y trouve jointe; car comme dans cette lenteur ſon mouvement eſt plus foible, & ſon adherence beaucoup plus tenace; non ſeulement il ſe diſtribuë moins d'eſprits aux muſcles, mais il ſe fait encore dans les glandules de l'eſtomac & des inteſtins, une moindre ſéparation du levain qui leur eſt propre; ainſi les alimens étant deſtituez du liquide qui avoit coutume de les humecter & de les amolir, ils ne peuvent pas être loüablement diſſous; ce qui eſt cauſe que le chyle reſte plus long-temps dans les inteſtins, & que ſa liaiſon eſt plus groſſiere.

Ce qui cauſe la conſtipation & la douleur en la région de l'Eſtomac.

Il s'enſuit de là, que la pareſſe du ventre accompagne preſque toujours la ſuppreſſion des menſtruës, attendu que le mouvement des inteſtins étant diminué, les excremens ſont

moins détrempez & que leur sécheresse les empêche de s'échapper promptement

De-là naît une autre raison, de la necessité qu'il y a au sang pléthorique de contracter de la viscosité, qui est que le chyle par la diminution du mouvement de l'estomac & des intestins dans la pléthore, est moins attenué & divisé, & est par consequent plus grossier dans le cours de la circulation : car l'opinion des anciens est vraye, qui veut que ce qui est crud dans la premiere coction, n'est pas plus digeré dans la seconde, & dans la troisiéme.

Or il est évident que cette lenteur du chyle, succede aisément & bientôt à la suppression des mois, en ce que la premiere plainte que font les femmes après leurs mois supprimez, est toujours de ressentir une douleur en la region de l'estomac ; de-là, le sang s'étant rendu plus grossier, ne peut traverser les petits vaisseaux qui rampent sur le visage, ce qui rend les jouës pâles & décolorées.

Que si le chyle reste long-temps dans cette disposition, il contracte les

alterations qui arrivent d'ordinaire aux liqueurs croupiſſantes, qui ſont la pourriture & l'aigreur : Cependant comme le chyle ne peut ſe corrompre, ſans que ſes parties ayent encore quelque eſpece de mouvement ; tout ce qu'il contient d'air eſt plus fortement agité, & ſi cet air eſt enfermé dans quelque eſpace, il excite des vents & des bruits ; & s'il eſt chaſſé dehors, il produit des éructations.

Les tranchées de l'eſtomac & des inteſtins, ſont encore produites de differentes manieres, tant parce que le ſang pléthorique écarte fortement en dedans les fibres des canaux, & que le chyle converti en acide les irrite & les picque en dehors : car c'eſt de l'une de ces deux cauſes que procede la douleur, qui devenant plus aiguë, elle agace par ſes pointes la tunique de l'eſtomac, qui s'étant à cette occaſion violemment contractée, il en arrive un vomiſſement.

D'où vient la peſanteur du corps.

Les malades reſſentent dans tout le corps un ſentiment de peſanteur, parce

ce que l'évacuation menſtruelle étant arrêtée, le poids du corps s'augmente, & ſes forces dans le même temps s'affoibliſſent, & manquent abſolument quelquefois ; & quoi que le corps ſoit dans le fond plus leger, il paroît néanmoins plus peſant à celui qui le ſoutient : car ſi vous ôtez la moitié des forces à celui qui en doit ſoutenir la peſanteur, c'eſt de même que ſi vous lui impoſiez le double à ſupporter.

Mais quand les mois ſont ſupprimez les forces ſont abattuës, parce que les vaiſſeaux ſanguins dans le cerveau & dans toutes les autres parties du corps ſont tellement gonflez que les nerfs des environs en ſont ſi fortement comprimez & ſerrez, qu'il ſe fait une moindre ſeparation d'eſprit, & une moindre dérivation du liquide particulier dans les membres.

Et comme les eſprits étant ainſi interceptez les forces s'affoibliſſent ; auſſi de la ſuppreſſion des mois réſulte-t-il deux eſpeces de pléthore, dont parlent les Auteurs ; car la pléthore des vaiſſeaux s'augmentant de jour en jour, elle eſt enfin ſuivie de celle qu'on appelle aux forces.

Les causes du défaut de transpiration & de la difficulté de respirer.

Dans le temps qu'un sang surabondant remplit les vaisseaux de cette maniere, les glandules formées de la circonvolution des vaisseaux les plus déliez & moins soutenus des chairs que toutes les autres parties sont très-promptement attaquez ; & parmi ces sortes de glandules, aucunes ne sont plutôt affectées que celles qui se terminent à la tunique interieure de la trachée ; ce que nous éprouvons tous les jours par la transpiration supprimée, ou comme on le dit communément, pour avoir souffert du froid.

Car la transpiration étant arrêtée, les glandes de l'âpre artere se gonflent, parce que les pores de la peau étant obstruées, les autres glandes reçoivent du sang en plus grande quantité, ce qui cause une plus grande séparation de matiere au travers de leurs pores, ensorte que les glandules de la trachée remplies de cette trop grande quantité d'humeurs se trouvent engorgées & farcies à l'excès.

L'humeur viſqueuſe s'étant donc renduë adherente aux glandules de la trachée, elle comprime tellement les productions nerveuſes qui les environnent de toutes parts, que les muſcles auſquels ces nerfs deſtinez, ſont mis en contraction ; & les muſcles de l'âpre artere étant contractez, l'air eſt exprimé par la bouche, ou ce qui eſt la même choſe, la toux ſurvient, qui n'étant point accompagnée d'oppreſſion, nous paroît venir plutôt de ces glandes que de la poitrine ; parce que ſi le poumon étoit chargé de cette humeur ſuperfluë, on ne conçoit pas qu'il pût y avoir de la toux ſans difficulté de reſpirer, qui eſt très-familiere dans la ſuppreſſion des mois : car le ſang étant arrêté dans les vaiſſeaux capillaires du poulmon, les veſicules bronchiales qui ſont toutes entourées d'arteres, ſont accablées d'un poids exceſſif, elles ſont travaillées d'un certain ſentiment de gravité & d'anxieté fort incommode ; & ſe trouvant reduites dans un trop petit eſpace, elles ont moins de facilité à recevoir l'air & à le chaſſer hors de la poitrine, & le ſang croupiſſant de plus en plus

dans les petits vaisseaux, la respiration ne se fait qu'avec peine; & c'est par cette raison qu'Hippocrate en ses prédictions, nous avertit que l'excès d'une ample boisson rend la respiration difficile; & elle le sera encore davantage, si les muscles de la poitrine, comme il arrive assez souvent, ou sont surchargez de cette matiere étrangere, ou destituez d'esprits par la plethore ou par la lenteur du sang, & pour cela moins en état de faire leur fonction, qui est d'élever fortement les côtes & de les pousser en dehors; ce qui fait que l'air n'est pas suffisamment exprimé des vesicules du poulmon, ce qui rend la respiration difficile.

La difficulté de la respiration peut encore être causée ou du moins augmentée, parce que le diaphragme se trouvant trop élevé à cause du gonflement de la matrice & des hypochondres, la cavité de la poitrine se trouve si fort étressie, que le poulmon ne peut pas avoir son extension libre, ce qui cause la difficulté de respirer: & ceux qui ont la poitrine naturellement serrée, comme les bossus, sont fort sujets à ce mal. Que si cette mau-

vaise disposition dure long-temps, l'asthme survient, qui ne differe que d'un degré de la dispnée.

Les causes de la Vomique & de la Phtysie.

Tous ces symptômes arriveront aux poulmons, quand bien même la pléthore seroit encore comprise dans les vaisseaux sanguins: Que si ces humeurs pléthoriques viennent à s'extravaser, & à se fixer dans les interstices des vesicules bronchiales, ces espaces sont dilatez à l'excès, & peu à peu il s'y forme une vomique.

Or si nous jugeons à propos de distinguer la vomique de la phtysie pulmonaire, ce nom de vomique ne laisse pas de convenir generalement à tout épanchement d'humeurs dans les poulmons, pourvû qu'elles soient contenuës dans un keste particulier; ainsi comme un tel épanchement n'a aucun commerce avec les bronches, ou que la vomique est située trop profondement, il ne se fait par la toux aucune excretion purulente.

Mais ce n'est pas seulement dans les

interſtices des bronches, mais auſſi dans les glandes, dont il y a une grande quantité à la tunique interieure des bronches, que la vomique peut ſe former ; parce que ces glandules qui ſont à peine apperçûës dans un corps ſain, peuvent s'accroître & ſe gonfler conſiderablement dans la maladie ; ce que l'on peut également obſerver aux glandules du pericarde, de la pleure & du peritoine, leſquelles hors de la maladie échappent ſouvent à la vûë.

J'ai ſouvent vû de ces ſortes de veſicules formées par ces glandules, je n'en ai pourtant point vû de ſi remarquables, que dans une certaine femme qui mourut phtyſique par la ſuppreſſion de ſes regles. Tout le lobe gauche de ſon poulmon étoit tellement gorgé de matiere purulente, qu'il approchoit aſſez de la nature du ſchirre par ſa dureté : Dès qu'on y eut plongé le ſcalpel il parut du pus, qui ne ſortoit pas en affluence du même endroit, mais qui étoit enfermé en differentes veſicules toutes diſtinguées, qui en étoient fort remplies ſans être rompuës ; & pour m'en aſſurer encore mieux, j'en lavai ſi bien quelques-unes avec de l'eau tiede, que

le pus en ayant été tout-à-fait enlevé, elles parurent dans toute leur integrité.

Mais lorsqu'il arrive à ces vesicules de se rompre dans l'inflammation, il s'y fait un ulcere qui cause la phtysie, dont la cause est frequemment attribuée dans les Auteurs, ou à la suppression d'une évacuation accoutumée, ou à l'excès dans le regime; de quelqu'une de ces causes qu'elle soit produite, c'est toujours originairement de la pléthore que nous avons en vûë. Morton attribuë toutes les phtysies des femmes aux obstructions de leurs menstruës, & quand la phtisie vient de cette cause, Hippocrate la déclare mortelle en ses Prédictions.

Les causes de la palpitation du cœur.

Dans la suppression des mois, la contraction & la dilatation du cœur ne se soutiennent pas constamment, parce que les humeurs s'étant accumulées dans les vaisseaux presque jusqu'à les forcer de se rompre, le sang qui tient en tension presque tout le tronc de l'aorte, résiste beaucoup plus forte-

ment à celui qui est sans cesse envoyé du cœur, que lorsqu'il y avoit moins de plénitude dans les vaisseaux : parce que la résistance du sang est proportionnée à la quantité de ses particules.

Le sang que le cœur envoye étant donc arrêté par cet obstacle, & empêché de couler dans les vaisseaux, il s'arrête dans le cœur en plus grande quantité qu'à l'ordinaire, gonfle extraordinairement ses ventricules, & ce viscere est tellement fatigué par ce poids, qu'il est prêt à suffoquer : en même temps, les esprits comprimez dans ses fibres motrices, semblent être excités par un nouvel aiguillon, à faire plus fortement leur action, & à chasser le sang hors de ses cavitez avec plus de viteſſe & de vigueur.

Le cœur s'étant donc plus fortement contracté, sa pointe s'éleve plus haut vers le sternum & frappe les côtes à chaque pulsation, & c'est ce qu'on appelle palpitation du cœur. La résistance du sang dans les arteres, oblige le cœur à faire des contractions plus violentes, parce qu'en tâchant

ainſi par de plus fortes vibrations à chaſſer plus fortement le ſang hors de ſes cavitez : la force de ſes impulſions, eſt comme repouſſée & renvoyée contre lui-même ; de ſorte que l'impetuoſité avec laquelle le ſang a coutume d'être chaſſé dans les arteres, ſe fait contre les fibres du cœur, ce qui oblige le cœur à faire de plus violentes ſecouſſes, & de plus fortes impulſions vers les côtes.

Cela étant, ſi la pléthore augmente à chaque pulſation des arteres, le cœur ſouffre auſſi une palpitation, & quand la lenteur ſe joint à la plénitude du ſang, la palpitation eſt encore plus fâcheuſe, parce que les globules du ſang étant plus ſerrez les uns contre les autres, la réſiſtance que nous avons ſuppoſée dans le tronc de l'aorte eſt plus vigoureuſe. De là vient que dans toutes les maladies, où le ſang ſe trouve plus lent & plus viſqueux, comme dans le rhumatiſme, dans la paſſion hyſterique, dans le chloroſis & dans la cachexie, comme Willis l'a obſervé dans toutes ces maladies, dis-je, la palpitation ne manque guéres de ſe trouver de compagnie.

Or la plénitude croissant toujours, le cœur succombe enfin, ses forces n'étant pas suffisantes pour mouvoir un si pesant fardeau. Le mouvement du cœur ainsi suspendu, le pouls se rend intermittant ; & la circulation du sang étant très-foible, il se sépare dans le cerveau si peu d'esprits, que la malade tombe dans une foiblesse approchante de la syncope.

La compression qui est faite au cerveau par la pléthore des vaisseaux, peut aussi mettre obstacle à la contraction du cœur, qui intercepte en même tems le passage des esprits dans les nerfs : De plus les vaisseaux coronaires du cœur étant beaucoup tendus, compriment les vaisseaux voisins ; & l'influence des esprits se trouvant arrêtée, les fibres du cœur se trouvent dans l'inaction, & le cœur ne fournit presque plus de sang aux arteres.

De la douleur de tête.

Nous avons fait voir ailleurs, comment la pléthore cause la douleur de tête ; aussi Celse dit-il, que la suppression des mois arrivant, il est impossi-

ble qu'il n'arrive à la malade une douleur de tête très-aiguë : elles ont aussi la tête pesante, par la seule compression que la pléthore fait souffrir à tous les canaux, sur-tout lorsque le sang est lent & visqueux ; leurs pulsations sont aussi plus fortes, parce que le sang étant amassé en plus grande quantité dans les arteres, il est aussi poussé avec plus de vehemence ; ce qui est cause que les tuniques des canaux sont frappées d'un coup plus vif par les humeurs, ce qui cause à leurs fibres une distraction plus violente, qui donnera lieu à une douleur pulsative.

Au surplus les malades ressentent ordinairement de grandes douleurs, & au devant & au derriere de la tête, parce que la dure-mere qui est le principal siege de ces douleurs, étant fortement attachée aux sutures parietales & lambdoïdes ; les vaisseaux qui s'y distribuent souffrent en dedans des grands écartemens & une grande compression en dehors : lors donc que les canaux sont beaucoup remplis, & beaucoup serrez les uns contre les autres & bien liez ensemble, il en arrive un sentiment de douleur plus violent.

Il y a donc auſſi pluſieurs vaiſſeaux de la duremere qui ſe diſtribuent aux tégumens de la tête, par les petites fentes de ces deux ſutures; enſorte qu'à cauſe de l'écartement de leurs tuniques, éloignées entr'elles par la pléthore du ſang, & par l'étroiteſſe des trous par où elles paſſent, il leur arrive une grande partie de cette douleur. Ainſi les perſonnes qui ont les ſutures de la tête fort ſerrées, ſont grievement tourmentées de cephalalgies; où il eſt aiſé de conclure que ſi cette douleur de tête eſt très-violente, les malades doivent avoir des inſomnies opiniâtres.

Quoi que cette douleur de tête cauſée par la ſuppreſſion des mois ſoit très-commune, elle ne provient pas d'une ſympathie ſecrete de la tête avec la matrice, mais de la ſtructure même du cerveau, qui étant le plus délicat de tous les viſçeres, eſt auſſi moins en état que tous les autres de ſoutenir de fâcheuſes atteintes.

Il faut encore remarquer par rapport à la tête & au poulmon, que ces viſceres ſont plus ſuſceptibles que tous les autres, de prendre part aux ſymptômes qui naiſſent de la ſuppreſ-

sion des menstruës, attendu que ces organes sont d'une extrême molesse, & par consequent moins propres à résister à l'impetuosité des humeurs qui peuvent s'y porter ; de maniere que dans toutes sortes de maladies ce sont les parties qui sont le plus grievement attaquées : ensorte que si les mois sont supprimez, il arrive toujours douleur de tête & crachement de sang.

La pesanteur des yeux & des vertiges.

Le cerveau étant affecté, les yeux par droit de proximité entrent aisément en compassion, & sont accablez d'un poids semblable, à cause de la répletion de leurs canaux, & quelquefois ils se tumefient, comme nous le voyons arriver à ceux dont les esprits sont languissans, ou qui succombent au sommeil.

Le progrès du mal augmentant, les yeux des malades sont tellement absorbez qu'ils les jettent dans des vertiges : Le celebre Belliny a le premier tenté d'expliquer cette maladie, dans laquelle les objets les plus immobiles qui se presentent aux yeux des malades, leur

paroiſſent agitez & tourner avec beaucoup de volubilité.

Parce que comme le mouvement des choſes exterieures n'a coutume d'être apperçu que par le changement de lieu, d'où lui viennent les eſpeces qui lui ſont portées, ou les images qui ſont peintes ſur la rétine, de quelque maniere que la diſtance de ces eſpeces puiſſe changer, l'objet paroît toujours être dans le mouvement.

Or la diſtance peut changer, ou parce que l'objet ſe meut effectivement, ou parce que l'œil ſe meut ſans que l'objet ſe meuve, ou bien enfin parce que les filets du nerf optique ſont hors de leur place: Car le nerf optique ou la rétine étant deplacez, les rayons qui partent de l'objet, ne tombent pas ſur les mêmes parties de l'œil, mais ſelon le different mouvement de la rétine, ils en frappent les differentes parties; & à meſure que les images de l'objet changent de lieu ſur la rétine, les objets paroiſſent changer perpetuellement de ſituation.

Comme donc les arteres répanduës au fond de l'œil ſont gorgées à l'excès d'un ſang pléthorique, l'expanſion de

la rétine ou du nerf optique, est détournée de son lieu par les pulsations des arteres qui lui sont contiguës, & par conséquent l'image du rayon qui tombe sur elle, change aussi de situation; de sorte qu'il semble à la malade que l'objet se meut aussi, ou ce qui est la même chose, elle est atteinte d'un sentiment de vertige.

D'où vient l'Apoplexie.

Les vaisseaux du cerveau étant ainsi tendus, on conçoit aisément comment se forme l'apoplexie, qui a beaucoup d'affinité au vertige: Il y en a plusieurs causes chez les Auteurs; que Wepfer, qui a sçavamment écrit de cette maladie, reduit à deux classes, sçavoir à celles qui sont capables d'embarasser les arteres, ou qui peuvent intercepter le cours des esprits.

Les menstruës étant donc supprimées, peu à peu la pléthore ne laisse pas de s'augmenter à un tel point, qu'elle contracte la lenteur que nous avons ci-devant expliquée, & si cette viscosité rend le sang trop tenace & trop compact, il cause des stases dans

les petits vaisseaux du cerveau, & ces vaisseaux étant remplis, les obstructions augmentent de jour en jour par l'abord continuel du sang lent & visqueux, jusqu'à ce qu'il ait acquis un volume capable de boucher entierement les petites ouvertures des arterioles, après quoi il ne passe dans les nerfs aucun liquide, & consequemment tout le corps se trouve privé de sentiment, & la mort n'est pas alors fort éloignée.

Cependant, si l'obstruction n'est pas assez considerable pour ôter toute communication avec les nerfs, & qu'il puisse encore passer quelque peu d'esprits dans leurs tuyaux, le liquide qui y passe quoique trop foible, pour suffire à mouvoir les autres muscles, ne laissera pas de mouvoir assez-vivement le cœur & la poitrine : car le cœur est destitué d'antagoniste, aussi-bien que quelques autres muscles qui servent à la respiration ; de sorte qu'il peut faire ses contractions avec beaucoup moins d'esprits, parce qu'il n'en a pas besoin pour vaincre la résistance opposée des antagonistes.

Quand donc les arterioles sont obstruées,

ſtruées ; le ſentiment peut-être aboli dans toutes les fibres du corps, pourvû que le mouvement du cœur & des poulmons ſubſiſtent, & c'eſt en cela que conſiſte la nature de l'apoplexie. Il peut y avoir une autre apoplexie, ſans qu'il y ait dans le ſang de la lenteur & de la viſcoſité, à cauſe de l'interception du cours des eſprits dans les nerfs & nous avons déja fait voir, comment l'exceſſive dilatation des arteres pouvoit la cauſer.

Le ſang extravaſé dans le cerveau, produit le même effet en comprimant les nerfs, & en ſupprimant le cours des eſprits en conſequence; ce qui arrive aſſez ſouvent aux pléthoriques. Auſſi obſervons-nous, que ceux qui ſont d'un temperament ſanguin & qui boivent du vin avec excès, ſont plus aiſément attaqué d'apoplexie.

La cauſe de la folie.

Comme la folie eſt un délire ſans fievre, tout ce qui peut cauſer le délire, peut auſſi exciter la folie. Or le délire a pour cauſe la varieté & le trouble du mouvement des eſprits,

d'où vient que les especes arrivent au cerveau, sans garder entr'elles aucun ordre : le trouble des esprits succede, parce que leur mouvement est trop rapide, ce qui arrive aisément dans la pléthore, parce que le mouvement du sang s'augmente aussi-bien que les pulsations du cœur ; ce qui fait que les globules du sang sont mieux broyez dans ses canaux, & ce broyement se faisant aussi dans le cerveau, où les nerfs violemment comprimez ont un tremblement confus, & les especes présentées au cerveau, y sont moins distinctes.

Ainsi la suppression de quelque évacuation habituelle telle qu'elle soit, cause souvent la folie, particulierement durant un Eté sec, & après avoir bû des liqueurs échauffantes, toutes choses qui excitent la pléthore ; aussi cette maladie se guerit-elle par les évacuations.

Forestus rapporte un exemple qui convient assez à ce sujet ; ayant gueri par la saignée une femme, à laquelle la suppression de ses regles avoit causé la folie : Cela fait voir la certitude de l'Aphorisme d'Hippocrate, qui est le

XXI. de la VI. Section, où il nous enseigne, que si les hemorroïdes ou les varices surviennent aux insensez, ils sont gueris de leur folie, ces nouvelles maladies en étant la crise ; & il faut dire la même chose de l'éruption des menstruës.

La cause des Fleurs blanches.

Les fleurs blanches procedant des glandules de la matrice, elles se produisent aisément, si les ouvertures de ces glandules sont un peu trop béantes, & rien ne peut les exciter plus promptement que la plénitude des humeurs ; toutes les fois donc que les mois reviennent ce flux s'arrête, par ce que la pléthore des glandes diminuë : & c'est par cet intermede que l'on connoît, si cette maladie est idiopatique ou sympatique.

Ainsi les mois étant arrêtez, la trop grande abondance du sang produit les fleurs blanches, dont la raison fait voir la necessité que l'experience confirme, parce que les femmes qui durant la suppression de leurs menstruës, sont les plus sujettes à cet écoulement,

sont d'une constitution tout-à-fait pléthorique.

Il est encore à remarquer que les femmes qui ont beaucoup de fleurs blanches, sont moins travaillées des symptômes qui ont coutume de succeder à la suppression des mois : il y en a même en qui la nature substituë les fleurs blanches au défaut des menstruës.

D'où vient que la Pléthore cause la convulsion.

La plûpart des symptômes de la passion hysterique étant des affections convulsives, comme l'a exactement démontré le célebre Willis ; il n'est pas moins certain, que la suppression des mois, comme nous l'avons déja dit, produit le sentiment d'un certain globe, que l'on croit sentir monter jusqu'au gosier. voyons donc comment la pléthore peut causer la convulsion.

Hippocrate en reconnoît deux causes en l'Aphorisme XXXIX. de la VII. Section, qui sont la replétion & l'inanition, & si nous les examinons avec attention, nous expliquerons mieux la nature de cette maladie, que si nous

consultions les subtiles hypotheses des Modernes.

On peut donc rendre ainsi raison selon l'ancienne idée de la convulsion, dont il s'agit ici, qui est causée par la réplerion : laquelle étant une contraction & un gonflement involontaire d'un muscle, elle arrive toutes les fois qu'il est envoyé au muscle une plus grande quantité de liqueur, que la volonté ne peut empêcher qu'il n'y en arrive : Ainsi deux muscles antagonistes étant mis en équilibre, si l'on charge l'un de plus de liqueur, il continuë d'être dans un état de contraction, jusqu'à ce que celui qui lui est opposé ait été également chargé.

De cette maniere, il influë sur le muscle plus de liquide que de coutume ; la nature du sang étant tellement inegale, que les vaisseaux d'un antagoniste sont en quelque façon obstruez par des humeurs visqueuses, ce qui fait qu'il influë dans les fibres du muscle opposé plus de liquide.

Lors donc qu'il y a dans les vaisseaux une trop grande quantité de liquide, la contraction du muscle peut être si forte, qu'elle ne peut être ôtée

par le commandement de la volonté, & si la viscosité de l'humeur se joint à sa quantité, le liquide est encore plus adherent aux interventions des fibres motrices, & par consequent la contraction du muscle est plus forte.

D'où vient le sentiment d'un Globe qui monte jusqu'au gosier.

Cela supposé, si la tunique musculeuse de la trachée & de l'œsophage se gonfle de cette maniere; cela donne lieu à l'espece de sentiment d'un globe, qui paroît monter jusqu'au gosier, qui fait croire à la malade qu'elle est en danger de suffoquer, parce que les muscles du larinx ne peuvent pas par cette raison donner à l'air gonflé, une entrée assez libre dans l'âpre-artere.

Les causes de la difficulté & suppression d'urine.

Et celles dont les mois n'ont pas des periodes bien reglez, ou qui coulent goutte à goutte, sont très-sujettes à ces incommoditez: l'on peut aussi

imputer à la pléthore, les autres accidens de la passion hysterique, non-seulement ceux qui ont coutume de succeder à la suppression des mois; mais aussi ceux qui arrivent après avoir fermé les cauteres ou les anciens ulceres, ou même aux hommes pour avoir supprimé quelque évacuation habituelle, comme nous l'avons observé au Chapitre VIII.

Il est facile d'accuser la pléthore de la distillation d'urine qui suit la suppression des regles, dont Hippocrate nous avertit au Livre de la Nature de l'Enfant, parce que les vaisseaux sanguins qui s'inserent à la vessie, étant dans une grande distension, compriment les nerfs, que les fibres motrices des muscles ne peuvent recevoir qu'avec beaucoup de peine une très-petite quantité d'esprits, ce qui fait que les muscles qui servent à l'émission de l'urine, n'ont pas la force de la pousser dehors.

Mais après quelque temps, ces muscles ayant reçu une influence d'esprits plus abondante; alors les muscles de la vessie s'efforce d'en expulser quelque petite partie, & cet effort ayant de

nouveau épuisé les esprits, il est encore obligé de suspendre son mouvement jusqu'à ce qu'il en ait fait une nouvelle provision: ainsi la vessie ayant peu à peu surmonté l'obstacle, ce muscle laisse couler l'urine goutte à goutte.

La cause de l'Hemorragie par des lieux inusitez.

Que si les vaisseaux sont plus fortement gonflez, ensorte qu'il y ait une entiere interception d'esprits, l'urine sera aussi entierement supprimée, parce qu'il n'y a pas une force suffisante pour la chasser hors de la vessie: l'urine se trouve encore supprimée, s'il arrive au sphincter de la vessie n'être en convulsion, & de lui fermer son issuë; ou si le sang est si visqueux, qu'il ne se puisse faire aucune sécretion de la serosité dans les plus petits conduits des reins.

Le sang qui s'échappe par d'autres endroits quand les mois sont supprimez, fait assez voir, que cette éruption extraordinaire est causée par la pléthore: Ce sang resteroit tranquille dans ses vaisseaux, si sa grande abondance

dance ne demandoit qu'il occupât un espace plus étendu que ne peut lui offrir la capacité de ses vaisseaux. Son mouvement étant donc augmenté jusqu'à ne pouvoir surmonter les obstacles qui s'opposent à la liberté de son cours, il s'échappe dans les endroits qui lui sont ouverts.

Cette éruption du sang dans des lieux étrangers, arrive plus souvent aux filles qu'à celles qui ont eu des enfans; comme Hippocrate l'a observé dans son Livre des maladies des Femmes, parce que dans les filles les vaisseaux de la matrice, sont si petits & si serrez, que la purgation menstruelle ne pouvant les parcourir, le sang superflux s'échappe par les lieux qui lui fournissent une issuë plus facile; mais dans celles qui ont eu des enfans, l'ouverture de la matrice, comme dit Hippocrate au même endroit, est plus disposée à livrer passage au sang qui se presente pour sortir, qui est, selon lui-même, que ces vaisseaux qui ont coutume d'être fort élargis & entr'ouverts par le flux des vuidanges sont toujours plus disposé à s'ouvrir tous les mois pour l'évacuation des menstruës; & il ajou-

te, que ces personnes ont moins souvent leurs mois, & en souffrent avec moins de peine la suppression quand elle leur arrive, tant parce qu'elles sont accoutumées aux douleurs de l'enfantement qu'à cause qu'elles ont les vaisseaux de la matrice plus dilatez que les filles.

Mais lorsque les filles n'ont pas une autre voye de décharge pour leurs menstruës, elles sont attaquées de la fievre blanche ou des pâles couleurs, qui n'est autre chose que l'assemblage des symptômes dont nous avons déja parlé. La plûpart de ces symptômes, selon Willis, viennent des autres causes de la plethore aux vaisseaux, comme sont d'un exercice trop violent, d'une boisson, ou d'une chaleur excessive ou d'une évacuation habituelle reprimée, & pourquoi ne les pas attribuer à la plethore dans la suppression des mois ?

Plusieurs des symptômes dont nous avons fait mention, sont censez par Hippocrate, très-exact Ecrivain de l'Histoire Medecinale, proceder de la suppression des mois : Que le celebre Belliny, nous apprend aussi en beaucoup d'endroits de ses ouvrages, être

produits par la pléthore auſſi-bien que le flux menſtruel.

L'Hiſtoire que rapporte Hippocrate de Phaethuſe & de Nymaſie eſt aſſez ſinguliere, dont le corps de femme fut changé en celui d'un homme après une longue ſuppreſſion de leurs mois; de ſorte qu'elles devinrent toutes chargées de poil & de barbe : car il leur ſurvint par la ceſſation de leurs mois, une telle plénitude de ſang, que ne pouvant être contenue dans leurs vaiſſeaux, fut changée en cheveux noirs, qui ſortirent peu à peu par les pores cutanez, que l'impétuoſité des humeurs força de s'ouvrir; & ces cheveux étoient le ſuperflu du liquide : Quelquefois auſſi ce liquide ſuperflu ſe change en lait, qu'Hippocrate, au VI. de ſes Epidemiques, dit être un ſigne de la ſuppreſſion des menſtruës.

Toutes les femmes ne ſont pas également ſujettes à ces ſymptômes, les unes ſont atteintes à la tête, les autres au poulmon, d'autres enfin ſont particulierement attaquées au bas-ventre; parce que c'eſt le caractere de tous les fluides, de porter leurs ſuperfluitez ſur les parties qui ſont les moins capables

de réſiſter à leur impulſion, & où les matieres qui affluent, trouvent un plus libre receptacle.

Or la foibleſſe de ces parties dans ces différentes femmes, n'eſt pas moins variable que ſont les différens caracteres de leurs eſprits, & l'on n'en trouvera peut-être pas deux, qui dans la ſuppreſſion de leurs mois ſouffrent préciſément les mêmes ſymptômes; & la varieté de ces ſymptômes, eſt ſi peu propre & particuliere à cette maladie qu'elle lui eſt commune, ſur tout avec la fievre, & avec preſque toutes les autres maladies dont le corps peut être attaqué.

CHAPITRE XI.

De la Méthode de guerir la ſuppreſſion des Menſtruës.

APrès avoir parcouru les ſymptômes de la ſuppreſſion des menſtruës, & les avoir expliquez ſelon les Regles de notre Théorie, il n'eſt pas hors de propos de paſſer outre, & de faire attention à la maniere de les gué-

tir, afin qu'il ne manque rien de ce qu'on peut alleguer pour éclaircir la matiere de la pléthore, parce qu'il n'y a qu'une seule intention à remplir pour guerir cette maladie; c'eſt d'introduire dans le ſang une nouvelle pléthore propre à reſſuſciter l'évacuation menſtruelle.

Mais avant que de parler de cette méthode curative, il faut obſerver que la medecine n'a pas toujours lieu dans la cure de la ſuppreſſion des mois; parce que cette ſuppreſſion n'eſt pas toujours maladive; de ſorte qu'il ne faut pas exciter ce flux quand il ne doit pas paroître. Ainſi ce flux manque aux femmes groſſes ſans qu'il en arrive aucun préjudice à leur ſanté: quelquefois auſſi, il manque à celles qui ſont dans un embonpoint athletique, parce que la matiere qui devroit le produire, ſe diſſipe par la tranſpiration, ou que le ſuperflu du liquide ſe convertit en graiſſe.

Il en eſt de même, ſi ce ſang s'ouvre une iſſuë par des lieux étrangers, il a coutume de tenir la place de cette évacuation; de maniere qu'à moins que cette évacuation ne ſoit accompa-

gnée de quelque accident extraordinaire, on peut en quelque façon la moderer, mais il ne faut pas penser à la supprimer absolument.

Enfin si l'évacuation est trop peu abondante, ou si elle est excessive; si elle succede à une maladie chronique, ou à un long epuisement, il ne faut donner aucun remede pour exciter les mois, jusqu'à ce que la malade soit rétablie; parce que cette suppression nuit si peu à ces sortes de femmes, que si l'on vouloit témerairement exciter ce flux, l'on se mettroit en danger de les faire périr.

Comme donc toute suppression maladive, est causée par le vice des vaisseaux ou du sang qu'ils contiennent: il y a aussi deux intentions à remplir pour la cure; l'une de refermer les canaux trop ouverts, & l'autre de rectifier le sang.

Les indications Curatives.

Les signes de la suppression qui vient du vice des canaux, ont été énoncez dans les précédens Chapitres: & ce vice augmente aisément dans les ca-

naux s'ils s'endurcissent trop, ou par leur sécheresse naturelle, ou s'ils sont subitement restrains par le froid; de telle sorte que leurs fibres trop étroitement serrées les unes contre les autres, prévalent par leur résistance sur le mouvement du sang: Si donc les canaux sont endurcis, sans que la qualité du sang y soit intéressée, il faut pour guérir la maladie, ou diminuer l'obstacle que forment les canaux à cet écoulement, ou augmenter la force du sang.

Or pour diminuer l'obstacle que forment les vaisseaux, il faut relâcher leurs fibres; pour cela, l'on se sert des topiques un peu chauds, comme sont les parfums, les bains, les fomentations des herbes émollientes & pénétrantes; les particules tirées des plantes par le moyen de l'eau ou du feu, reçûës dans la matrice lesquelles étant aydées par la chaleur qui les pousse avec force, s'insinuent si bien dans les pores des vaisseaux, qu'elles séparent & écartent leurs fibres les unes des autres, & les empêchant ainsi de se toucher, les tuniques des vaisseaux s'étendent, se relâchent & résistent plus

foiblement aux impulsions du fluide ; ainsi l'obstacle étant diminué, le sang coule librement dans ses vaisseaux.

Hippocrate a fait un grand usage de ces remedes, comme il le témoigne au Livre des Maladies des Femmes ; non-seulement quand la suppression est causée par l'extrême roideur des vaisseaux, mais aussi par le vice du sang ; parce que si l'obstacle est diminuée, c'est la même chose que si le mouvement du sang étoit augmenté : Ainsi dans la suppression des mois, Hippocrate nous conseille, au lieu cité, de faire précéder la fomentation à la purgation.

Pour empêcher que le flux menstruel ne se détourne des vaisseaux trop serrez, il faut augmenter la force du sang ; & comme la méthode de guérir, qu'on employe dans l'autre espece de suppression, satisfait à cette intention : Le Lecteur pourra tirer la méthode curative de ce que nous proposerons dans la suite.

Comment il faut remedier à la Suppression qui vient du vice des vaisseaux.

La suppression qui vient du vice des vaisseaux, arrive à la vérité moins fréquemment, mais elle est pourtant très-facile à guérir, car la disposition des vaisseaux, céde le plus souvent aux remedes extérieurs quand la suppression est recente, & surtout durant l'Eté, ils s'ouvrent même quelquefois d'eux-mêmes : mais si la dureté des vaisseaux continue long-temps, la pléthore qui s'augmente de jour en jour gâte enfin le sang ; d'où vient une autre cause de la suppression des mois qui est plus fréquente, dont nous avons ci-devant fait mention.

Quand donc la suppression vient du vice du sang ou de sa viscosité, toute la méthode de guérir doit tendre à ce qu'après avoir remédié à la trop grande adhérence du sang, on lui rende l'impétuosité dont il a besoin pour forcer absolument les vaisseaux de la matrice : Pour arriver à ce but, les Médecins se sont principalement servis

de ces moyens, qui sont la saignée, les ventouses, les frictions faites aux cuisses, la purgation, le vomissement & enfin les remedes particuliérement usités pour exciter les mois, que l'on appelle emménagogues.

Ainsi pour guérir la suppression, en cas qu'il n'y ait d'ailleurs aucun obstacle, Hippocrate au Livre des Maladies des Filles, ordonne la saignée, ce que font aussi unanimement presque tous ses Sectateurs, si ce n'est qu'ils different un peu à raison du temps, de faire la saignée, & du lieu où il la faut faire.

Car quelques-uns veulent qu'on fasse d'abord la saignée, & d'autres veulent qu'on ne la fasse qu'après avoir employé les purgatifs & les emménagogues, deux ou trois jours avant le période : les uns conseillent la saignée du bras, d'autres celle du pied.

Pour décider juste à cet égard, & pour en mieux concevoir les conséquences; il faut sçavoir comment la saignée peut seconder l'intention qu'on se propose, ou ce qui est la même chose, comment elle concourt au mouvement du sang, & comme ce mou-

vement dépend également de sa quantité & de sa viteſſe, il doit être plus foible après la saignée, à moins que sa viteſſe n'augmente à proportion que l'évacuation en diminue la quantité : Que si la viteſſe du sang eſt plus augmentée que sa quantité n'eſt diminuée par la saignée, son mouvement augmente fortement après la saignée : & Belliny dans son Traité de la saignée où il a beaucoup illuſtré cette pratique, prouve que la viteſſe du sang augmente auſſi par la saignée, parce qu'une partie du sang étant évacuée, elle leve beaucoup de cet obſtacle, par lequel le sang qui précede, en réſiſtant à celui qui abonde ſans ceſſe ; en retarde le progrès ; l'obſtacle étant donc levé, l'effort des particules du sang les unes contre les autres étant moindre, le sang coule plus aiſément dans ſes vaiſſeaux.

De ſçavoir maintenant à quel degré de viteſſe la saignée porte le sang, ou bien à quel degré elle étend ou diminue le mouvement du sang : Le même Auteur prétend qu'on en doit juger par le plus ou le moins de coherence, que ſes particules ont entr'elles : Car la

saignée cause toujours un écartement intime des particules du sang, & quand toute la liaison de ses parties se rarefie, tellement que ses particules sont toutes écartées les unes des autres; c'est alors que sa viteſſe augmente, & qu'elle est en état de donner à son mouvement une étendue considérable, parce qu'il y a pour lors dans le sang même moins de réſiſtance, & que les esprits coulent plus abondamment vers le cœur; & la conſtitution du sang étant dégénérée, & les artéres étant gonflées, le pouls s'éleve.

Mais ſi le sang ſe maintient dans ſa bonne conſtitution, ſa quantité étant diminuée, le mouvement du sang ſera languiſſant, & n'occupant pas un auſſi grand eſpace qu'il faiſoit, le sang cauſe aux arteres des pulſations moins fortes.

C'eſt là ce que nous propoſe le ſçavant Auteur que j'ai cité ſur les différens moyens de changer le mouvement du sang après la ſaignée; mais il ne ſatisfait pas en cela le Lecteur, parce qu'il n'a pas ſuffiſamment inſiſté ſur cet article, & qu'il n'a rien indiqué que l'on puiſſe regarder comme

un signe de cette particuliere disposition du sang, qui est aisément changée par la saignée, & telle qu'elle n'est plus capable de subir aucun autre changement.

Car ayant passé légerement là-dessus, le Médecin n'est pas sûr de la maniere dont la saignée peut changer l'impétuosité du sang ; & comme le succès de ce remede est fort incertain, il ne le faut pas mettre en usage dans la suppression des mois, à moins que ce ne soit pour calmer la violence de quelque accident extraordinaire, parce que si après avoir ôté la quantité du sang, sa liaison se trouve trop lâche, il se fait non-seulement une moindre séparation d'esprits ; & par conséquent les pulsations du cœur sont moindres : mais l'obstruction qui est depuis longtemps dans les vaisseaux capillaires, doit se trouver aussi fort augmentée.

Il n'est donc pas à propos de mettre la saignée en usage au commencement de la maladie, où le sang est fort visqueux, à moins qu'on ne soit persuadé par quelque signe certain, que l'on peut détruire la cohérence du sang, ou que l'on peut augmenter sa vitesse ;

mais quand l'on auroit cette certitude, il ne seroit pas encore bien sûr de se servir de la saignée pour exciter les menstruës ; si l'on jugeoit pouvoir augmenter cette viteſſe par quelque autre moyen que ce soit, sans rien retrancher de la quantité du sang, parce que l'on diminue la pléthore qui pourroit exciter encore plus aisément le mouvement du sang.

On peut ajoûter, qu'il ne paroît aucune néceſſité de procurer une évacuation si soudaine, parce que la maladie donne le tems d'éprouver les autres secours de la Médecine : l'on ne doit pas aussi très-certainement omettre, que dans les personnes dont les mois sont supprimez, les forces soient tellement diminuées qu'elles ne puiſſent supporter la saignée, qui cause un si prompt changement dans les humeurs.

Il ne faut pas croire aussi, qu'il soit facile de persuader aux femmes l'usage d'un tel remede, parce qu'en état de santé, elles se font une espece de Religion de ne pas se faire saigner dans le temps qu'elles doivent avoir leurs mois; parce qu'elles ont chez elles comme une

espece d'axiome en medecine, qui leur a été transmis de toute ancienneté ; que lorsque les mois sont prêts à paroître, la saignée leur est très-contraire.

Mais quoique le soulagement que peut apporter la saignée dont on se sert avant les autres remedes, soit d'ordinaire fort incertain, parce que l'on n'est pas sûr qu'elle doive donner de la viteſſe au sang : Cependant il arrive quelquefois, que le sang donne de lui même de tels indices de sa neceſſité, qu'étant examiné avec application, ils donnent lieu de faire la saignée, sans en apprehender aucun danger.

Un tel indice se manifeste par un pouls en même temps plein & foible, qui se fait quelquefois remarquer avant que la maladie soit invéterée ; or quand le pouls est tel dans une pareille circonstance, si l'on fait la saignée elle augmente le mouvement du sang parce que les arteres étant si pleines que leurs tuniques occupent plus d'espace qu'à l'ordinaire, c'est une marque que la cohérence des humeurs n'est pas si forte.

Car si la liaiſon des humeurs, étoit fort denſe & fort serrée, leur parti-

cules se reduiroient aussi dans un volume plus étroit, & ne donneroient pas une si forte extension aux tuniques des vaisseaux : Il s'ensuit que comme la liaison du sang est assez fluide, les arteres sont gonflées par la pléthore ; mais parce que le sang où la matiere qui doit être muë augmente, & que la vertu de contraction ou d'impulsion du cœur n'augmente pas, mais qu'elle diminuë peut-être plutôt à cause de la pléthore ; il est de toute necessité, que lorsqu'une plus grande quantité de matiere, doit être muë par une égale ou par une moindre force mouvante, la viteſſe du sang diminuë ; de sorte que si la matiere qui doit être muë diminuë, étant poussée avec la même force ou avec une plus grande, (ce qui doit necessairement arriver après la saignée, s'il y a une grande pléthore) la viteſſe augmentera, & l'impulsion du cœur sera plus violente, & le pouls plus fort.

Dans ce cas, la saignée ôte la foibleſſe du pouls ; & le ton ralenti des arteres, contribuë beaucop à produire cet effet à cause que leurs tuniques resistant au sang qui abonde sans ceſſe

ceſſe : l'impulſion du fluide n'a pas aſſez de force pour vaincre leur reſiſtance ; mais le gonflement de la pléthore diminuant après la ſaignée, la compreſſion que ſouffre les nerfs par la plénitude des arteres diminuë auſſi, & pour lors les eſprits étant plus abondamment portez vers le cœur, l'impetuoſité du ſang ſe ranime, le ton des vaiſſeaux ſe fortifie, & l'on ſent le battement du pouls plus fort ſous le doigt.

Nous avons ſuffiſamment examiné ce qu'il faut penſer de la méthode de ceux qui commencent la cure de la ſuppreſſion des mois par la ſaignée : peut-être que celle qui ne ſe ſert de ce remede qu'aprés avoir employé les purgatifs & les emménagogues plaira davantage.

Sentiment de ceux qui font paſſer les Purgatifs & les Emménagogues avant la ſaignée.

Il eſt aſſez évident de ce que nous avons dit de l'augmentation du mouvement du ſang par la ſaignée, qu'elle doit avoir plus de ſuccés lorſqu'on la

fait après s'être servi des purgatifs & des emménagogues : car comme l'operation que l'on attend de ces derniers remedes, est de dissoudre & d'attenuer les humeurs visqueuses, comme on le verra dans la suite : le sang qui a été diminué & dont la liaison est plus lâche, sa quantité étant moindre, est plus facilement agitée, & plus capable de se mouvoir.

C'est pour cela, que trois jours avant le periode accoutumé des menstruës, on ouvre la veine, afin principalement d'augmenter de nouveau le mouvement du sang, dans le temps-même que la pléthore est parvenuë à son plus haut dégré.

Il y a une grande contestation parmi les Auteurs, au sujet du lieu où il est plus à propos de faire la saignée : cependant le sentiment de Galien, en son Livre de la Cure par la Saignée, semble être préferable, quand il conseille de la faire au pied, parce qu'après l'ouverture, le sang est abondamment porté, non-seulement à la veine ouverte, mais encore à tous les vaisseaux qui en dépendent ; comme Belliny l'a prouvé assez au long, parce

que le sang trouve moins de resistance à sa sortie, à l'endroit où la veine est ouverte, que par tout ailleurs.

Par consequent en faisant la saignée au pied, il se porte plus de sang aux vaisseaux de la matrice, qui partent de la veine-cave aussi bien que de la saphene : ainsi comme le fluide y étant porté en plus grande abondance, cause aux vaisseaux une plus grande extension, il doit s'ouvrir au flux menstruel une issuë plus facile.

C'est ainsi que Mayerne assure avoir vû un effet merveilleux & trés-promt, des sangsuës appliquées sur des hémorroïdes ; de même aussi quand le sang superflu sans être visqueux, se trouvant resserré par le vice des vaisseaux, la saphene étant ouverte, les humeurs se rarefient beaucoup, & se portent en plus grande quantité vers la matrice : de sorte que pour ces deux raisons, le cours du sang vers les vaisseaux de la matrice s'augmente, & donne lieu à l'écoulement des mois : De tout cela il est aisé de conclure, ce que l'on doit penser du sentiment de Lidanus, rapporté par Ettmuller en ces termes.

„ Celui qui connoît le temps où il „ faut saigner, quand les menstruës sont „ près de leur période, mais ne fluent „ pas encore, conseille de faire la sai„ gnée du bras; mais lorsqu'elles fluent „ ou qu'elles sont subitement arrêtées, „ il ordonne la saignée du pied, ce qu'il „ ne fait jamais à moins que cette éva„ cuation ne soit actuellement existan„ te, ou qu'elle ait été inopinément ar„ rêtée.

Voici comment Ettmuller s'explique sur cette doctrine : „ Quand les „ mois approchent de leur période, „ & que le sang se gonfle & se ra„ réfie, tout l'effort de la nature tend „ alors à le chasser au-dehors; ensorte „ que si les voyes sont étroites, elles „ ne peuvent s'ouvrir d'abord, parce „ qu'étant alors dans l'extension, el„ les arrêtent en quelque façon la sor„ tie du sang. Ainsi quand après avoir „ ouvert la saphene, l'impulsion du „ sang se fait vers les parties inférieu„ res, il s'en porte une plus grande „ quantité à la matrice, & par con„ séquent on augmente le mal : mais „ si l'on ouvre la veine du bras, le „ sang est un peu rappellé vers les par-

ties supérieures, & les parties inférieures se trouvent moins engorgées, & le sang y coule plus aisement : La saignée du pied ne provoquera jamais le flux menstruel, à moins qu'il n'ait déja commencé de couler, ou qu'il n'ait été soudainement arrêté par le froid ou par quelque crainte imprévûë.

La force de ce raisonnement se montre assez d'elle-même : car on suppose que le sang est si gonflé & si rarefié, qu'il s'échapperoit aisément de ses vaisseaux, si son mouvement porté trop rapidement vers les parties inférieures, il ne se formoit lui-même un obstacle à sa sortie.

Ce raisonnement est si peu conforme à la Physique Médecinale qu'il n'y a personne qui puisse s'imaginer, que plus les vaisseaux sont pleins & moins ils sont disposez à ceder à son issuë. Que si la saignée du pied est censée exciter les menstruës qui coulent déja, & les rappeller quand elles sont arrêtées, pourquoi ne les excitera-t-elle pas aussi lorsqu'elles sont interceptées hors du temps de leur écoulement.

Pourquoi arrive-t-il que dans un temps cette saignée excite le mouvement du sang, & que dans une autre occasion elle le diminue dans le temps même où elle pousse avec autant de force, le sang vers la matrice.

La saignée du bras fait à la vérité une legere révulsion du sang vers les parties superieures, qui dégage en quelque façon les voyes de la matrice; mais l'impulsion du sang étant languissante, à cause de la diminution de la pléthore, ces vaisseaux ne s'ouvriront pas si facilement, parce qu'ils seront moins tendus.

Mais Ettmuller prétend qu'une observation de Riviere favorise beaucoup cette opinion. „ Toutes les fois, dit-il, „ que l'on saignoit au pied une certaine femme, ses mois s'arrêtoient „ & quand on la saignoit au bras, „ ils couloient abondamment. „ La raison de ce phénomene, qui paroissoit opposé à l'opinion commune, étoit ainsi déduite par les Médecins de Montpellier.

„ Comme cette femme, disoient-ils, „ étoit fort pléthorique, & qu'el-

le souffroit une suppression de ses « menstruës, à cause d'une quantité « de sang qui tendoit à un tel excès « les vaisseaux de la matrice, qu'ils « ne pouvoient pas être suffisamment « comprimez, & le sang qui étoit « attiré dans ces vaisseaux par l'ou- « verture des veines inférieures aug- « mentoit l'obstruction; & quand on « la saignoit au bras, le sang qu'on « lui tiroit des veines supérieures, fai- « soit une retraction de celui qui se « portoit aux veines de la matrice, « qui diminuoit leur plénitude & leur « tention, ce qui leur donnoit lieu « de se contracter plus facilement, « & d'expulser ce qui devoit natu- « rellement sortir de la matrice en des « temps reglez. «

Je crois qu'il y a long-temps que le Lecteur s'est apperçû, qu'il n'est pas aisé d'appercevoir la différence qu'il y a entre la simple pléthore, & celle qui est jointe à la viscosité du sang: car nous avons fait voir que cette derniere pléthore ne peut pas supprimer les menstruës, & par conséquent que l'ouverture de la saphene, qui augmente la pléthore des vaisseaux de la

matrice, ne s'oppose pas à leur réception, & dans l'autre parce qu'elle fait obstruction à la matrice, c'est-à-dire, parce que la viscosité du sang subsiste dans les vaisseaux capillaires, & en déterminant par la saignée du pied les humeurs vers la matrice, & le sang y coulant avec un peu plus de vigueur, sa viscosité adhere davantage aux petites ouvertures des vaisseaux: de sorte que le danger que l'on court en faisant cette saignée, ne doit pas être imputé à la pléthore, mais plutôt à la lenteur & à la viscosité du sang. C'est donc dans la seule pléthore qui est accompagnée de la viscosité du sang, que la précaution de l'Indanus doit avoir lieu.

C'étoit de cette sorte de pléthore, dont la femme citée par Riviere dans ses observations, étoit attaquée, & ce fut avec raison que les Médecins eurent en vûë de la faire saigner au bras, pour diminuer la pléthore, ou (pour parler plus juste) afin d'augmenter la viteſſe & le mouvement de son sang en lui en tirant une quantité considérable; ce fut, dis-je, fort à propos, qu'ils lui firent ensuite ouvrir la saphene

phene, afin d'attirer le sang vers les parties inferieures, principalement vers le temps où la malade avoit coutume d'être purgée ; parce que le sang, tant par la premiere saignée du bras, que par l'usage des emménagogues, étant en moindre quantité & plus divisé, il pouvoit être plus facilement évacué par les vaisseaux capillaires, après avoir reçu une nouvelle impulsion par la saignée du pied.

Mais la raison pour laquelle il vaut mieux saigner au bras avant de saigner au pied, semble être celle ci ; sçavoir que la quantité du sang étant diminuée par la saignée du bras, sa vîtesse est augmentée, & la veine du pied étant ensuite ouverte, le sang se porte aux parties inferieures, & augmente la plethore qui croît toujours dans les vaisseaux de la matrice ; & l'accroissement de cette pléthore, aussi-bien que de la vîtesse du sang, est cause que son mouvement fait aussi plus d'impression sur les tuniques des vaisseaux.

Nous avons insisté assez long-temps sur cette difficulté, afin que le Lecteur connoisse combien les préceptes, même les plus generaux sont trompeurs &

incertains, à moins que par une longue pratique, l'on ait bien appris à connoître le caractere des fluides, & les varietez qui arrivent souvent, & sans l'avoir pû prévoir à la temperature du sang.

Il faut parler des effets que produisent les frictions & les ventouses, comme nous avons fait de ceux de la saignée du pied; car en broyant en partie ces humeurs dans leurs vaisseaux, en les faisant en partie transpirer par les pores, ils font que le sang circule avec plus de vîtesse, & en faisant une diversion du dedans au dehors, ils font cause qu'il fait de plus fortes impulsions sur les vaisseaux de la matrice: c'est pourquoi l'on a coutume de s'en servir lorsque les menstruës sont prêtes à se declarer.

Je passe sous silence la scarification des ventouses, parce que ce remede par rapport au flux menstruel, doit être regardé comme une espece de saignée. Des cauteres aux jambes excitent aussi les menstruës, parce qu'en irritant ces parties & y causant de la douleur, ils déterminent le sang à couler abondamment vers les parties inferieures.

De l'utilité des Purgatifs.

Pour mieux rétablir l'impetuosité du sang, il faut purger la malade : aussi Hippocrate au XXXVI. Aphorisme de la V. Section, dit-il que la purgation est necessaire, lorsque les mois sont supprimez : & comme entre les purgatifs, les uns agissent dans les premieres voyes, les autres dans le sang même, il est bon d'examiner quel avantage il en peut revenir de part & d'autre, pour corriger l'impureté du sang.

Parmi ces remedes, ceux dont l'action est bornée dans les premieres voyes, ne purgent que par leur simple irritation, parce qu'ils excitent tellement la vertu expulsive des intestins, & ils rendent leurs contractions si actives, qu'ils leur donnent lieu d'exprimer des glandes, de peser toutes les matieres qu'elles séparent ; ce qui fait que les excremens dissous par les mucositez des intestins lâchent le ventre.

Ainsi l'aiguillon des purgatifs exprimant des glandules une lymphe plus abondante, fait que le sang se porte en plus grande quantité aux intestins : par-

ce que la lymphe sortant des glandes avec plus de liberté, il trouve moins de résistance à les traverser ; la resistance du sang étant ainsi diminuée, sa vîtesse acquiert aussi quelque accroissement.

La manne, la casse & le lénitif, sont du nombre de ces purgatifs, & quelques autres aussi qui purgent le ventre fort doucement, & dont tout l'effet consiste presque à délivrer les premieres voyes du fardeau des excremens: car la trituration qu'ils donnent au sang, est si legere, que l'on n'en a presqu'aucun sentiment.

Afin donc de corriger le vice des humeurs, il faut se servir de purgatifs qui ne soient pas seulement irritans, mais qui s'introduisent dans le cours de la circulation, & qui puissent changer la constitution du sang : Or on ne peut douter que les forts purgatifs, ne puissent produire ces bons effets ; parce que, comme c'est dans les sels que semble consister l'énergie de tous les medicamens, il est certain que les purgatifs qui sont chargez d'un sel âcre & très-vif, remueront les humeurs avec plus de violence.

Les sels de ces purgatifs, s'étant donc introduits dans les vaisseaux, dissolvent & écartent si bien un sang trop lent, qu'il n'y a plus d'adhérence entre ses particules ; & qu'il se fait en conséquence une plus ample séparation d'esprits : c'est pour cela que le pouls s'augmente toujours quand on a usé de forts purgatifs.

C'est pour cela même, que la purgation excite les mois, tant parce qu'elle donne au sang plus de vîtesse, qu'à cause qu'elle attenuë sa tissure, & qu'elle le met en état de donner plus d'extension aux vaisseaux de la matrice. Les purgatifs de cette classe sont l'aloës, le jalap, la scamonnée, le concombre sauvage & quelques autres, ausquels si l'on joint quelque préparation de mercure, l'impulsion du sang sera fort augmentée : car rien n'est plus capable d'ôter au sang toute sa lenteur, & de lever toutes les obstructions des vaisseaux que le mercure, comme nous le ferons voir plus au long, lorsque nous nous expliquerons sur les vertus des remedes.

Or pour ne concevoir aucun soupçon des purgatifs, il faut observer en

paſſant que les femmes dont les mois ſont ſupprimez, quoique très-foibles, ne laiſſent pas de ſupporter des purgations aſſez fortes, ſur-tout lorſqu'après l'opération du remede, on fait prendre à la malade une potion anodine.

De l'effet des Vomitifs.

Il y a des Medecins qui donnent un vomitif dans la ſuppreſſion des menſtruës, qui produit un bon effet, quand on le donne pour ſoulager l'eſtomac : car il rétablit la chyloſe, & s'il n'ôte pas au ſang toute ſa lenteur, il empêche au moins qu'elle n'augmente : mais ſi on le donne pour enlever la cauſe de la maladie, il remplit rarement cette intention.

Car de quelque maniere que l'émetique dans ſon operation augmente le mouvement du ſang, & quoiqu'il ſécouë fortement tous les viſceres, les vaiſſeaux capillaires de la matrice ſont ſi fort gorgez d'une matiere groſſiere, que de quelque vive impulſion que le ſang ſoit pourvû, il ne peut les traverſer juſqu'à ce que, les humeurs étant

subtilisées, ces arterioles soient délivrées de leurs obstructions.

Ainsi en cas que l'on veuille employer les émetiques pour rappeller les menstruës, il faut sur-tout les donner lorsque le sang d'ailleurs bien conditionné, ne peut sortir à cause de la dureté des vaisseaux, qui pourroient lui permettre une libre issuë : car en cette occasion, l'impetuosité du sang excitée par des émetiques, surmonte plus aisément la résistance des vaisseaux.

Pour obtenir plus facilement la guerison, on se sert sans cesse des emménagogues, dont nous aurons incontinent lieu de faire voir plus distinctement l'efficace, pour rétablir le sang dans sa vîtesse.

Après avoir ainsi découvert la nature, tant des symptômes que des remedes, & en avoir en quelque façon allegué les raisons; il ne sera pas inutile de confirmer ce que nous avons avancé par les Histoires de quelques suppressions des menstruës, afin de mieux connoître la théorie de cette maladie, & de persuader le Lecteur, que le présent traité n'est pas une piéce purement idéale, & composée dans le cabinet de

pure fantaisie ; mais qu'ayant été tirée de l'experience, elle y est entierement conforme.

Et quoi qu'il puisse encore manquer bien des choses à cet ouvrage, pour être dans sa perfection ; j'ôse assurer le Lecteur, & m'être garand à moi-même, que dans les faits que je vais rapporter, la bonne foi qui doit être l'ame de l'Histoire, y est scrupuleusement gardée.

PREMIERE HISTOIRE.

Du 26. Octobre 1700.

UNe jeune fille âgée de dix-huit ans, qui n'avoit point encore eû ses regles, se plaignoit de ressentir une violente douleur autour des lombes, des genoux & des malleoles: elle étoit aussi tourmentée d'une difficulté de respirer, de nausées & de tranchées dans le bas-ventre : Aux moindres démarches qu'elle faisoit, elle sentoit une palpitation de cœur.

La couleur de son visage étoit assez brillante, mais son pouls étoit lent & foible. Tous ces symptômes avoient

constamment perseveré depuis près de six mois ; & comme ma pensée étoit, suivant l'indication que je tirois de son pouls, que ces accidens procedoient de la viscosité de son sang ; je crus que ma vûë principale dans le traitement de cette maladie, devoit être d'attenuer la liaison de son sang, parce qu'en augmentant sa vîtesse, son mouvement pouvoit être assez vif pour forcer les vaisseaux de la matrice.

Je suivis dans cette vûë la méthode suivante. Premierement, je lui fis prendre un purgatif propre à diviser & à dissoudre la cohérence des humeurs, & capable de donner au sang un passage plus facile au travers des vaisseaux capillaires.

Prenez du Calomelan de Turquet, un scrupule.

De la Résine de Jalap, cinq grains.

Du Tartre vitriolé, quatre grains.

Mêlez le tout, & faites-en une poudre que vous donnerez à la malade dans la conserve de rose.

Ce remede ne lui fit faire que deux selles, dont néanmoins ses douleurs furent un peu soulagées.

Mais afin qu'on ne soit pas surpris

du succès de ce remede après une si legere évacuation : c'est que l'on juge mal de la vertu des purgatifs par le nombre des selles qu'ils procurent, comme je l'ai souvent éprouvé, sur-tout des purgations mercuriales ; lesquelles ne faisant que de legeres operations, ne trompent pourtant pas l'attente du Medecin.

Car en ce cas, du moins sa principale intention, est en purgeant la malade, de faire ensorte de diviser les particules du sang, & d'empêcher leur trop étroite cohérence : donc tout ce que nous avons dit précedemment, fait assez voir la possibilité par l'efficace des purgatifs, quoiqu'il ne se fasse qu'une très-mediocre évacuation.

Mais quand le ventre est dechargé, & la vîtesse du sang étant augmentée, il se fait non-seulement dans les glandes, une plus ample séparation d'esprits, mais aussi les tuniques des intestins sont irritées par un aiguillon ; & si la pointe de cet aiguillon vient à être tant soit peu émoussée, le ventre s'ouvrira moins.

Or l'aiguillon peut manquer, quand le purgatif passe tout entier dans les

vaisseaux lactez, & comme c'est dans le sang même que les purgatifs, exercent alors toute leur action, à cause que la vîtesse du sang se trouve augmentée; il se fera dans toutes les glandes une séparation plus abondante que de coutume, mais moins dans les glandes des intestins que dans les autres, à cause du défaut d'aiguillon.

Que s'il reste dans les intestins quelques petites particules du purgatif, elles irriteront les vaisseaux par leurs pointes, & il se fera pour lors une plus grande profusion de liqueur des glandes intestinales, que de toutes les autres; & cependant pour la même raison, il en coulera moins par les intestins, en ce que l'aiguillon propre à l'exciter est diminué.

Mais si le ventre est peu purgé, le purgatif augmente les autres sécretions, au moyen de quoi il ne laisse pas d'attenuer & de purger aussi-bien le sang que s'il faisoit faire à la malade beaucoup de selles; ce qui peut être une preuve, que si le ventre est peu émû par ces purgatifs, il n'en arrive pas d'ordinaire aucun fâcheux accident.

Et c'est de là qu'on peut peut-être tirer fort légitimement ces divers effets,

des purgatifs dans les differens sujets, dont les uns sont copieusement purgez par ces remedes, & les autres très-legerement: dans ceux dont les orifices des vaisseaux lactez sont plus ouverts, soit que cela vienne naturellement ou par quelque vice étranger, ensorte qu'ils faſſent passer aisément tout le remede dans le sang, pour lors les déjections sont foiblement excitées; mais lorsque les orifices des vaisseaux lactez, sont plus serrez ou beaucoup obstruez & que la plus grande portion des purgatifs reste dans les intestins, leurs pointes agissent plus fortement sur les tuniques de ces canaux, & par conſequent les déjections sont plus fréquentes & plus amples.

Afin donc que la viscosité du sang fut plus promptement élevée, & que son mouvement fut augmenté; les remedes suivans que nous sçavons fort propres à produire ces effets, furent prescrits à la malade.

Prenez de la conſerve d'Abſynte Romaine, trois onces.
De l'Æthiops mineral, une once
De l'Acier préparé avec le souffre, une demie once.

De la Racine de gentiane & de concombre sauvage pulverisées, de chacune deux drachmes.

Du Syrop d'Oeillets ce qu'il en faut.

Mêlez tout cela & formez-en un électuaire.

La malade en prendra trois fois par jour aux heures marquées & boira pardessus cinq cuillerées de l'infusion suivante.

Prenez de la limaille d'Acier une once & demie.

Infusez-la pendant trois jours dans trois chopines de petite bierre, ajoutez-y ensuite

De la Racine de Gentiane coupée, demie once.

Des Racines de Garance & de concombre sauvage, de chacune deux drachmes.

Des sommitez d'Absynte vulgaire, & de petite centaurée, de chacune une poignée.

Des bayes de Genievre, demie once.

Des semences de petit Cardamome, & de Cubebes, de chacunes une once.

Mettez le tout en infusion pendant un jour, puis ajoutez dans la coulure à chaque dose qu'elle en boira, vingt gouttes de la mixtion suivante.

Prenez de l'esprit de Sel Armoniac, & de l'Elixir de proprieté, de chacune deux drachmes.

Je ne voulus point employer la saignée, tant parce que cette fille qui étoit fort affoiblie, auroit eu de la peine à la supporter, qu'à cause que j'appréhendois qu'une saignée faite dans cet état, loin d'augmenter l'impulsion du sang, ne la diminuât.

Le 28. Octobre, la malade ne se plaignit plus du ventre, son pouls se fortifia, & ses forces étoient beaucoup meilleures.

Le 30. suivant, ses mois parurent, sa douleur des lombes, des genoux & des malleoles s'évanouit aussi-tôt; le flux dura sept jours; pendant qu'il dura on cessa les remedes qu'on lui fit reprendre la semaine d'après; ses mois eurent un second période bien-regulier, & la malade fut parfaitement rétablie.

SECONDE HISTOIRE.

Du 31. Octobre. 1700

UNe femme âgée presque de 30. ans n'avoit point eu ses regles depuis six mois ; en conséquence de cette suppression, elle étoit travaillée d'une toux sèche, d'une grande difficulté de respirer, palpitation de cœur, douleur de tête, vertiges, dégoût, crudité, enflure d'estomac, foiblesses, sueurs nocturnes, vomissemens par intervalles, vicissitudes du chaud au froid & du froid au chaud, des tremblemens, des saignemens de nez assez fréquens, & un pouls très-foible.

Cette maladie sembloit proposer trois indications curatives.

La premiere de rétablir la coction de l'estomac.

La seconde d'augmenter l'impetuosité du sang.

La troisiéme de relâcher les vaisseaux de la matrice : car il sembloit, qu'il y avoit un vice égal dans le sang & dans les vaisseaux par la frequente hémorragie des narines.

Pour remedier aux violentes douleurs & à la foiblesse, je me servis du Cordial qui suit.

Prenez de l'esprit de Sel Armoniac.

De la teinture de Safran & du Laudanum liquide, de chacun une drachme.

1r. Nov. Mêlez-les, & que la malade en prenne trente gouttes très-souvent & dans tel véhicule qu'elle voudra.

2. Nov. Ses douleurs diminuërent beaucoup par l'usage de ce remede, & ses forces se rétablirent considerablement.

3. Nov. Elle prit ensuite le même purgatif qui a été prescrit dans la premiere Histoire, qui lui fit faire six selles, & diminua beaucoup la difficulté de respirer.

Après cela elle se servit de l'Electuaire & de l'infusion de la premiere Histoire, sans négliger en même temps la teinture cordiale, qui contribua non-seulement à calmer la douleur, mais qui rétablit encore l'impetuosité de sang.

Ceux-là certainement ignorent l'efficace des opiates, qui ne les donnent qu'à des heures propres à concilier le sommeil

sommeil, comme si l'opium n'étoit propre qu'à faire dormir. Au lieu que s'il étoit donné en petites doses, mais souvent réiterées, par rapport à la maladie, le sang récréé, pour ainsi dire, par un si doux remede, auroit peu à peu des effets qu'on ne pourroit attendre de tous les autres attenuans : non-seulement cette méthode est exempte de tout danger, mais il est encore très-rare qu'elle n'ait dans le legitime usage qu'on en peut faire, tout le succès qu'on a lieu de s'en promettre ; car la suite fera connoître, que l'opium sagement pris attenuë & rarefie le sang à merveille.

Mais pour donner lieu aux vaisseaux de la matrice de s'ouvrir plus facilement, on lui fit user de la fomentation qui suit, pour amolir la region de ce viscere.

Prenez de la racine d'Althea & de Lys blanc, de chacune deux onces.
Des semences de Lin & Fenu Grec, de chacune trois drach.
Des fleurs de Camomille & d'Aneth, de chacune une pincée.
De la Marjolaine, une poignée.
Faites boüillir tout cela dans parties

égales d'eau & de vin, & que cette fomentation soit appliquée tiede deux fois le jour.

8. Nov. Le pouls parut un peu plus fort, & peu de changement à l'égard des autres accidens.

13. Nov. Il n'y eût rien de nouveau, sinon que l'appetit commençoit à revenir, & que la sueur nocturne se dissipoit.

22. Nov Il coula de la matrice une humeur blanchâtre, qui s'arrêta cinq jours après. Quoique cet écoulement ne fut que blanchâtre, il me semble néanmoins qu'on pourroit dans cette circonstance l'appeller flux menstruel, tant parce qu'il dura à peu près autant de temps que les menstruës ont coutume de durer, & qu'il cessa sans que l'on eût fait pour cela aucun remede, & de plus, parce qu'après cette évacuation, tout alla de mieux en mieux; au lieu que si c'eut été des fleurs blanches, tous les accidens se seroient augmentez: outre qu'il est fait assez souvent mention dans les Auteurs, des mois décolorez.

17. Decemb. Quoique les symptômes fussent beaucoup diminuez, ils

n'étoient pourtant pas encore tout-à-fait appaisez; on lui fit prendre le purgatif suivant.

Prenez des Pilules de Ruffus, une demie drach.
De la Résine de Jalap, trois grains.
De l'huile de Sassafras, une goutte.
Du Beaume du Perou, ce qu'il en faut pour former une pilule médiocre.

Après cela, on la remit à l'usage de l'Electuaire, de l'infusion, & de la mixtion, & ensuite son pouls devint plus fort; & ses forces se trouverent un peu rétablies.

19. Decemb. Ses mois parurent d'une couleur assez rouge, qui continuérent pendant trois jours, ensuite tous les symptômes se calmerent, & la malade ne se plaignoit plus que d'une legere difficulté de respirer, & d'un peu de douleur à la tête: ensorte qu'après avoir réïteré l'usage de l'infusion, la santé lui revint avec ses regles.

TROISIE'ME HISTOIRE.

UNe certaine blanchisseuse, fille âgée de 24. ans, durant l'écoulement de ses menstruës, souffrit en lavant son linge beaucoup de froid, & dans le même temps, elle lavoit ses jambes; de sorte que ses mois s'arrêterent subitement sans avoir coulé autant qu'à l'ordinaire, & furent un an entier sans paroître, & sans que sa santé en parût alterée; & c'étoit comme je crois, parce qu'elle s'occupoit à de grands & rudes travaux ausquels elle étoit accoutumée.

Après l'année finie, elle fut attaquée de differens symptômes; comme par exemple d'une pesanteur & foiblesse de tout le corps, d'un dégoût, d'une douleur de tous ses membres, d'une toux, d'une difficulté de respirer avec pâleur de visage, enflure des jambes, & il lui survint sur le tibia une tumeur si dure, qu'on ne put l'amolir ni par les cataplâmes, ni par les emplâtres, ni la mener à suppuration: Outre cela son pouls étoit tardif & languissant.

Les indications curatives furent les

mêmes que dans la seconde Histoire.

Or pour calmer un peu la douleur que lui causoit sa tumeur, on lui fit le 20. Octobre 1702. une saignée au bras, qui n'eut pourtant pas un grand effet : afin donc de remedier en même-temps à la tumeur & à la suppression, le 22. Octobre je lui fis prendre les pilules suivantes.

Prenez des pilules cochées majeures, une demie drach
Du Calomelan, un scrupule.
De la Resine de Jalap, six grains.
Du Syrop Chalibé, ce qu'il en faut pour former des pilules.

Dans la journée elle ne fut point au siege ; mais elle fit deux grandes selles le lendemain matin.

Le 23. Octobre, elle ne sentoit pas encore un grand soulagement, de maniere que pour exciter le mouvement du sang, on lui donna l'infusion suivante.

Prenez de la limaille d'Acier une once, & demie.
De la racine de Zedoaire, une once.
Des feuilles d'Absinte de petite Centaurée, de chacune une poignée.

Faites le tout infuser sur les cendres chaudes, dans trois chopines de petite bierre pendant deux jours, ajoutez ensuite à la couleur, de la teinture de Safran deux onces, dont la malade prendra un verre trois fois le jour.

Elle usa aussi de la fomentation décrite dans la seconde Histoire.

Le 28. Octobre sa foiblesse fut un peu soulagée ; mais les autres symptômes n'avoient encore reçû aucune diminution ; néanmoins la purgation étant réïterée la tumeur s'adoucit.

Le 6. Novembre son pouls & ses forces s'augmenterent, & on la saigna du pied, afin que le sang venant à circuler plus vivement, & à frapper avec plus d'impetuosité contre les tuniques des vaisseaux de la matrice, par ce moyen ses mois fussent excitez.

Le 11. Novembre ses mois parurent, & quoi que ce ne fut pas avec une abondance extraordinaire, la malade reprit sa couleur naturelle, & la tumeur de sa jambe se dissipa entierement, aussi-bien qee tous les autres accidens dont elle avoit été travaillée.

QUATRIE'ME HISTOIRE.

Du 2. Decembre.

UNe femme d'une bonne constitution, à qui ses mois ne paroissoient depuis plus de quatre ans que de deux en deux mois, se plaignoit amerement de n'avoir plus de santé. Elle avoit une soif continuelle, des baillemens fréquens, difficulté de respirer, les sentimens d'un froid interieur, souvent des tranchées dans l'estomac & dans les intestins, une douleur de tête très-aiguë, une douleur assez violente au dos, aux genoux & aux bras, le tout sans enflûre ; une palpitation de cœur, laquelle avec la douleur des jointures s'étoit toujours augmentée depuis six mois ; le pouls lent, foible & inégal ; en la saignant, on lui tira un sang fort pâle & fort séreux.

La principale intention dans la cure de cette maladie, parut devoir tendre à donner aux canaux obstruez & au sang même leur constitution ordinaire, & à exciter l'apparition du flux menstruel selon ses périodes reglez ; & en-

fin à donner quelque attention à calmer les accidens.

Pour enlever les viscositez, dont les canaux étoient remplis, on lui fit prendre la purgation suivante.

Prenez des pilules stomachiques avec les gommes, & du succin, de chacun un scrupule.
Du Calomelan, seize grains.
De la Resine de galap cinq grains.
Du Castoreum deux grains.
Du Syrop de Spina Ceraira, ce qu'il en faut pour former cinq pilules, que l'on réiterera pendant quatre jours.

Pour engager le sang à circuler plus promptement, & à rendre son mélange plus uniforme, je lui prescrivis les remedes qui suivent.

Prenez de la Conserve de Fumeterre, deux onces.
De l'Æthiops mineral, une once.
Du Syrop de Bayes de Surreau, ce qu'il en faut pour un Electuaire.

La malade en prendra deux fois par jour la grosseur d'une noisette, & boira par dessus cinq cuillerées de la teinture suivante.

Prenez de la teinture Chalibée de Lou-

wer

wer, deux livres.

Ajoûtez-y

De la teinture de Caſtoreum, une once.

Ce fut ainſi que je travaillai à calmer les accidens.

Pour appaiſer les douleurs, je lui donnai l'anodin qui ſuit.

Prenez des Eaux Paralytiques, & de Cannelle orgée, de chacune trois onces.

Du Syrop de Diacode, quatre onces.

Du Laudanum liquide, cent gouttes.

Il faut que la malade en prenne ſix gouttes en ſe couchant, & même dans la journée, lorſque les douleurs la preſſeront.

Pour rétablir ſes forces, qu'elle prenne ſouvent trente gouttes d'eſprit volatile huileux, dans parties égales d'eau & de vin de Canarie.

Quand les baillemens lui viennent: qu'elle prenne quarante ou cinquante gouttes de teinture de Caſtoreum.

Pour appaiſer la douleur de tête, on lui appliqua un large véſicatoire à la nuque.

Enfin quand les vents & les tranchées de l'estomac la tourmentoient extraordinairement, elle usoit de la potion suivante.

Prenez de la racine de Gentianne coupée, une once.
Des Fleurs de Camomille,
Des Sommitez de Marrube, & de petite Centaurée, & d'Absinthe vulgaire, de chacune une poignée.
De Sabine, une demie poignée.
Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau de fontaine, jusqu'à consomption du quart, & la coulure sera sa boisson ordinaire.

Je n'ai pas pû suivre exactement jour par jour le cours de cette maladie, parce que la malade vivoit à la campagne. Cependant après avoir usé des remedes ci-devant prescrits elle fut beaucoup soulagée, & elle se rétablit si heureusement, que ses mois revinrent après 45 jours, dont l'écoulement calma tous les symptômes.

Après avoir usé de nouveau de l'électuaire & de l'infusion, son flux menstruel en 35 jours fut rétabli dans son état ordinaire, ce qui fut fort avantageux à la malade. Par cette méthod

de réïtérer le second période des menſtruës revint dans ſon temps.

Enſuite pour la rétablir dans ſa premiere ſanté, on l'envoya aux eaux minérales, & ſon traitement ayant été conduit de la maniere qu'on le vient de dire, ſes menſtruës furent réduites à leurs périodes ordinaires, & la malade fut exempte de toute incommodité.

CINQUIE'ME HISTOIRE.

Du 28 Février 1702.

UNe femme de quarante ans, & un peu plus pleine qu'elle n'auroit dû l'être, étant tourmentée depuis neuf mois d'une toux opiniâtre, ſe fit ſaigner, & après cette ſaignée, les mois qu'elle avoit toujours eus en petite quantité, ſe trouverent ſupprimez pendant deux périodes, après quoi étant revenus aux temps ordinaires, elle n'en eût qu'une très-petite quantité.

Ainſi cette évacuation étant très-diminuée, elle ſe trouvoit ſur-tout depuis trois mois très-infirme. Les ſymp-

tômes de sa maladie quand elle se mit entre mes mains, étoient tels que je vais les énoncer.

Elle ressentoit dans tout son corps une douleur très-violente, accompagnée d'une tumeur. Quand la douleur étoit moindre sa peau étoit si sensible, qu'elle ne pouvoit souffrir qu'on la touchât; mais elle se plaignoit encore plus du bas-ventre & des intestins, parce qu'elle y sentoit des vents & des tranchées comme des douleurs de coliques, une pésanteur & un gonflement à l'estomac & des nausées qui lui faisoient souvent rendre par le vomissement un dé luge de pituite.

Elle avoit de plus une douleur fixe à la jointure des hanches, & une grande foiblesse qu'elle ne pouvoit résoudre à faire le moindre mouvement. Il lui survint aussi très-souvent des tubercules aux hypochondres, qui se dissipoient quelquefois fort promptement. Ses urines ainsi que la couleur de son visage, ne marquoient aucun vice intérieur. Son pouls étoit foible & tardif. La semaine qui avoit précédé celle de ma visite, elle eut une légere période de menstruës, qui ne fo

nit que peu de gouttes, & qui s'arrêta aussi-tôt.

Cette maladie proposoit pour sa cure deux indications principales. La premiere d'appaiser au plutôt les douleurs dont la malade étoit fort tourmentée. La seconde consistoit après avoir en quelque façon calmé la ferocité des symptômes, à rappeller le flux menstruel à sa veritable direction.

Afin donc de satisfaire à la premiere intention, comme la region épigastrique, étoit la partie la plus affectée, je lui conseillai de se servir d'une emplâtre propre à resoudre les humeurs, & à calmer la violence de la douleur.

Prenez de l'emplâtre Hysterique, & de Galbanum, de chacun ce qu'il en faut pour une application.

ajoutez y

De l'Opium & du Camfre, de chacun deux drachmes.

Appliquez-en un large emplâtre sur le bas-ventre.

J'y ajoutai l'Opium & le camfre, afin que la vertu du remede s'introduisit plus aisément dans les vaisseaux de l'abdomen : Car les particules de ces deux ingrediens étant très-subtiles, sont

aussi très-penetrantes : Battæus très-heureux & très-habile dans la composition des remedes, joignoit ces deux drogues aux emplâtres, toutes les fois qu'il se proposoit de resoudre ou d'attenuer les humeurs ; & comme j'ai souvent suivi l'exemple de cet excellent Auteur, je m'en suis toujours très-bien trouvé.

Lui ayant donc fait appliquer cet emplâtre vers le soir, la malade se trouva quelques heures après fort échauffée, & disoit sentir au dedans d'elle-même comme une lutte & un combat qui se faisoit entre les humeurs ; & le lendemain la douleur du ventre étoit entierement dissipée aussi-bien que les tubercules.

Il n'est pas difficile de rendre raison de cet effet. Les particules surtout du Camfre & de l'Opium s'insinuënt par leur ténuité dans les pores des vaisseaux, où se mêlant avec les humeurs lentes & visqueuses, qui causent les douleurs & les tubercules ; elles les incisent & les remuënt, & empêchent les globules du sang de s'attacher aux ouvertures des artérioles ; mais que les avoir divisées entre menuës parties, el-

les, puissent ou traverser les veines, ou transpirer au travers des pores.

Il s'ensuit de là, que la vertu du Camfre & de l'Opium est si pénetrante, qu'il n'y a point de remede à l'exception des Cantharides, lequel appliqué exterieurement puisse plus promptement traverser la peau, & s'ouvrir une entrée dans la masse du sang; tant il est peu vrai-semblable de trouver dans ces drogues ces qualitez froides, que la plûpart leur attribuënt sans fondement.

Le premier Mars, ayant égard à l'estomac & aux intestins; je fis donner à la malade dans une pinte des eaux minerales de Bath, une once de sel d'epsom, qui tira du bas-ventre tout ce qu'il y avoit d'excrement; & elle dormit plus long-temps & plus tranquillement.

Le second Mars, elle se trouva elle même plus de vigueur, & elle se plaignoit moins des douleurs de ses membres.

Pour lors, comme la seconde de nos indications sembloit avoir lieu, je lui ordonnai les remedes, qui pouvoient tellement exciter le mouvement du sang, que la mesure ordinaire des men-

ſtruës pût s'échapper des vaiſſeaux de la matrice.

Prenez de l'Æthiops mineral, une once, dont la malade prendra deux ſcrupules dans le Syrop Violat, deux fois par jour; & boira par deſſus ſix cuillerées de la Décoction qui ſuit.

Prenez du Quinquina & de la Racine de Gentianne, de chacun demie once.

Des Bayes de Genievre, une once.

Faites boüillir le tout dans trois chopines d'eau de fontaine réduite à une pinte, joignez-y ſur la fin une chopine de Vin blanc, ajoutez à la coulure, de la Teinture de Caſtoreum & de la Teinture Martiale de Mynſicth, de chacune une once.

Le 4. Mars elle ſe trouva mieux, quoiqu'elle reſſentit encore de la douleur de temps en temps, mais qui duroit peu; & comme elle avoit moins dormi les jours précedens, je lui fis prendre le Sedatif ſuivant.

Prenez de la Teinture de Safran, & du Laudanum liquide de Sydenham, de chacun une once, avec deux ſcrupules de Therebentine de Veniſe.

La malade réïtera ce remede toutes les nuits, dormit tranquillement & reprit des forces.

Le 6. Mars, son pouls étoit beaucoup plus fort; mais la nausée se fit sentir aussi-bien que le vomissement, de sorte que pour vuider de nouveau les premieres voyes, je lui reïterai les eaux purgatives.

Le 7. Mars, ses forces s'augmentoient & son pouls se fortifioit de jour en jour, la Décoction dont elle but beaucoup, la réchauffa; elle ne sentit plus de douleur, plus d'enflure à l'estomac, quoique les nausées revinssent quelquefois; elle n'avoit presque plus de lassitude en se promenant.

Le 8. Mars, on réïtera les eaux purgatives; non seulement pour vuider les premieres voyes, mais pour dissoudre & attenuer le sang: Mais comme les nausées & le vomissement subsistoient.

Le 9. Mars, j'eus recours aux émetiques, dont je n'avois pas usé plutôt à cause de sa foiblesse; lui ayant donc fait prendre deux drachmes de sel de vitriol; elle vomit beaucoup de matieres grossieres & visqueuses, & cette évacuation calma ces symptômes.

Le 11. Mars, pour suivre toujours nos deux premieres indications, je lui ordonnai le même purgatif, dont la formule est dans la III. Histoire pour purger les premieres voyes aussi-bien que le sang : Elle rendit six selles, & l'estomac fut si bien nettoyé, qu'elle retint ensuite tous les alimens qu'elle prit.

Le 13. Mars, ses forces furent presqu'entierement retablies : son pouls se fortifioit tous les jours, & si elle avoit par intervalles quelque ressentiment de douleur aux hanches, cela duroit peu.

Le 15. Mars, la purgation fut réïterée, & ensuite la poudre & la décoction.

Au 2. Avril, elle ne se plaignoit que d'une petite pesanteur à l'estomac.

Au 10. Avril, elle eut son flux menstruel & plus abondant qu'elle ne l'avoit eu depuis quatre à cinq ans, & qui ayant diminué pendant quatre jours, toute cette pesanteur d'estomac fut dissipée.

SIXIE'ME HISTOIRE.

Du 20 Octobre 1702.

UNe femme âgée de 25. ans, après s'être mariée, eut presque durant un an, ses mois en très-petite quantité, & il y avoit trois mois qu'ils s'étoient entierement supprimez, ce qui causoit un gonflement à toutes ses veines, une violente douleur au dos & à la tête, des nausées à l'estomac, l'appetit languissant, une boule qui lui sembloit monter jusqu'au gosier, grande foiblesse de tout le corps, grande difficulté de respirer; & c'étoit de ce dernier symptôme dont elle se plaignoit le plus.

La couleur de son visage n'étoit pas beaucoup changée, car cette personne étoit d'un temperament sanguin, son pouls étoit plein & foible: de vieilles femmes ses voisines, soutenoient toutes hautement qu'elle étoit grosse: pour moi j'avois diverses preuves du contraire.

1°. Parce que son dégoût avoit toujours augmenté pendant trois mois &

au delà, au lieu que c'eſt dès le commencement de la groſſeſſe, que les femmes groſſes ont un plus grand dégoût, & qu'il diminue peu à peu au troiſiéme mois.

2°. Sa douleur de tête & ſa difficulté de reſpirer alloient de mal en pis; & comme ces ſymptômes augmentoient rapidement, ils marquoient plutôt une ſuppreſſion des menſtruës qu'une veritable groſſeſſe.

3°. Parce qu'elle ne ſentoit aucun mouvement dans ſon ventre, & qu'il ne ſe gonfloit nullement, & que l'on doit appercevoir l'un ou l'autre de ces accidens quand il y a un enfant dans la matrice.

Ce qui fit que pour guerir ces ſymtômes, que je croiois bien ne provenir que de la ſuppreſſion des mois; il me ſembloit que mon unique intention devoit tendre à augmenter l'impetuoſité de ſon ſang.

Mais par ce que la plénitude de ſon pouls indiquoit la ſaignée, je lui fis tirer douze onces de ſang: Puis le 22. Février, elle prit la purgation qui ſuit.

Prenez du Mercure doux, un ſcrupule.

De la Réſine de Scamonée, ſix grains.

Cette purgation produiſit ſix ſelles, & la nauſée diminua. Les jours exemts de purgation, elle uſa des pilules ſuivantes.

Prenez de l'Acier préparé avec le Souffre, deux drachmes.

De la Racine de Gentianne, & d'Ariſtoloche ronde, de chacun une drachme & demie.

Du Caſtoreum, & de la poudre d'Arum, compoſée de chacune une drachme.

De l'extrait d'Abſinthe, ce qu'il en faut pour en former des pilules médiocres.

La malade en prendra quatre, deux fois le jour, & boira par-deſſus un verre de petite bierre, dans trois chopines de laquelle on aura fait bouillir

De la limaille d'Acier, une once.

De la Racine de Garanne, & de Concombre ſauvage, de chacune trois drachmes.

Des Bayes de Genievre, une demi once.

De la Sabine une poignée.

Dans chaque verre, la malade ajoû-

tera quinze grains de teinture de safran.

Le 28 Fevrier, les symptômes étoient presqu'au même état, si ce n'est que le pouls étoit un peu plus fort; ce qui fit que le purgatif fut réïteré, dont elle parut beaucoup soulagée pendant deux ou trois jours.

Le 6 Mars, ne sentant encore presque aucun soulagement, la purgation fut réïtérée.

Le 7 Mars, la douleur de tête & la difficulté de respirer se trouverent un peu appaisées.

Le 8 Avril, après un long usage de l'infusion, les mois coulerent, mais en très-petite quantité, ce qui fit évanoüir ce faux soupçon de grossesse, qui s'étoit conservé jusqu'alors dans l'esprit de la malade & de ses amies.

Ses mois étant revenus, sa santé se rétablit en même temps, si ce n'est que lorsqu'elle faisoit quelque mouvement, ou qu'elle agissoit un peu long-temps, la difficulté de respirer l'incommodoit.

CHAPITRE XII.

Des accidens que produit le Flux immodéré des Menstrues.

UN autre vice du flux menstruel, est l'excessive profusion du sang qu'il fournit, qui arrive en deux manieres. 1°. Quand le sang coule avec trop d'abondance à chacun de ses périodes reglez. 2°. Ou quand ses périodes reviennent trop fréquemment.

Cette maladie n'est pourtant pas si commune aux femmes que la suppression, & elle est aussi moins accompagnée d'accidens; mais qui sont d'autant plus violens que le nombre en est moindre; en sorte que l'excès de ce flux, jette les malades dans des périls bien plus à craindre que sa suppression.

Car le défaut du sang se rétablit plus difficilement que l'on n'en diminue la quantité, comme on le voit aux personnes qui sont d'un embonpoint excessif, qui perdent plus aisément leur embonpoint, que ceux dont la constitution tend à la maigreur, n'ont de fa-

cilité à s'engraisser, parce que si les parties solides sont un peu relâchées par une extension forcée, elles reprennent bien-tôt leur ton ordinaire: mais si un défaut de fluide les oblige à se joindre étroitement; de quelque maniere que vous leur donniez des humectans & des émolliens, les conduits bouchez ont beaucoup de peine à s'ouvrir.

Le flux excessif des menstruës est souvent accompagné d'une grande foiblesse de la constriction du cœur, de syncope, de froideur des extrémitez, de pâleur du visage, de convulsion & de suffocation, symptômes qui accompagnent le commencement de la maladie, & quand le flux s'invetere, ces accidens s'accroissent en même temps; sçavoir les tumeurs, la cachexie, l'hydropisie, les fleurs blanches, la fiévre hectique, l'atrophée.

Et comme cette maladie est opposée à la suppression menstruelle, aussi les accidens qu'elle cause aux malades, reconnoissent une cause toute contraire, je veux dire la disette, parce que le sang étant trop libéralement épanché, il se perd une grande quantité du liquide,

quide, qui auroit dû servir à la provision des esprits animaux ; de sorte que le reservoir étant épuisé, il coule très-peu d'esprits dans les nerfs, & ces esprits ainsi diminuez, les forces du corps qui dépendent de leur abondance sont trés-languissantes.

Or les forces diminuent à raison de la triple diminution du sang : car comme le mouvement des muscles, demande la réunion de l'action du liquide contenu dans les nerfs, celle des fibres musculeuses, & enfin celle du sang même ; il est hors de doute que la force animale, ou celle des muscles consiste dans la proportion qu'il doit y avoir entre ces trois actions qui dépendent tellement de l'état de la masse sanguinaire, qu'il faut que leur quantité lui soit toujours proportionnée : cela étant, les forces du corps seront conformes à la triple force du sang, comme M^r. Cheyne l'a démontré dans son Traité de l'Hectique.

Si donc dans un flux immoderé de menstruës, il se perd la moitié du sang, la femme perdra les trois parts de ses forces. On peut juger par là, du different effet, qui a coutume de succe-

der aux differentes évacuations : les grandes & subites évacuations, diminuent beaucoup les forces à cause du promt épuisement du sang ; au lieu que les forces se soutiennent mieux, quand l'évacuation se fait lentement & par dégrez, comme il arrive dans les sueurs, dans les flux d'urine & d'autres semblables évacuations.

De cette maniere, par la dissipation d'une assez grande quantité d'esprits ; le cœur dont les forces se dissipent sans cesse par son mouvement continuel, qui sert à pousser le sang dans toutes les arteres, perdra bien-tôt son action : car étant destitué d'esprits, il ne chassera vers toutes les parties du corps qu'une très-petite quantité de sang, qui restant à ce sujet plus long-temps dans ses ventricules, cause un sentiment de peine & d'anxieté aux parties précordiales.

Que si par l'épuisement des esprits, la force du cœur diminuë jusqu'au point de n'être plus proportionnée au poids du sang, la contraction de ce viscere sera suspenduë, & le mouvement du sang cessant, la malade tombera en défaillance ; jusqu'à ce que le cœur,

après avoir reçû de nouveaux esprits, se trouvant supérieur au mouvement du sang, ce fluide soit en état moyennant l'impulsion du cœur, de recommencer son mouvement circulaire.

Le mouvement du cœur étant incertain, celui du sang sera trés-foible; tant parce que le flux menstruel en fait une dissipation considerable, qu'à cause que le cœur agissant plus foiblement, la vîtesse du sang, est aussi beaucoup moindre: Puis donc que le mouvement du sang, lancé dans les arteres est trés-languissant, il ne surmontra pas facilement la résistance que lui opposent, tant les tuniques des arteres que le sang qui précede.

Du moins, lorsque le sang sera parvenu aux plus petits vaisseaux, il aura si peu de mouvement, que ses particules contracteront entr'elles une adherence qui les empêchera de traverser promptement les vaisseaux capillaires: Ainsi le sang parvenu aux extremitez des vaisseaux, ou s'arrêtera entierement, ou coulera avec une extrême lenteur; & son impetuosité étant ainsi detruite ou affoiblie à l'excés, les extrémitez deviendront froides & le visage pâle.

La froideur des extrémitez peut bien ne pas venir toujours de la lenteur du sang, mais aussi du défaut du sang même, parce que la chaleur de quelque partie que ce soit, est comme la cause qui la produit, & cette cause n'est autre chose que le sang chaud lui-même, qui parvient aux parties : de sorte que si par le défaut du sang, les extrémitez du corps, ou sont trop peu animées ou absolument privées de ses influences, il faut necessairement que l'on ait en ces parties un sentiment de froideur.

Il en est de même de la pâleur du visage, qui sera causée par la perte d'une grande quantité de sang ; parce qu'il est certain que les filles qui sont d'un temperament sanguin & dont le sang circule bien dans leurs vaisseaux, ont le visage rouge & brillant.

Pour ce qui est de la convulsion, comme la plénitude la produit quand elle survient à la suppression des mois, selon Hippocrate dans son Livre des Maladies des Femmes ; elle vient aussi d'inanition quand elle succede au flux immoderé des menstruës, qui est suivant le même Auteur, dans le LVI

Aphorisme de la V. Section, une seconde cause de la convulsion.

Car s'il coule dans quelque muscle que ce soit, une moindre quantité de liqueur que dans son antagoniste, il se fera une convulsion au muscle opposé, comme on peut s'en convaincre en réfléchissant sur ce que nous avons dit ci-devant de cette maladie : Il dit encore au lieu déja cité, que lorsque les muscles du larinx & de l'œsophage, sont attaquez de spasme, la femme sera travaillée de suffocation, sur-tout si ses mois sont fort abondans, & il dit en même temps que la convulsion est alors très-dangereuse, parce que, dit-il, que quand ce symptôme arrive, c'est une marque que la perte de sang a été plus grande, que la force du corps ne peut la porter, sans que les malades en reçoivent un grand préjudice : ensorte que le ton des parties solides étant fort dérangé, il n'y a presque plus aucune esperance.

Les symptômes sur lesquels nous avons jusqu'à present insisté, ne succedent pas seulement au flux immoderé des menstruës, mais à tout autre flux de sang, soit naturel ou artificiel.

Mais la diminution de toute évacuation de sang immodérée, alterera aussi le sang dans sa qualité, & donnera lieu à la cachexie, parce que le sang étant bien tempéré, le corps jouit pour lors d'une santé parfaite, & il se fait une louable sécretion de toutes les humeurs, qui ne se peut pourtant faire régulierement, si la vîtesse du sang n'est maintenue dans ses bornes : car selon la disposition des orifices des vaisseaux, la sécrétion des sucs est proportionnée à leur vîtesse.

Cela étant dans le flux immoderé des menstruës, la disette des esprits, diminuant beaucoup la contraction du cœur, & par conséquent la vîtesse de la circulation des fluides, la sécrétion de leurs particules sera moins exacte, de sorte qu'il restera beaucoup d'humeurs dans les vaisseaux, qui en auroient dû être chassées, & le sang dégénerera de son état naturel.

Le chile mal perfectionné dans les premieres voyes, a beaucoup de part à cette cachexie du sang, parce que les esprits étant diminuez, les forces de l'estomac & des intestins sont aussi moindres, de maniere que les alimens

ne peuvent être suffisamment broyez & triturez dans ces visceres, & ces alimens étant ainsi mal préparez, ils sont difficilement convertis dans un bon sang.

Un chile mal trituré, ne produira pas seulement la cachexie; mais il y introduira encore la lenteur & la viscosité; mais quand il n'y auroit aucun vice dans le chile, la diminution de la vîtesse du sang lui communiqueroit ces mauvaises qualitez: car quand le sang s'émeut lentement, ses particules manquent d'attrition qui les empêche de s'unir trop étroitement les unes aux autres; ainsi les globules du sang n'ayant qu'une foible action les unes contre les autres, leur union sera plus facile & leur liaison plus serrée.

Le sang ayant donc été rendu lent & visqueux, & les fibres des vaisseaux étant affoiblies & presque flétries faute d'esprits; il se formera des obstructions de la maniere que nous l'avons expliqué dans la suppression des menstruës, parce que la même cause agissant dans ces deux occasions, elles doivent produire le même effet: l'hidropisie surviendra aussi quelquefois; cependant

cette derniere maladie accompagne plus fréquemment la suppression des mois, & l'hectique en leur flux immodéré.

Un de nos Médecins très-versé dans la Théorie Médecinale, a depuis peu très-bien expliqué la cause de l'hectique & ses accidens, en les attribuant aux canaux sécretoires excessivement dilatez: nous ne nous arrêterons donc pas de nouveau à expliquer cette cause de l'hectique, & nous en tiendrons à la sienne, & nous nous contenterons de faire voir comment le flux excessif des menstruës, produit l'extension de ces canaux.

Cette extension se fait principalement en deux manieres. 1o. Les mois coulant trop abondamment, le fluide qui devroit être tenu dans le corps se dissipe, les parties solides diminuent aussi peu à peu, parce qu'étant privées de leurs alimens, le volume ordinaire s'extenuë beaucoup & leurs fibres se resserrent; de sorte que les canaux qu'ils entourent de toutes parts, ne peuvent plus être si étroitement comprimez & restraints qu'ils l'étoient auparavant: or les côtez des canaux étant ainsi moins gênez, le sang qui roule dans

dans ces conduits, heurte plus rudement contre leurs fibres qu'il écarte par conséquent avec plus de facilité, & leur donne par là plus de la gueur.

2°. Le ton des canaux étant forcé, leur donne lieu de s'étendre & de se relâcher avec plus de facilité, car le sang épuisé par une évacuation démesurée, fournit enfin trop peu d'esprits, capables d'animer assez vivement leurs fibres, ce qui leur donne lieu par un mouvement tonique, d'opposer une résistance réciproque au sang qui circule dans leur canal, de maniere que ces fibres affoiblies, ne laissant aux canaux le pouvoir de résister que foiblement à l'impulsion du sang, elles cedent à son mouvement, & donnent au fluide un espace plus étendu.

L'hectique ne succederoit pas moins, si la trop grande capacité des canaux étant changée, la quantité du sang venoit à être réduite à une juste mesure; parce que les canaux ayant trop de largeur par rapport à la quantité des humeurs; cette disposition donneroit lieu aux mêmes symptômes, comme si n'y ayant aucun changement dans le volume du sang, la capacité des ca-

naux se trouvoit effectivement augmentée.

Car si la quantité du sang est diminuée de moitié, & que les orifices des vaisseaux soient les mêmes, c'est comme si la même quantité de sang circuloit toujours dans ces conduits, quoique ces vaisseaux soient une fois plus amples qu'il n'est necessaire.

Mais comme les esprits qui maintiennent les fibres dans leur ton, diminuent à proportion de la quantité du sang, le ton des fibres diminuera du double, par rapport à la diminution du fluide; de sorte que ces deux causes tendant à produire le même effet, sçavoir, le relâchement des canaux & la diminution du sang, la fievre hectique s'augmentera aussi toujours à proportion.

Ce sera de cette maniere que la fievre hectique sera produite, lorsque le ton des canaux, & particulierement des cutanez sera changé: si les vaisseaux sécretoires de quelque viscere particulier ont perdu leur ton, quoique l'étenduë de ces vaisseaux augmentée, ne soit pas capable de produire la fievre hectique, elle sera pourtant cause qu'il

se fera par leur entremise une plus ample secretion de liquide, qui à raison de la vîtesse du sang, égalera les orifices des vaisseaux.

Ainsi en cas que le ton de la matrice ne soit pas fixe, les orifices des glandes qui sont dans le tissu de sa tunique interieure, seront tellement ouverts qu'ils laisseront échapper leur lymphe dans la matrice plus abondamment qu'à l'ordinaire, & cette lymphe s'échappant sans cesse au-dehors, produira la maladie qu'on appelle fleurs blanches, que souffrent presque toujours celles qui ont été épuisées par un flux menstruel immoderé.

Enfin l'atrophie succede à ce flux excessif, tant parce que le sang qui devroit servir de nourriture au corps est fort diminué, qu'à cause que le chile par la foiblesse de l'estomac, n'est pas suffisamment trituré; enfin parce que le mouvement du sang est tellement affoibli, qu'il n'a pas des impulsions assez fortes, pour engager le suc nourricier dans les porositez des parties solides, de maniere que l'impulsion du sang étant détruite, les conduits qui ont coutume de recevoir la nourriture

des parties; se réuniſſent & se bouchent entiérement : Car la nourriture n'eſt autre choſe que l'appoſition de quelque ſuc, ou une perpetuelle ſucceſſion d'un nouvel aliment dans les pores des fibres.

Toutes les femmes ne ſont pas également attaquées du flux immoderé de leurs menſtruës; puiſque les filles, comme on l'a dit ailleurs, ſont plutôt ſujettes à leur ſuppreſſion, & ſont rarement ſujettes à leur flux exceſſif : car les vaiſſeaux étant chez elles fort ſerrez, le ſang ne trouve pas une iſſuë ſi facile que lorſque les femmes ont eu des enfans.

CHAPITRE XIII.

De la Methode Curative du Flux Menſtruel immoderé.

LA cure de cette maladie eſt differente, ſelon les differentes cauſes qui la produiſent: car le flux immoderé eſt produit par deux cauſes, qui ſont le vice des vaiſſeaux ou celui du ſang : Les vaiſſeaux ſont viciez quand ils ſe relâchent trop, ou qu'ils ſe flé-

triſſent, je veux dire quand leurs fibres ſont ſi relâchées, qu'elles cedent abſolument au mouvement du ſang: le ſang peche à ſon tour, quand il eſt ſi abondant ou ſi ſubtil, ou qu'il circule ſi rapidement qu'il entre en foule dans les vaiſſeaux.

Ce qu'il faut toujours obſerver, c'eſt qu'il faut juger du flux immoderé par rapport à ſes circulations précedentes, aux maladies paſſées, à la maniere de vie, qui a précedé, à l'état préſent du ſang: entr'autres ſignes, on connoît le flux immoderé des mois par la foibleſſe de la malade; de ſorte que l'excès de ce flux, ſe doit uniquement meſurer ſur la regle des forces, parce que ceux qui ont long-temps ſoutenu, ou l'excès des mois, ou d'autres évacuations accoutumées, ſont en état de le ſupporter plus long-temps ſans en être beaucoup incommodez: C'eſt pourquoi une éruption critique ne doit pas être ſubitement ſupprimée, quoiqu'elle dure un peu plus long-temps qu'elle ne ſembleroit devoir durer.

C'eſt auſſi pour cela que les femmes qui ſont d'un temperament phlegmatique, mou & humide, qui menent

une vie oisive, & qui mangent beaucoup, ont un flux menstruel plus long que les autres, parce que la pléthore plus abondante chez elles, les met en état de mieux soûtenir une longue évacuation : il s'ensuit de là, qu'Ettmuller a eu raison de dire, que celles qui ont un sang aqueux, & qui sont pleines de suc, sont plus sujettes que d'autres à un flux excessif.

Ce qu'il faut faire pour rétablir le vice des vaisseaux.

Ainsi quand les vaisseaux sont affaissez & flestris, la principale vûë que l'on doit tâcher de remplir, c'est de rétablir le ton des fibres de quelque maniere qu'il ait été déreglé : or ce ton a coutume de se rétablir aisément, quand on se sert exterieurement des remedes propres à fortifier les fibres & à les resserrer.

On peut à souhait tirer ces remedes de la famille des Astringens, dont la maniere d'agir doit être ainsi expliquée : La vertu des Astringens, consistant à donner quelque coagulation aux humeurs, comme nous l'allons

prouver incontinents les particules astringentes, mêlées cointimément unies avec le sang qui coule, forment une espece de glu, qui les uniſſent & les attachent aux lacunes des vaiſſeaux : outre cette vertu coagulative, on peut encore concevoir une autre vertu dans les topiques qui reſſerre les vaiſſeaux affaiſſés ; c'eſt l'aiguillon des aſtringens, qui picquant & agaçant vivement les fibres, les irrite de telle maniere qu'elles ſe contractent plus fortement & prennent un mouvement qu'on appelle tonique.

Le ſuc d'ortie quand on le porte aux narines, produit cet effet par le moyen de ſa pointe, auſſi bien que l'eſprit de vitriol ; & ces deux remedes, tant en irritant qu'en coagulant, ſemblent arrêter l'hémorragie : On peut auſſi mettre en uſage les remedes interieurs, qui ſemblent avoir un droit d'agir tout particulier, pour guerir le flux menſtruel exceſſif, quand il eſt cauſé par le vice du ſang.

Que ſi le ton des vaiſſeaux eſt extrémement affoibli, après avoir reprimé le flux, il faut ſe ſervir de remedes interieurs qui fortifient les fibres, de

peur qu'au prochain période de ce flux, lorsque le mouvement du sang pléthorique sera augmenté, les vaisseaux étant encore foibles, ne laissent écouler plus de sang qu'il n'est nécessaire ; de sorte que les restaurans ou les alimens qui fournissent au corps une ample nourriture, fortifient beaucoup les fibres, & rétablissent promptement les forces des parties solides.

Comment il faut corriger le vice du sang.

Quand le flux menstruel immoderé vient du vice du sang, sa cure demande deux sortes de médicamens, qui sont des révulsifs & des astringens.

Pour ce qui est des révulsifs, comme ils charient abondamment les humeurs vers les endroits du corps, où se font les révulsions ; ils empêchent que le sang ne soit porté avec tant d'impetuosité vers la matrice d'où il dérive ; ensorte que le mouvement du fluide étant affoibli, les vaisseaux étant moins tendus, reprennent un état plus serré & renferment le sang tranquillement dans ses canaux.

Suivant cette idée, une révulsion

faite au bras arrête le flux menstruel, soit qu'elle soit faite par la saignée, ou par des frictions, ou par des ventouses, qu'Hippocrate veut que l'on applique aux mammelles au V. de ses Aphorismes, Section V. & si par quelque révulsion naturelle, il survient un vomissement de sang, la malade, suivant le même Auteur, au II. de ses Epidemiques, est delivrée de son flux immoderé; parce que la diminution du mouvement du sang, & son transport vers les parties superieures, rendent les vaisseaux de la matrice moins comprimez.

Cependant cette maniere d'agir de la nature, ne paroit pas être un modele que l'art doive imiter, parce que les émetiques donnant de rudes secousses à l'estomac, ils sont plus propres à exciter les mois qu'à les arrêter. Il en est de même des forts purgatifs, qui remuënt beaucoup le sang & le rarefient; on peut néanmoins donner les plus doux, afin qu'en vuidant le bas-ventre, on fasse toujours une espece de révulsion propre à soulager la matrice; mais les praticiens ont coutume de préluder par les astringens.

Les remédes révulsifs suffisent souvent pour arrêter le flux menstruel, quand il est produit, ou parce que le sang est trop abondant, ou parce qu'il circule avec trop de vîtesse.

Ettmuller après avoir rejetté toutes ces sortes de revulsions, conseille d'employer les sudorifiques, qui procurent l'évacuation d'une grande quantité d'humeurs sereuses chargées de sels très âcres ; ce conseil ne me paroît pourtant pas conforme à la raison : car quoique ces remedes sudorifiques diminuent la quantité du sang, ils subtilisent & attenuënt tellement sa liaison, qu'ils augmentent le plus souvent cette sorte de pléthore, qu'on appelle aux vaisseaux ; ensorte que si l'on se sert de ces diaphoretiques durant le flux même, on risque de le rendre plus abondant.

Pour arrêter le flux, on employe les astringens, qui coagulant les humeurs, & y introduisant la viscosité, diminuënt si fort son impulsion, qu'il ne peut forcer l'obstruction des vaisseaux, comme nous le ferons voir plus amplement dans la suite.

La pointe dont les astringens sont

pourvûs, contribuë auſſi en quelque maniere à reprimer le flux menſtruel exceſſif même en les donnant interieurement, parce qu'en irritant les fibres des vaiſſeaux, il ſemble qu'elles peuvent en quelque façon les reſtraindre & les reſſerrer: quoique l'on ſoit obligé de convenir, qu'il ne faut pas beaucoup compter ſur la vertu de la pointe de ces remedes, pris interieurement.

On met au nombre des aſtringens, d'autres remedes qu'on appelle conglutinans, entre leſquels les balſamiques tiennent le premier lieu, parceque ces remedes épaiſſiſſent auſſi le ſang, mais plus foiblement, & rendent la liaiſon de ces parties plus ſerrées; & par conſequent ils diminuënt non-ſeulement, le mouvement du ſang, mais ils attachent auſſi quelque choſe de gluant aux vaiſſeaux qui s'affaiſſent: mais parce que ces balſmatiques ſont d'une legere efficace, il ne les faut admettre qu'après les aſtringens.

Or pour arrêter plus facilement ce flux, il faut mettre en œuvre non-ſeulement les remedes aſtringens interieurs, mais auſſi les exterieurs que nous avons décrits dans l'autre eſpece de flux, par-

ce que la cure est fort longue ; si lorsque l'on travaille à temperer le sang, on néglige de lui ôter sa viscosité.

Quand le flux est reprimé, & que les canaux ont été suffisamment fortifiez, si la malade est foible, comme il arrive le plus souvent, il faut avoir recours aux remedes qui rétablissent le sang, & qui fournissent beaucoup d'esprits, & il faut chercher ces remedes, non-seulement dans la boutique des Apotiquaires, mais plutôt encore dans la cuisine.

Il faut en dernier lieu employer même les remedes qui conviennent à la suppression des menstruës ; ce que je marque d'autant plus volontiers, qu'il est arrivé à plusieurs, faute d'avoir assez d'égard pour la difference des temps, de se tromper sur le fait de la matiere medecinale, laquelle ainsi qu'elle est ordonnée par les Auteurs, est presque la même dans les deux vices des menstruës quelques oppositez qu'ils paroissent.

PREMIERE HISTOIRE.

Du 1. Fevrier, 1702.

UNe certaine femme fut attaquée après un accouchement, d'un flux excessif de menstruës qui dura six ans. Pendant les deux dernieres années, elle perdoit du sang tous les jours, quelquefois en grumeaux de la grosseur d'un œuf dure : Elle étoit fort tourmentée de la soif, & d'une grande foiblesse, elle avoit quelquefois la fievre.

Elle souffroit de plus une violente & continuelle douleur dans la region du bas-ventre, où est située la matrice, un serrement de cœur & quelquefois des syncopes ; & l'on touchoit à peine son pouls tant il étoit foible.

La premiere intention, sembloit être de rétablir les forces de la malade, qui étoient fort abattuës.

Pour donc reprimer ce flux, n'ayant pas jugé à propos de me servir de révulsifs, parce que sa foiblesse ne me permettoit pas de les employer ; je m'en tins aux astringens, que je lui fis prendre interieurement, & appliquer exterieurement.

Prenez de l'écorce de grenade une demie once.

De la racine de tormentille, une once.

Des fleurs de roſes rouges & de Balauſtes, de chacune une poignée.

Faites bouillir le tout dans trois chopines d'eau ferrée réduite à une pinte. La coulure ſervira de fomentation, que l'on appliquera tiede deux fois le jour ſur la partie malade.

Elle uſoit pour ſa boiſſon ordinaire, de la decoction blanche, dans une pinte de laquelle on faiſoit bouillir deux gros de cannelle.

On lui fit prendre interieurement cette teinture antiphtyſique, ſi fort vantée par Ettmuller, compoſée de ſucre de ſaturne, de vitriol, de mars & d'eſprit de vin; elle en prit pluſieurs fois dans la journée vingt grains dans l'eau de plantin.

Quand la douleur étoit plus preſſante, elle prenoit vingt gouttes de laudanum liquide.

Le 3. Février, le flux s'arrêta, & pour en empêcher la récidive, elle

continua la fomentation jusqu'au 6. suivant.

Le flux étant ainsi arrêté, il s'agissoit d'appaiser la douleur & de rétablir ses forces : je tirai pour cela de la Diete Medecinale les moyens d'y réussir, lui faisant prendre des bouillons succulens & des viandes nourrissantes, & la Pharmacie me fournit la mixtion suivante.

Prenez de la teinture de safran, & du laudanum liquide, de chacune deux drachmes.

Du camfre dissous, dans une demie once d'esprit de vin, une drachme.

Elle en prenoit trente gouttes dans partie égale d'eau de cannelle & d'orge, six fois dans la journée, ce qui la fortifia considerablement & diminua sa douleur.

Le 8. Février, il lui parut aux levres de la vulve une espece de petit sac membraneux, qui étoit pourtant si fort adherent vers la matrice, qu'on ne le pouvoit tirer du vagin : Il étoit au reste d'une odeur très-puante, & au premier aspect, il sembloit que c'étoit la tunique interieure du vagin qui s'étoit détachée ; car je ne soupçon-

nois pas que ce pût être quelque reste du placenta, parce que cette femme disoit qu'elle n'avoit point accouché depuis six ans.

Néanmoins réflechissant sur la mauvaise odeur de ce corps membraneux, & sur la douleur, il me vint quelque pensée au sujet du placenta, & je crus qu'il falloit examiner la chose de plus près. J'interrogeai la malade, pour sçavoir si depuis son dernier accouchement elle n'avoit point eu un avortement.

Elle me dit qu'elle avoit été grosse depuis environ deux ans; mais qu'ayant été fort épouvantée, & s'étant trouvée presque sans vie dans une place publique, en revenant de nuit chez elle, elle avoit avorté, & qu'étant revenuë chez elle, elle n'avoit point appellé de sage-femme, pour sçavoir s'il n'étoit rien resté dans sa matrice, & que dès lors, elle commença à ressentir la douleur qui a toujours continué.

Ayant donc examiné sa maladie comme je viens de dire, il me sembla que je devois avoir en vûë de rétablir suffisamment les forces de la matrice & des muscles de l'abdomen, pour

pour les mettre en état de chasser au dehors le reste du placenta ; & que pour y réussir, la mixtion ci-devant prescrite y devoit être d'un très-bon usage ; je lui ordonnai d'en prendre plusieurs fois dans la journée jusqu'à quarante gouttes, ce qui rétablit si bien ses esprits que,

Le 10 Février, elle rendit une petite portion d'arrierefaix, qui étoit non-seulement de mauvaise odeur, mais tout-à-fait corrompuë.

Le 11 suivant, il en sortit encore une autre portion également puante ; & depuis il ne parut dans le vagin aucun vestige de cette substance membraneuse, & aussi-tôt la douleur cessa.

Le 13 ses forces revinrent de telle sorte qu'elle resta pendant quelques heures hors de son lit, où elle avoit semblé être clouée pendant un mois entier, & ne se plaignit plus, ni de foiblesse, ni d'avoir aucun dégoût ; & elle continua d'user de la mixtion, dont elle fut toujours beaucoup soulagée.

Le 17 Fevrier, le flux parut de nouveau ; mais comme il étoit fort médiocre, & qu'il n'étoit accompa-

gné d'aucun accident fâcheux, je ne jugeai pas devoir l'arrêter, parce qu'il sembloit n'être qu'un flux menstruel ordinaire, lequel effectivement se termina en quatre jours.

Le 23 Fevrier, pour assurer le retour de ses forces, je lui prescrivis les remedes qui suivent.

Prenez de la teinture de Quinquina, tirée dans le vin blanc trois demi-setiers.

De la teinture de Safran, & des especes Diambra, de chacun demie once.

La malade en prendra six cuillerées trois fois le jour.

Le 25 Fevrier, l'appétit revint à la malade à l'ordinaire, & il ne restoit plus, pour le recouvrement entier de sa santé qu'un peu de foiblesse, dont elle fut heureusemens rétablie un mois après, par l'usage de la décoction susdite.

SECONDE HISTOIRE.

Du 10 *Septembre* 1701.

UNe femme d'une constitution pléthorique, & qui avoit d'ordinaire un peu trop de menstruës, après un violent exercice eut un flux menstruel excessif: ensorte qu'elle eut d'abord pendant six jours, & ensuite jusqu'à douze une hémorrhagie très-abondante.

Après avoir souffert cette perte durant tout l'Eté, ses forces se trouverent tellement abbatuës, qu'elle tomboit souvent en syncope & en convulsion; ses pieds s'enfloient, & sa face paroissoit presque Hippocratique: Son sang très-subtilisé, sortoit non pas goutte à goutte mais rivuleusement, & ce flux avoit déja coulé pendant quatre jours, lorsque je fus appellé pour la voir.

L'indication curative de cette maladie demandoit donc que l'on arrêtât au plutôt ce flux excessif; on fit pour cela, sur les parties malades la fomentation décrite dans la premiere Histoi-

re ; & en se couchant elle usoit des pilules anodines suivantes.

Prenez des trochisques de gordon, une demie drachme.

Du Laudanum de Londres, deux grains.

Du mucilage de gomme Arabique, ce qu'il en faudra pour en former des petites pilules.

La malade en prenoit trois, puis dormoit assez tranquillement.

Le 11 Septembre, son flux continuant, on lui fit prendre l'électuaire qui suit.

Prenez de la conserve de roses rouges, une once.

Du bol d'Arménie & du Safran de mars astringent, de chacun une drachme.

Du Mastic & de la terre du Japon, de chacun deux scrupules.

Des especes des trois santeaux, quatre scrupules.

Du syrop de consoude, ce qu'il en faut pour donner à ce mêlange la consistence d'électuaire.

La malade en prenoit de quatre en quatre heures, la grosseur d'une aveline, & buvoit par-dessus

cinq cuillerées du julep suivant.

Prenez de l'eau de frai de grenouilles, de plantin & de canelle orgée, de chacune huit onces.

Du syrop de corail, ce qu'il en faut.

Faites-en un julep, dont la malade prenoit trois fois par jour, y ajoutant quarante gouttes d'esprit de vitriol.

Elle reprit ensuite l'usage des fomentations & des pilules ci-dessus prescrites.

Le 13 Septembre, le flux continuoit, mais seulement goutte à goutte, qui cessa pourtant le quinziéme jour, en continuant les mêmes remedes.

Alors il ne fut plus question que de fortifier les vaisseaux & d'épaissir le sang.

Pour remplir la premiere intention, on lui fit tous les jours la même fomentation, & pour satisfaire à la seconde on se servit en même temps des remedes glutinans & balsamiques, préférablement aux astringens, & l'on suivit la méthode suivante.

Prenez de la décoction blanche, une pinte.

De l'eau de cannelle orgée, trois onces.

Du sucre blanc ce qu'il en faut.

La malade en prenoit quatre onces, trois fois le jour.

Prenez du beaume de capahu & polycreste, de chacun deux drachmes.

La malade en prendra vingt-cinq gouttes enfermées dans la conserve de roses en se couchant.

Ayant pris ces remedes, après environ trois semaines écoulées, ses menstruës revinrent le 5 Octobre, & se terminerent en six jours; puis la malade ayant continué les mêmes remedes, le premier période ne dura que quatre jours; & continuant ainsi de mois en mois, la malade se trouva parfaitement rétablie.

TROISIE'ME HISTOIRE.

Du 21 Mai 1703.

UNe femme de trente-six ans, après un avortement, eut pendant trois mois de suite ses mois pendant quatorze jours, & ensuite, elle

eut presque pendant trois ans un flux continuel, qui la rendit si foible, qu'elle ne pouvoit non-seulement marcher, mais même se tenir debout: Elle respiroit avec tant de difficulté, qu'elle étoit à chaque instant prête à suffoquer: Elle avoit tantôt des syncopes, & tantôt des accès histeriques si violens, qu'elle étoit pendant une & deux heures sans connoissance, & dans une espece de léthargie; le visage pâle, & tout le corps exténué, comme l'on est dans la phtysie: le pouls débile, & souvent intermittent.

L'indication curative me parut devoit tendre, premierement à reprimer ce flux, secondement à rétablir les forces.

Je lui prescrivis donc l'usage de la fomentation décrite dans la premiere Histoire, dont j'ai toujours éprouvé un grand succès.

Elle prit intérieurement quatre fois par jour, vingt gouttes d'esprit de sel dulcifié, dans la décoction de tormentille.

Le 25 Mai, le flux quoiqu'un peu diminué, revenoit pourtant tous les jours.

On substitua à sa boisson ordinaire l'émulsion suivante.

Prenez des amandes douces pelées, une once.

Des quatre grandes semences froides, deux drachmes.

Après avoir broyé le tout dans un mortier, versez dessus une pinte d'eau d'orge, puis ajoutez à la coulure,

Du cristal mineral, deux drachmes.

Du syrop de Guimauve, ce qu'il en faut.

Le 30 Mai le flux cessa, mais il revint dès le lendemain l'après-dinée.

Il fut pourtant tellement modéré par l'usage continué des mêmes remedes, qu'il ne parut point depuis le 3. Juin jusqu'au 9. & il revint un mois après à son période ordinaire: le flux étant donc appaisé, & les vaisseaux assez fortifiez; on eut égard à la seconde indication de la maniere qui suit.

Prenez du Quinquina préparé, une once.

De la racine de Zédoaire, demie once.

De la Cochenille, deux drachmes.

Laissez

Laissez ces ingrédiens en digestion sur les cendres chaudes pendant trois jours, filtrez la liqueur, & que l'on en donne trois fois le jour, deux onces à la malade pendant trois jours, & que l'on ajoute dans chaque verre,

De la teinture de serpentaire virginienne, vingt gouttes.

Comme il lui arrivoit assez souvent de peu dormir pendant la nuit, & qu'elle avoit même quelques accez hystériques, elle usa des pilules anodines qui suivent,

Prenez des especes diambra, du castoreum & du camfre, de chacun demi scrupule.

Du Laudanum de Londres, un scrupule.

Mêlez le tout, & formez-en vingt pilules, dont la malade prenoit, deux en se couchant, & pardessus quatre cuillerées de la décoction prescrite.

Son régime de vivre, doit être d'alimens de bon suc & restaurens.

Le 19 Juillet, son estomac qui avoit été fort déreglé, se trouva bien rétabli; elle se trouvoit aussi un peu plus

forte : Enfin au commencement du mois d'Août, par l'usage continué de ces remedes, la malade se trouva parfaitement guérie.

CHAPITRE XIV.

Des vertus & de l'opération des remedes.

APrès avoir établi la nature de la pléthore sur divers raisonnemens, examinons, comme le plus solide appui de notre Théorie, selon tout l'enchaînement des phénomenes ; la vertu des remedes intérieurs, qui ont coutume d'être employez pour remedier aux vices des menstruës, parce qu'après cet examen exactement fait, nous ferons aisément convaincus que les emménagogues, ou les remedes propres à exciter l'évacuation des mois augmentent la pléthore, au lieu qu'elle est diminuée par les astringens, ou par les remedes capables d'arrêter leur écoulement.

Ces emménagogues sont hautement vantez par bien des gens, comme des

remedes spécifiquement dévouez à la matrice, parce qu'ils changent tellement la constitution des humeurs, que selon la différente tissure du sang, ce flux est excité ou réprimé par les vaisseaux de la matrice : Ainsi tout bien considéré, cette opération sensible n'est autre chose que la production d'une autre opération qui se fait nécessairement dans le sang, que l'on doit moins attribuer à l'efficace des remedes qu'à la structure particuliere de la matrice.

Toutes ces choses ont certainement échappé aux recherches des Auteurs, lesquels en parlant de la vertu des remedes, n'hésitent pas à substituer pour une action intérieure une opération sensible : sur ce principe, il y a selon eux des remedes diurétiques, d'autres diaphorétiques, d'autres emménagogues ; cependant ces noms qu'on leur donne gratuitement, n'enseignent point la maniere dont ils agissent : or l'opération de ces médicamens, non-seulement n'est pas la principale, mais elle est encore trompeuse & incertaine.

Car, par exemple, si l'on donne un sudorifique, personne n'ignore qu'il n'aura pas de succès, à moins qu'on

n'ouvre les pores ; lesquels étant fermez, quelque action que le remede puisse avoir sur le sang, il n'excitera pas la sueur. Cependant soit qu'il procure cette évacuation, ou qu'il ne l'excite pas, il agit toujours sur le sang de la même maniere, parce qu'il dissout & atténue le sang jusqu'à un certain degré, afin que sa partie la plus subtile puisse traverser les pores, à moins qu'elle n'y trouve des obstructions : la transpiration n'est donc pas la premiere action du médicament ; mais elle suit nécessairement de l'atténuation des humeurs, à moins que l'obstruction des porositez de la peau ne s'y oppose ; mais les pores étant bouchez, le remede sudorifique subtilise le sang à un tel point qu'il cause une ardeur dans les vaisseaux qui produit quelquefois la fievre.

Ainsi la propre vertu du médicament ne consiste pas dans la transpiration des humeurs, mais dans leur résolution & atténuation.

La même chose arrive aux emménagogues ; car par une certaine maniere d'agir permanente & immuable, ils excitent la pléthore, afin qu'elle se

décharge par les vaisseaux de la matrice : mais il peut se trouver une telle obstruction dans ces vaisseaux, soit par le vice du sang ou des canaux qui le contiennent, qu'aucuns emménagogues ne puissent la surmonter, quoique l'operation de ces remedes sur le sang, soit la même que s'ils excitoient les mois ; de sorte qu'un même remede peut avoir une operation sensible fort differente ; comme la fort judicieusement remarqué le celebre Cockburn, mais l'action qu'il exerce sur les humeurs est toujours & constamment la même.

C'est pour cela que la veritable explication de la vertu des remedes, a été de ces choses qu'on a jusqu'ici, ardamment desirées dans la medecine, sans qu'on ait encore réussi dans cette discution : mais si l'on observe avec soin, la simple & la premiere operation des remedes, l'explication de leurs vertus ne sera pas si difficile ; parce que le raisonnement que nous venons de faire étant une fois admis, la plainte mal fondée que l'on fait de l'efficace incertaine des remedes n'auroit plus de lieu.

Car tous les Medecins se plaignent, qu'il n'y a dans la Medecine, aucun remede qui ait eu jusqu'à présent, une maniere d'agir absolument sure ; au contraire, leur maniere d'opérer est si differente & si fautive, qu'on leur voit produire des effets differens & même contraires, non-pas en des occasions differentes, mais précisément dans le même temps.

C'est ainsi que l'illusion de ces Medecins, leur fait injustement condamner les remedes ; parce que le reproche qu'ils leur font, de la variété de leurs operations, ne vient pas de l'incertitude de leur vertu, mais bien de la disposition des malades, qui n'est presque jamais uniforme, & qui est à chaque instant sujette au changement.

Pour ce qui est des remedes, leur action est invariable, mais parce que la situation du corps sur le quel ils agissent, est difficile à connoître ; il ne faut pas s'étonner, qu'ils produisent quelquefois des effets differens & même contraires : ainsi l'on ne doit pas être surpris, de voir qu'un medicament résolve les humeurs visqueuses, par la

vertu qu'il a de les attenuer, quoiqu'il le faſſe differemment, ſelon la differente ſorte de viſcoſité ; enſorte que dans un ſujet où elle eſt, d'une moindre adherence, il fait une plus grande reſolution, & dans un autre, où l'adherence eſt plus conſiderable il ſe faſſe une moindre reſolution, & dans un autre encore, où la viſcoſité eſt plus fortement enchaſſée, le medicament n'ait aucune action.

Comment donc ſe pouroit-il faire que la même vertu produiſit differens effets ? Comment l'énergie d'un même agent, pourroit-elle toujours produire le même effet, la nature du corps ſur lequel il agit étant ſi differente ? Cela étant, il eſt auſſi ridicule d'attendre de la part des remedes des effets conſtans, puiſqu'il n'eſt pas ſurprenant, que le même medicament puiſſe produire un effet tout contraire.

En effet ſuppoſons que la diſpoſition du ſang ſoit telle, que ſa plus grande partie ſoit trés-viſqueuſe, & que ſa cohérence ſoit plus forte, que les remedes attenuans n'ont de vertu pour la diſſoudre ; alors ſi l'on ſe ſert d'un medicament reſolutif, il met dans

une si grande fusion la petite portion du sang qui a moins de viscosité, qu'elle s'ouvre une issuë & fort abondamment, au travers des glandes secretoires, d'ou il arrivera que le medicament par sa vertu resolutive, ayant enlevé les parties subtiles, la liaison du sang qui restera sera plus grossiere : de cette maniere, comme on le voit par experience, les sudorifiques augmentent quelquefois la lenteur du sang.

Ainsi l'opium que Willis reconnoît très-efficace pour attenuer la masse du sang, ne peut autrement selon lui-même en épaissir la masse, sinon en separant & procurant l'évacuation d'une grande quantité de serositez ; ce qui fait que la liqueur qui reste s'epaissit, & se rend plus compacte.

Mais il ne faut pas imputer cela au medicament, (car il fait constamment & fidelement la regle que la nature lui a imposée) mais il faut s'en prendre aux humeurs, qui sont les veritables causes de ces differens effets : aussi voyons-nous que le feu amollit quelques corps, & qu'il en endurcit d'autres ; quoiqu'il n'y ait pas essentiellement dans le feu differente maniere

d'agir : la fievre quand le sang est trop subtil éleve le pouls, & l'abaisse & le renferme quand il est trop grossier & trop épais : ainsi l'acier quand les vaisseaux trop remplis par la lenteur du sang, peuvent encore souffrir quelque extension, peut par sa vertu apperitive lever les obstructions, mais si les canaux resistent à son extension, il les augmente : C'est une experience que j'ai faite plusieurs fois, en traitant des malades attaquez d'affections histeriques.

Les émetiques ont le même sort, lorsque l'estomac a beaucoup de force, ils purgent par bas, au lieu d'exciter le vomissement, & reciproquement les purgatifs, font vomir quand l'estomac est foible, au lieu de purger par les selles.

Le syrop violat joint aux acides produit la couleur rouge, & lorsqu'on le mêle avec des alcalis, il produit la couleur verte : or l'on ne doit pas imputer cette varieté de couleurs à la differente vertu des violiers, mais aux differentes qualitez des corps avec lesquels on les mêle.

Quelquefois la moindre circonstance & le moindre changement, font que

les medicamens semblent avoir non-seulement des vertus differentes, mais aussi des vertus contraires : comme l'on voit des miroirs concaves representer diversement les objets, par le different éloignement dont on les apperçoit.

Mais afin que cette difficulté soit encore mieux éclaircie par quelque exemple ; il est bon d'examiner l'action de l'opium sur le sang, cette drogue donnant certainement lieu à autant de phénomenes qu'aucune autre, qui ne sont pas seulement differens les uns des autres, mais qui sont même entierement opposez.

Supposons donc dès à présent, ce que nous allons prouver tout à l'heure, que la premiere action de l'opium sur le sang, est de l'attenuer : le sang étant attenué, il se fera sans difficulté une plus ample separation d'esprits ; de là suit que celui qui après ce remede, doit avoir l'esprit plus libre, plus vif, plus raffis & plus éveillé, & que tout son corps doit avoir acquis de nouvelles forces ; & c'est aussi ce qui arrive à ceux qui prennent tous les jours l'opium en petite dose ; leur esprit étant ainsi retabli, la douleur s'évanouit peu à peu,

& les forces du corps éiant reparées, il eſt quelque fois arrivé que les opiates ont expulſé le fœtus hors de la matrice, & qu'ils ont fait ſortir la pierre hors de la veſſie.

Or quand l'opium attenuë ainſi les particules du ſang, il eſt cauſe que s'il y a quelque choſe d'arrêté dans les petites arteres, il paſſe facilement dans les veines; de ſorte que toutes les obſtructions ſe trouvant levées, la douleur que produiſent ſouvent les humeurs croupiſſantes ceſſe auſſi-tôt.

La fievre intermittente que nous avons dit naguere, procede de la lenteur & viſcoſité du ſang, ceſſe pareillement; & le paſſage ouvert au ſang & aux eſprits, la convulſion qui étoit cauſée par l'obſtruction des nerfs ſe calme & s'appaiſe: la colique convulſive & le hocquet cedent auſſi à l'opium, auſſi bien que le vomiſſement & la forte purgation.

Les eſprits rétablis par l'opium, le cœur ſe contracte avec plus de force, enſorte que la circulation du ſang ſe fait avec plus de vigueur; & le ſang étant ſubtiliſé & porté avec plus de violence qu'auparavant aux glandes cu-

tanées, la transpiration & la sueur se font avec plus de liberté, parce que la tissure du sang étant plus rare, la secretion des humeurs par les pores se fait avec plus de facilité, & la circulation se faisant avec plus de viteſſe eſt auſſi plus abondante.

Cette transpiration procurée plus abondante, appaiſe également les hémorragies & les cours de ventre, parce que les humeurs étant évacuées par les pores, il ſe fait une revulſion de la partie malade : & elle calme auſſi la toux & les catharres : Les humeurs étant ainſi diſſoutes & produites aux parties exterieures, la peau devient quelquefois plus brillante & il s'y excite un prurit.

Et comme après l'attenuation du ſang non-ſeulement il s'y trouve plus d'eſprits, & que la pulſation du cœur eſt par conſequent plus forte, & que la plénitude des vaiſſeaux eſt encore augmentée, l'opium pour ces deux raiſons rendra le pouls plus fort, & procurera les mois & les vuidanges.

Voilà comme les opiates agiſſent ſur le corps, quand on les prend en petite doſe & que cette plenitude que l'on

appelle aux vaisseaux est contenue dans ses bornes : mais si cette plénitude augmente, en cas que l'on vienne à user trop librement de ce remede, il produira un grand nombre de phénomenes très-différens.

Car le sang étant tellement atténué, que les artéres du cerveau souffrent une plus grande extension que celle dont ils sont susceptibles ; la compression des nerfs qui s'insérrent entre elles ne peut manquer d'être très-forte, & ne peut manquer aussi ou d'intercepter les esprits, ou d'empêcher du moins qu'il ne s'en fasse une assez ample séparation pour causer une grande difficulté de respirer & opprimer la vigueur de l'esprit ; & selon la nature du mouvement qui comprime les arteres, il en arrivera la stupeur, ou l'assoupissement ou le sommeil, comme il arrive à ceux qui ont bu du vin avec excès.

Les esprits étant ainsi interceptez les forces diminuent, & les forces étant diminuées le pouls languit, quelquefois aussi la machoire inférieure tombe d'elle-même, & le ton des parties est si incertain que les fibres n'ont plus de soutien ; de là viennent la dilatation

de la pupille, l'iſchurie, & comme une paralyſie de tous les membres.

Sur ces principes ainſi établis, on peut fort bien expliquer les autres effets des opiates, qui quoique différens entr'eux, reconnoiſſent pourtant une même cauſe qui eſt l'atténuation du ſang que produit l'opium, laquelle augmentant la capacité des artéres carotides, toute la différence de l'action de ce remede, dépend du changement du diamettre des artéres.

Or tous ces ſymptômes, non-ſeulement ne ſurviennent que lorſqu'on donne l'opium dans une trop forte doſe, mais auſſi quand il n'eſt pas donné dans un temps convenable, ſans avoir égard au tempérament & à l'état préſent de celui auquel on le donne; & la quantité de la doſe doit moins ſe regler à la meſure des bouriques des Apoticaires, qu'à la diſpoſition du corps du malade: car dans un certain état du malade & de ſa maladie, il en faudra donner une forte doſe; dans un autre état & en d'autres circonſtances, une médiocre ſuffira, & dans un autre la moindre doſe ſera nuiſible. S'il arrive donc en ces cas-là, quelque

mauvais effet de l'opium, il faut bien plûtôt l'imputer à l'ignorance de celui qui donne le remede, qu'à sa mauvaise qualité.

Nous avons insisté un peu long-tems sur cet article, afin de faire mieux connoître que c'est injustement que l'on accuse les remedes d'avoir des manieres d'agir différentes & illusoires, & que s'il y a quelque chose d'incertain dans l'action des remedes, il faut moins l'attribuer aux moyens dont la Médecine se sert pour guérir les malades, qu'à la mauvaise disposition du sujet; & moins à l'inconstante vertu des remedes qu'au peu de connoissance que nous avons du caractere essentiel des humeurs.

Ainsi comme la Médecine n'est autre chose que la comparaison du médicament avec la maladie, si l'on ne connoît bien la nature du mal, c'est en vain que l'on a recours à la vertu & à l'efficace du remede, parce que la principale attention du Médecin, doit tendre à découvrir & à bien distinguer la différente constitution des humeurs & leurs divers penchans; car il connoît par là ce qui peut les exci-

ter & ce qui peut les calmer, leurs mouvemens étant si variables, non-seulement par leur nombre, mais aussi par leur ressemblance, qu'il est souvent très difficile & de les reconnoître, & de les pouvoir bien distinguer.

Certainement celui qui sçaura bien connoître leurs différens caracteres, ne sera pas embarrassé à trouver d'excellens remedes pour guérir tous les malades, qui lui tomberont entre les mains : & c'est à cela même que l'on distingue le Médecin rationel de l'empirique, le premier connoissant également, & l'énergie du remede qu'il employe, & la nature de la maladie qu'il traite.

Mais pour revenir où nous en étions, il nous reste encore à rechercher quelle est la premiere opération des médicamens propres à réparer les vices des menstruës : Commençons par les emménagogues pour venir ensuite aux astringens.

Quelle est la vertu des Emménagogues.

Presque tous les Emménagogues sont aussi des altérans contre le sentiment d'Ettmuller,

d'Emmuller, parce qu'ils changent la disposition du sang, mais pour leur opération elle se tire d'une certaine vertu attenuative, que leur donnent les particules fort deliées & très-penetrantes, dont ils sont composez au moyen desquelles, ils incisent & divisent tellement la masse du sang, que le contact mutuel des globules qui entrent en sa composition est moindre, & par consequent sa liaison en devient plus subtile & plus rarefiée.

Or outre que le sang ainsi attenué, occupe un plus grand espace au dedans des canaux, il fournit encore aux nerfs des esprits plus abondans; ce qui donnant au cœur des contractions plus vigoureuses, lui fait lâncer le sang dans les arteres avec impetuosité & y circuler avec plus de vîtesse.

Il arrive donc par l'usage des emménagogues, non seulement que la plenitude augmente dans les vaisseaux, mais que la force du cœur augmente en même temps; ensorte que le sang frappant plus rudement, les vaisseaux de la matrice & les étendant plus que tous les autres, comme on l'a déja dit ailleurs, trouve enfin le moyen de les traverser.

Et comme la cauſe la plus frequente de la ſuppreſſion des mois, eſt la lenteur du ſang qui bouche les vaiſſeaux capillaires ; les humeurs ſont tellement ſubtiliſées par les emménagogues, que la portion même du ſang qui eſt attachée aux parois des vaiſſeaux, eſt en état d'enfiler aiſement leurs orifices les plus deliez ; enſorte que l'entrée étant ouverte, le ſang agit de toute ſa force contre les tuniques des canaux, au lieu qu'il ne pouvoit parvenir juſqu'aux capillaires lorſqu'ils étoient bouchez.

Les emménagogues ne rétabliſſent donc les eſprits, & n'augmentent la force du cœur, qu'à cauſe qu'ils ſubtiliſent & attenuent la maſſe ſanguinaire.

Mais il eſt bon d'obſerver que l'accroiſſement des eſprits, n'eſt pas ſeulement l'effet de cette vertu attenuante : car cela ſuppoſé, il faudroit que tout ce qui eſt capable d'attenuer plus puiſſamment les humeurs, fut à proportion un cordial plus efficace, ce qui ne s'accorde pas avec l'experience.

Par exemple le quinquina eſt plus attenuant que l'acier, il eſt pourtant beaucoup moins propre que l'acier à

donner au pouls plus d'élevation : Il y a donc dans les cordiaux aussi-bien que dans les remedes qui excitent les mois, deux manieres d'operer ; sçavoir l'une qui appartient à ceux d'entre ces remedes lesquels en subtilisant le sang rétablissent les esprits ; & l'autre est propre à ceux qui sans subtiliser les humeurs avancent la separation des esprits.

Des Remedes qui avancent la séparation des esprits.

Nous avons parlé des premiers remedes, il faut à present nous expliquer sur les autres, & remarquer que certains medicamens sont pourvûs de particules, plus faciles que d'autres à se convertir en esprits, & qui semblent leur être congeneres, tout de même qu'il y a des alimens dont les sucs sont plus propres à nourrir que d'autres ; de maniere que l'adherence du sang étant diminuée, on peut du medicament même en tirer de nouveaux esprits.

Les esprits étant ainsi rétablis, les contractions du cœur se fortifient, &

le sang circule avec plus de vîteſſe ; le mouvement du sang étant par conſequent rendu plus prompt, & ſa chaleur s'augmentant en même temps, comme nous l'avons ſuffiſamment prouvé au VIII. Chapitre ; les particules d'air qui ſont mêlées avec les globules du ſang, ſe trouvant rarefiées par la chaleur, comme il arrive dans un thermometre, ſe developent de toutes parts & dilatent les tuniques des conduits ; & c'eſt ainſi que le ſang peut ſe rarefier ſans que ſa liaiſon ſoit renduë plus ſubtile.

Cet effet, quoiqu'on y faſſe peu d'attention, ſe peut ſouvent remarquer dans les fievres ; mais comme cette rarefaction augmente la pléthore aux vaiſſeaux, elle excite les mois auſſi vivement que ſi le ſang avoit été attenué : puis donc que la dureté des vaiſſeaux cauſe la ſuppreſſion des menſtruës, on peut employer utilement dans ſa cure les remedes propres à rarefier les humeurs ; & comme le ſang eſt auſſi vicié, on peut auſſi mettre en uſage ceux qui peuvent l'attenuer.

On que les emménagogues ſoient très-capables de ſubtiliſer le ſang &

les humeurs, on en est persuadé & par la raison & par l'experience, & les preuves s'en peuvent tirer par quatre moyens. 1°. Des effets sensibles de ces remedes. 2°. Du sang nouvellement tiré & encore chaud. 3°. En le mêlant avec le syrop violat. 4°. En faisant des injections de ces remedes dans les vaisseaux d'un animal vivant.

Pour ce qui est des effets sensibles des emménagogues, qui prouvent la vertu qu'ils ont d'attenuer les humeurs, il suffit pour en être convaincu, d'examiner les effets suivans qui sont.

Les effets sensibles des Emménagogues.

1°. Leur saveur âcre & amere, qui marque qu'ils sont composez de parties subtiles, & par consequent propres à donner du mouvement: Cette saveur âcre se manifeste, surtout dans les emménagogues qui abondent en sels volatiles, qui sont disposez de leur nature à subtiliser le sang & à rétablir les esprits; comme sont par exemple l'opium, la gentiane, la myrrhe, l'asum, l'absinte, la sabine, la rhuë, le pouillot, la petite centaurée & d'autres

d'une même qualité chaude & odorante, auſquels on peut ajouter le quinquina, qui n'étant pas encore cenſé du nombre des emménagogues, il ſemble pourtant devoir y être mis, à cauſe de la grande vertu qu'il a d'agir ſur le ſang en l'attenuant.

2°. Leur odeur quand elle eſt forte, ne fait pas moins voir que leur ſaveur que ces remedes abondent en ſels volatiles ; la plûpart des amers ont cet odeur auſſi bien que les aromatiques, que l'on met tous par conſequent au nombre des emménagogues, & que le celebre Heurnius regarde comme amis de la matrice ; mais entre ces remedes, le ſafran & la canelle obtiennent le premier rang, parmi ceux qui ont une odeur âcre, on doit ranger ceux que l'on tire des urines comme le ſel armoniac, celui de corne de cerf & quelques autres, qui pour cela même excitent puiſſamment les menſtruës.

3o. L'élevation du pouls qui devenant beaucoup plus fréquent, fait aſſez voir, que le ſang eſt tellement attenué & ſubtiliſé par ces remedes, qu'il ſe fait une ſécretion d'eſprits plus abondante ; ce qui fait que les pulſations

du cœur qui dirigent le pouls sont beaucoup plus fortes : ces effets sont produits plus efficacement que par les autres emménagogues, par l'acier, par le mercure, & par tous les remedes chauds & les cardiaques, dont l'usage pour provoquer les mois a toujours été beaucoup estimé.

4°. La chaleur, parce que comme ce n'est autre chose qu'un mouvement de partie plus vif, il arrive que ces particules se frottant les unes contre les autres, les globules du sang en sont beaucoup écartez & rarefiez ; & comme il n'y a presqu'aucun emménagogue, qui n'échauffe tout ce qui est échauffant & propre à exciter les mois, selon qu'on le prouve en donnant pour cela les cordiaux & les stomachiques avec succès.

5o. La sueur, qui n'est procurée que par des remedes qui dissolvent si bien la coherence, qu'ont entr'elles les particules du sang, qu'ils leur donnent lieu d'être aisement separées par les porositez de la peau : & entre les emménagogues, les diaphoretiques produisent excellemment ces deux effets : & comme il n'y en a point de plus propre à cela

que l'opium, il s'en suit que l'on a raison de s'en servir pour exciter les mois.

En second lieu le mêlange qu'on peut faire des emménagogues, avec le sang nouvellement tiré & encore tout chaud, est une bonne preuve de la vertu qu'ont ces remedes d'attenuer les humeurs, & les experiences que l'on a faites à ce sujet, confirment encore l'idée que l'on en a conçûë.

Car si les emménagogues mêlez avec un sang qui croupit, & qui de lui-même commence à contracter de la lenteur & de la viscosité, pour diminuer sa coagulation & sa concretion; certainement si son mouvement augmente visiblement par ce mêlange, & que ses parties soient assez fortement agitées, comme il arrive dans un corps lorsqu'on se sert d'emménagogues, la coherence du sang sera plus aisément rarefiée, comme le veut une raison non-seulement analogique, mais aussi mathematique; car c'est la même maniere d'agir quoiqu'elle soit d'un dégré differend, & s'il s'en trouve qui nient ce que l'on avance ici, il faut qu'ils s'élevent aussi contre le témoignage de tous leurs sens.

Experience

Experiences qui prouveat la vertu atténuante des Emménagogues.

Aprés donc avoir le 12. Février 1702. fait les mélanges qui suivent, avec le sang d'un chien nouvellement tiré de ses arteres, les phénomenes que nous allons déclarer s'en ensuivirent.

1°. Ce sang mêlé avec l'esprit de sel armoniac parut d'une couleur trés-brillante, & toute sa masse devint trés-fluide ; ce qui arrive si l'on y mêle le même sel en substance. Le 18. Février suivant, le sang conservoit encore sa même fluidité, mais sa couleur approchoit un peu plus de la noirceur : Le même sang joint au sel armoniac succiné eut le même effet, si ce n'est qu'il noircissoit plutôt.

2°. Ayant mêlé le sang avec la décoction de sabine, il parut plus rouge & plus atténué qu'il n'avoit paru avec l'esprit de sel armoniac. Le 13 Février les mêmes phénomenes resulterent de son mêlange avec la decoction de marrube.

3°. L'ayant mêlé avec le laudanum liquide de Sydenham, il parut plus éclatant, sans être beaucoup plus sub-

til qu'il n'avoit paru avec la décoction de Sabine. Le 13 Février sa couleur tira un peu plus sur le brun : les mêmes effets succederent à son mêlange avec l'esprit de corne de cerf, aussi-bien qu'avec le suc de sauge, de lavande, d'imperatoire, de pouillot & d'absinthe.

4°. Avec la panacée d'opium liquide du Sr Jones, il en fut de même qu'avec le laudanum liquide de Sydenham, à l'exception que le 13. Février il ne perdit rien de sa couleur.

5°. Mêlé avec l'eau de rhuë distilée, il eut une grande fluidité qui ne changea point le 13. Février, & l'eau d'absinthe produisit le même effet.

6°. Avec l'esprit de vin rectifié, le sang fut beaucoup coagulé & semblable à de la glu dans sa consistance : le 13. Février il étoit semblable tant en couleur qu'en épaisseur, à la conserve de rosier sauvage, autrement de gratecul : l'esprit de vin camfré eut le meme effet, hors que sa coagulation fut plus foible ; il en fut aussi de même avec la teinture d'opium tirée avec l'esprit de vin camfré.

7°. Le sang mêlé avec la teinture de

quinquina tirée avec l'esprit de vin camfré, parut très grossier & obscur : le 13. Février sa couleur étoit un peu plus brillante, mais il étoit plus fortement coagulé : l'infusion la plus forte du quinquina dans le vin, donna au sang une très-grande fluidité & une très-belle couleur.

8°. La teinture de jalap lui donna une couleur vive & brillante, & rendit sa liaison fort serrée : le 13. Février l'un & l'autre augmenterent, & il en arriva de même avec la teinture de scamonnée & l'esprit de lavande composé.

9°. La teinture de succin lui donna une couleur brune, & sa masse se trouva grumelée : le 13. Février sa coagulation étoit plus forte : la teinture de tartre donna au sang le même changement.

10°. Le mélange du mercure doux, donna au sang une rougeur vive ; & une plus grande fluidité, & la serosité surnageoit en abondance.

11°. L'Æthiops mineral précipita au fond du vaisseau une masse noire, & le reste étoit assez attenué.

12°. Avec le sel de genest, la cou-

leur vive & plus de fluidité qu'à l'ordinaire.

13°. Avec le sel d'absinthe, une haute rougeur & une très grand fluidité.

14°. Avec le sel de tartre, la même couleur, mais sa masse un peu plus serrée qu'avec le sel d'absinthe.

15°. Avec la teinture d'acier de Louver, le sang s'est trouvé beaucoup plus subtil & plus rouge, & une écume presque huileuse nageoit au-dessus.

Experiences faites sur la serosité du sang.

On mêla avec la serosité du sang humain les drogues suivantes.

1°. La teinture d'aloës tirée avec l'eau de menthe.
La décoction de sabine.
L'eau de sabine distilée.
L'eau de fontaine.
La décoction de gentiane.
D'arum.
De salsepareille.
D'esquine.
L'esprit de sel armoniac succiné avec la cendre gravellée, la chaux vive,

L'esprit de tartre.
L'huile de semence de carui.
La panacée liquid de Jones.
Le laudanum liquide de Sydenham.
L'esprit de safran.
L'esprit de térébenthine.
La teinture de Mars tartarisée.
L'esprit de gayac.
L'esprit de corne de cerf.
Les huiles de térébenthine.
De gayac.
De lavande.
De gerofle.

Par ces différens melanges, la couleur de la sérosité a changé : la masse du serum a eté quelquefois plus subtile, & s'est maintenue dans le même état pendant un & deux jours.

2°. La décoction de quinquina a rendu la sérosité beaucoup plus fluide que les précédens mélanges.

3°. L'esprit de vin camfré la coaguloit fortement ; ayant été mise dans une phiole, après y avoir resté quelque temps, il parut dans le fond une ample hypostase, & la partie supérieure de la liqueur parut très-claire & très-luisante.

4°. Ayant été pareillement enfer-

mée dans une phiole, avec l'esprit de vin rectifié, elle est toujours restée trouble sans aucune précipitation.

5°. Avec la teinture de scammonée.
De Castoreum.
De Succin simple.
De Soufre.
De Quinquina.
} *La serosité se coagule médiocrement & la même chose a résulté de l'esprit de vin tartarisé & du ratifia.*

6°. La teinture de Safran.
Celle du Safran des métaux.
Celle de Succin.
Le Sel volatil huileux.
} *Ces teintures n'ont causé qu'une legere coagulation.*

7°. La teinture de Mars de mynsicht coagule fortement la sérosité, & dépose au fond du vaisseau une masse semblable à une gomme épaissie.

8°. La teinture d'Antimoine diaphorétique, rend la sérosité trouble & un peu épaisse.

9°. La teinture de Jalap, de Succin préparée avec le sel armoniac, rend la sérosité bourbeuse.

10°. La teinture d'écarlate tirée avec

l'esprit de vin, des especes du diambra & du kermes, ne coagulent presque pas la sérosité.

Le Lecteur observera que tous ces ingrédiens mêlez avec le sang & la sérosité, attenuent & dissolvent leur masse, à l'exception des teintures qui sont tirées avec l'esprit de vin; mais il ne faut pas imputer la concretion que produisent ces teintures à la chose qui est dissoute, mais à son menstruë.

Car presque tous les médicamens, que l'on dissout dans les esprits ardens coagulent le sang; ce qu'on peut prouver d'ailleurs ou de la chose même, parce que l'esprit de vin simple procure une coagulation beaucoup plus forte qu'aucune autre teinture tirée avec le même esprit; ce qui fait encore que selon le différent caractere des matieres que l'on dissout dans ce menstruë, il se fait une différente concrétion; elle sera plus legere si l'on y joint un remede atténuant, comme est le sel armoniac, le safran ou quelque aromate.

Ainsi l'on sçait par des expériences réïtérées, que la teinture de succin, le sel volatil huileux, l'esprit de vin cam-

fré, la teinture d'opium tirée avec l'esprit de vin camfré, & la teinture de safran mêlez avec le sang, il ne s'y fait qu'une contraction très-legere, & quand on le mêle avec la teinture d'écarlate, il ne se fait presque aucune concrétion à cause de la vertu des aromates.

Par la même raison la teinture de succin simple, cause à la sérosité une très-forte concrétion; & cette même teinture avec addition de sel armoniac, la sérosité est seulement un peu trouble; la raison de cette diversité est celle-ci, sçavoir que l'infusion des atténuans empêche ou du moins diminue la concrétion que l'esprit de vin produit toujours.

Car les remedes dont nous avons marqué les teintures tirées avec l'esprit de vin, seront bien-tôt connus posseder une vertu atténuante à quiconque en aura d'extraits avec d'autres menstruës, comme on en doit être convaincu par les effets que produisent le laudanum liquide de Sydenham, & la panacée de Jones.

Ainsi l'opium dissout dans le vin ou dans l'eau, atténue puissamment le sang, comme on le voit assez dans

l'usage du laudanum liquide de Sydenham, au lieu qu'étant tiré avec l'esprit de vin, il est moins propre à dissoudre les cohérences & à les prévenir : C'est pour la même raison que le quinquina mis en teinture avec l'esprit de vin, cause au sang une coagulation assez forte; pendant que sa simple décoction subtilise & raréfie mieux le sang que tous les autres atténuans.

Cependant quoique le sang soit moins atténué, par toutes ces teintures tirées avec l'esprit de vin, ce n'est pourtant pas sans raison qu'on le met au nombre des emménagogues; car pour ne rien dire des ingrediens dont on tire les teintures, l'esprit de vin seul contient beaucoup de particules, qui sont très-disposées à se revêtir du caractere d'esprits animaux, comme il paroît par le prompt rétablissement des forces, de ceux à qui l'on donne de ces esprits dans leurs défaillances.

Or ces esprits passant dans le cœur plus abondamment, donnent au sang cette raréfaction que nous venons de faire voir très-propre à procurer l'écoulement des menstruës, de maniere qu'il faut convenir que ces teintures

tirées avec l'esprit de vin, sont très-propres à rappeller les mois, quand leur suppression a été causée par la dureté & la résistance des vaisseaux qui servent à leur donner passage.

Mais lorsque la suppression des mois vient du vice du sang même, & que sa cure dépend uniquement de l'atténuation des humeurs, ces teintures emménagogues y sont bien plus convenables, quand l'eau & le vin leur ont servi de menstruës, que celles qui ont été tirées avec les esprits ardens

Expériences faites des Emménagogues avec le syrop violat, prouvent qu'il sont propres à dissoudre les cohérences du sang.

Le mélange que l'on fait des emménagogues avec le syrop violat, fait assez voir que les cohérences du sang sont écartées & atténuées par les emménagogues, & la raison de cet effet est tirée de ce que l'on sçait par expérience, que l'on doit mettre au rang des alcalis tous les corps qui prennent la couleur verte, ou une couleur qui en approche dès qu'on les joint au syrop violat: or la vertu des alcalis est connue de

tout le monde, propre à dissoudre les coagulations du sang; on connoîtra donc par les expériences qui suivent, si les emménagogues sont des alcalis, ou ce qui est la même chose, si on les doit mettre au nombre des atténuans.

Le mélange du syrop violat.

1°. Avec l'huile de succin, lui donne la couleur verte.

2°. Avec l'acier dissous dans le vinaigre, lui fait prendre la même couleur verte, mais très obscure: la dissolution de l'acier non-seulement avec le vinaigre mais avec l'esprit de nitre produit la même couleur selon M. Boyle, aussi bien que la teinture de Mars préparée avec le sel armoniac.

3°. La dissolution de l'acier dans l'esprit de sel, jointe au syrop violat, ne cause aucun autre changement de couleur que celle qui est inséparable de la mixtion, c'est-à-dire que le syrop violat donne sa propre couleur au mélange.

4°. La dissolution d'acier dans l'esprit de sel armoniac, fait prendre au mélange une couleur verte très-brillante; la teinture de tartre & de safran des métaux, avec le succin produisit le même effet.

5°. La dissolution d'acier dans l'eau de fontaine, donne au mélange une couleur tirant sur le verd.

6°. Avec l'esprit de sel armoniac succiné, fait prendre à cette dissolution, une couleur moyenne entre la verte & la brune.

7°. Avec l'esprit de sel armoniac préparé avec la chaux vive, le mélange produisit une verdeur telle qu'on la voit sur un étang ou sur un marais.

8°. L'esprit de sel armoniac préparé avec le sel de tartre, donna au mélange une couleur verte très-vive & très-luisante, aussi-bien que l'esprit de corne de cerf, & la teinture de Louver.

9°. Avec la dissolution du cuivre dans l'esprit de sel armoniac, une couleur verte pareille à celle d'une bouteille de verre.

10°. Avec la teinture de succin préparée avec le sel armoniac, une couleur verte un peu plus foible; la même chose arriva avec l'esprit de lavande composé.

11°. Avec la panacée d'opium liquide, une couleur approchante du verd.

12°. Avec la teinture d'antimoine, la couleur la de teinture devint aqueuſe : la même choſe arriva avec la teinture de quinquina, de caſtoreum & de jalap.

13°. Avec l'élexir de propriété préparé avec le ſel volatil, une couleur qui approchoit de la verdeur, mais un peu obſcure.

14°. Avec l'eſprit de vin, la couleur preſque pas changée, ainſi qu'avec l'eſprit de ſuccin, & de cochlearia

15°. Avec l'eſprit de tartre, la couleur verte à la verité, mais la plus foible que l'on puiſſe imaginer.

16°. Avec le ſel volatil huileux, une verdeur d'herbe, le ſel de tartre eut le même effet ; mais ayant verſé deſſus l'eſprit de vitriol, il ſe fit une ébullition qui fut ſuivie d'une couleur rouge.

17°. Avec la diſſolution de coquilles d'huitres dans l'eau forte, une couleur moyenne entre la verdeur & la pâleur.

C'eſt donc ainſi que les emménagogues changent la couleur du ſyrop violat bleu & jaunâtre en couleur ver-

te ; & quelques-uns de ces remedes ont la vertu d'énerver la force des acides, & quelquefois même de l'anéantir absolument : ainsi l'acier dissous dans l'esprit de sel détruit sa couleur rouge, que la mixtion du syrop violat avec l'esprit de sel a coutume de lui donner : le même acier dissous dans l'esprit de nitre, n'éteint pas seulement la rougeur que l'esprit de nitre donne au syrop, mais lui redonne la couleur verte.

Les coquilles des huitres émoussent aussi de la même maniere, tellement que les pointes de l'eau forte que l'on voit par experience, que sa couleur purpurine se change dans une couleur verdâtre : On peut connoître par le même moyen les corps alcalis, si l'on verse dessus la disposition du sublimé corrosif, car cette disposition étant mêlée avec des substances alcalies, il en naît une couleur jaunâtre, selon que l'assure Mr Tournefort dans la Préface de son Histoire des Plantes des environs de Paris.

La vertu attenuante des Emménagogues, connuë par les injections faites dans les corps des animaux vivans.

La vertu attenuante des emménagogues, eſt connuë par les injections que l'on a fait de ces remedes dans les animaux vivans ; de ſorte que s'il y a des gens ſcrupuleux, qui ne ſoient pas tout-à-fait contens des experiences que nous venons de rapporter, qu'ils ſoient au moins convaincus à la vûë de celle-ci : C'eſt pour cela que nous donnons ici l'Hiſtoire de ces experiences, non pas dans un détail très-exact, mais autant qu'il eſt neceſſaire pour bien établir cette preuve.

1°. On fit injection dans la veine jugulaire d'un chien, de deux onces & demie de panacée d'opium liquide, & l'animal mourut quatre minutes enſuite ſans que ſes membres fuſſent roides après ſa mort : on ouvrit la veine cave & l'aorte deſcendante, il en ſortit un ſang fort atténué & fort brillant ; ſes poulmons gorgez de ſang étoient fort rouges, celui du cœur étoit fluide ; & loin qu'il y eût dans

les ventricules de ce viscere aucune coagulation, il sembloit qu'ils eussent été lavez avec de l'eau chaude.

2°. On fit boire à un autre chien six drachmes de laudanum de Londres, dissoutes dans l'eau de canelle, il eut bien-tôt après un tremblement & une convulsion & ensuite une violente salivation, & l'animal mourut un quart d'heure après : on ouvrit son cadavre, & l'on trouva dans son estomac & dans ses intestins une matiere chileuse, intimément mêlée avec le laudanum, qui lui avoit donné sa teinture : ses arteres & ses veines étoient tenduës à l'excez, & le sang étoit plus atténué & plus rarefié dans tous son corps qu'on ne le peut croire.

3°. On seringua dans la veine jugulaire d'un chien, deux onces d'esprit de vin ; après un demi quart d'heure qu'on ouvrit son cadavre, son sang fut trouvé en grumeaux dans toutes les veines & arteres de son corps, & cette coagulation étoit encore plus compacte dans les ventricules du cœur. Le celebre Bohom a remarqué dans l'esprit de vin cette vertu coagulative, c'est pourquoi il n'a pas hesité à l'employer

ployer comme topique pour arrêter l'hemorragie, & il l'a fait avec succès.

On a injecté de la même maniere les teintures tirées avec l'esprit de vin, sçavoir de safran, de castoreum, des especes de diambra, de mirrhe & d'autres semblables, qui ont toutes coagulé le sang plus ou moins, selon le caractere particulier de la teinture; car elles ont causé par toutes ces injections les mêmes effets, qu'elles ont produits à l'occasion des mixtions, dont nous avons fait ci-devant les relations.

4° On seringua fort doucement dans la veine jugulaire d'un chien, environ six drachmes d'esprit de sel armoniac préparé avec la chaux vive; il fut atteint un quart heure après dans tout son corps d'un tremblement convulsif & de soubresauts de tendons: on lui ouvrit d'abord la veine crurale, puis la jugulaire, il en sortit un sang très-liquide qui avoit l'odeur de l'urine, & qui étoit rempli de bulles d'air: dans le temps de l'injection, le cœur eut de frequentes & fortes contractions.

On lui injecta de nouveau une demie once d'esprit de sel armoniac, &

il mourut dans l'espace d'une minute : on ouvrit sa poitrine, ses poumons étoient fort rouges & comme enflammez ; & dans toutes ses veines & ses arteres ainsi que dans le cœur, le sang étoit fort subtil & très-rarefié ; il n'y eut que dans le tronc de la veine cave descendante depuis le foye jusqu'au cœur, où il fut trouvé épais & compacte, comme il est lorsqu'il s'est un peu refroidi dans le vaisseau où on l'a tiré.

Or cette épaisseur provenoit sans doute, de ce que l'esprit étant sans cesse poussé de la jugulaire dans l'oreillette droite du cœur, le sang de la veine cave descendante ne pouvoit pas être porté au cœur ; ensorte qu'étant retenu & croupissant dans cette veine, il y avoit contracté cette épaisseur ; ce qui doit arriver presque toujours, si l'on fait injection dans la jugulaire.

5°. On fit dans la veine jugulaire d'un chien, l'injection d'une once & demie d'une forte décoction de quinquina ; après un quart d'heure, l'animal fut attaqué d'une pulsation du cœur plus fréquente, & ensuite de convulsions frequemment réiterées : on lui seringua

encore demie once de la précedente injection, & il mourut dans l'instant on lui ouvrit après sa mort la veine crurale & l'axillaire, il en sortit un sang liquide & brillant.

Le lendemain on ouvrit la poitrine du même animal, les poulmons étoient fort rouges & très-engorgez; il y avoit beaucoup de sang, & qui étoit par consequent compacte dans le ventricule droit : dans le ventricule gauche il y avoit peu de sang, mais assez fluide : il ne sortit pas un sang moins liquide de la veine porte & de la jugulaire, & plus rarefié qu'il n'est dans son état naturel.

6o. On donna à boire à un chien à neuf heures du matin, deux onces de la teinture chalibée de Louver, elle ne lui causa presqu'aucun changement, sinon qu'il trebuchoit comme s'il eut été dans l'yvresse ; à midi on lui fit manger deux petits morceaux de pain, couverts de beurre & une once d'acier préparé avec le souffre, que l'on réitera à trois heures après-midi ; à six heures du soir, on lui seringua dans la jugulaire deux onces de la même teinture ; il eut aussitôt une forte expiration, une exolu-

tion & une pulsation très-violente ; qui dura pendant une heure.

Son cadavre étant ouvert après sa mort, le mouvement peristaltique de ses intestins subsista long-temps : on trouva dans l'estomac & dans tous les intestins une masse d'acier ; & la tunique interieure de ses visceres étoit teinte d'une couleur ferrugineuse : tous les vaisseaux sanguins & les lactez même, étoient fort tendus.

Après avoir coupé la veine iliaque, il en sortit un sang liquide comme d'un animal vivant ; & celui qui sortit avec impetuosité d'une playe faite au cœur, parut de même fort rouge & très rarefié : à minuit le cœur & les vaisseaux qui en dépendent, étoient tous remplis d'un fort beau sang & fort abondant, mais pourtant moins que dans l'experience précedente.

7o. L'on fit avaler à un chien une drachme de sublimé corrosif, un quart d'heure après il fut attaqué d'un vomissement & d'une convulsion énorme ; une heure après il lui survint un devoyement & il mourut : on lui ouvrit le ventre, & on lui trouva tous les visceres très-rouges, & enflammez en

bien des endroits ; beaucoup de sang extravasé autour du pancreas, dont on voyoit les petites glandes distinctes & presque separées.

Les canaux de ce viscere étoient si gonflez qu'ils étoient très-sensibles, & ceux mêmes qui rampoient entre les tuniques des veines & des arteres ; la ratte & les reins étoient remplis d'un sang liquide : on examina ensuite la poitrine, les poumons étoient gorgez & rouges, le cœur étoit rempli d'un sang fluide & abondant, sans qu'il y eût aucune coagulation ; & il sortit aussi des arteres & des veines un sang très-liquide.

L'on connoit aisément par cette experience, la grande vertu du mercure pour subtiliser & attenuer le sang ; car les autres ingrediens qui composent le sublimé corrosif, comme le sel commun, le vitriol & le nitre, sont tous propre à coaguler le sang ; de sorte que s'y étant mêlé avec ces drogues, il ne laisse pas de dissoudre toute coagulation, & de subtiliser le sang ; il est certainement en état depouillé de tous ces sels acides de dissoudre encore plus fortement les humeurs : ainsi le cao-

melas dans lequel il entre à proportion plus de mercure, a encore plus de vertu propre à subtiliser le sang. C'est l'observation que Wesefer très-exact dans ses recherches d'Anatomie experimentale, a faite non seulement sur le mercure, mais aussi sur l'ellebore blanc, sur la jusquiame & sur les amandes ameres.

Voilà les moyens dont on s'est servi pour faire des experiences sur les principaux emménagogues : il seroit inutile d'en dire davantage, tant pour confirmer la preuve de leurs effets, qu'à cause qu'un plus long discours sur cet article ne serviroit qu'à ennuyer le Lecteur.

Les effets du Mercure & de l'Acier sur le sang.

La liaison du sang étant ainsi raréfiée & attenuée, les emménagogues augmentent son mouvement : il y en a d'autres aussi qui excitent les mois par leur propre mouvement, dont les principaux sont le mercure & l'acier : car comme la pesanteur du mercure, est telle que ses particules prévalent dix

fois sur celles des globules du sang, il s'ensuit que le mouvement du mercure prévaudra dix fois au-dessus de celui du sang.

Il arrive delà, que le sang rendu plus impetueux après avoir pris du mercure, poussera plus aisement les humeurs visqueuses, malgré les obstructions des vaisseaux capillaires, & qu'il heurtera avec plus de force contre les tuniques des vaisseaux de la matrice, & c'est en cela que consiste toute la vertu des emménagogues.

Mais l'impetuosité du mercure n'est pas la seule vertu qu'il possede ; il dissout par la pesanteur & la subtilité de ses parties, & écarte si bien la coherence des particules du sang, qu'après avoir attenué les humeurs autant qu'elles le peuvent être, il se fait une plus ample sécretion d'esprits, & le cœur acquiert de nouvelles forces ; ce qui fait qu'employant le mercure à raison de sa vîtesse, le mouvement du sang est considerablement augmenté.

La salivation confirme suffisamment tout ce que l'on vient d'avancer ; car lorsque cette évacuation se fait, le pouls est si fort & si fréquent qu'il ap-

proche de celui des fébricitans; & l'on ſçait par experience, que même après la ſalivation, que le ſang du malade reſte encore très-ſubtil & très-rarefié: ainſi l'on ne peut jamais remedier plus efficacement à la ſuſpenſion des mois, que lorſque pendant l'uſage des alterans, on ordonne de temps en temps quelques purgatifs mercuriels.

Je me ſuis auſſi toujours bien trouvé de l'uſage long-temps continué de l'æthiops mineral, & ce remede m'a paru très ſûr & très efficace, & on a coutume de le préferer aux autres préparations mercurielles, ſur tout parce que ſa préparation eſt de toutes la plus facile; or cette operation du mercure quoi qu'immuable & très-conſtante, n'empêche pas qu'il ne puiſſe encore avoir d'autres vertus, puis qu'outre qu'il leve les obſtructions dans les vaiſſeaux, il n'émouſſe pas moins conſtamment les pointes des acides.

L'acier auſſi par la force de ſon mouvement, ouvre puiſſamment les vaiſſeaux obſtruez, parce que c'eſt un corps qui a beaucoup de peſanteur, quoiqu'il en ait moitié moins que le mercure; il ne laiſſe pas auſſi d'attenuer les humeurs,

meurs, comme on en eſt convaincu par des experiences & par ſes effets ; ce qui fait que par la même raiſon, & par une autre encore il eſt propre à exciter les mois.

De plus, l'acier eſt du nombre des remedes que nous avons dit avoir de l'affinité avec les eſprits, & pouvoir aiſément ſe revêtir de leur nature ; ce que fait aſſez voir le pouls de ceux qui uſent de l'acier, rendu plus frequent : ainſi ce métail peut contribuer en trois manieres à exciter l'écoulement des menſtruës ; & ces trois principes d'operer, peuvent fournir de quoi rendre raiſon de tons les effets que l'acier a coutume de produire.

Par exemple, on peut facilement inferer delà pourquoi ce même remede ouvre les vaiſſeaux obſtruez, & pourquoi, comme on le dit communément, il les reſſerre quand ils ſont trop relâchez, & ces manieres d'agir, paroiſſent à bien des gens non-ſeulement contraires, mais auſſi abſolument inexplicables : car je crois qu'il n'y a perſonne qui ne ſçache que l'acier, tant à raiſon de ſa peſanteur que par ſa vertu attenuative, peut deſob-

ſtruer les vaiſſeaux, puiſque par ces deux raiſons il peut détruire la coherence d'un ſang viſqueux, & pouſſer par ſon impetuoſité les humeurs dans les vaiſſeaux capillaires; les vaiſſeaux étant donc délivrez d'obſtructions, il faut neceſſairement que leurs tuniques ſe reſſerrent ou ſe contractent.

Car les fibres qui ont été relâchées lorſque le ſang croupiſſoit dans ſes vaiſſeaux tout obſtacle étant enſuite levé, font librement les actions auſquelles elles ſont deſtinées naturellement, c'eſt-à-dire, que par une forte élaſticité elles ſe retabliſſent dans leur ton ordinaire, & qu'elles reprennent leur état de contraction par où elles ſemblent ſe reſſerrer; & l'acier fortifie effectivement ce ton, non-ſeulement parce qu'il leve les obſtructions des vaiſſeaux mais parce qu'il fournit auſſi, comme on l'a dit, des eſprits en plus grande quantité, d'où dépend toute la contraction des fibres.

La vertu des Aſtringens.

Après avoir éclairci tout ce qui concerne les emménagogues, il faut exa-

miner les astringens, dont la vertu ne consiste pas seulement à irriter les fibres & à les resserrer, mais encore à coaguler & à épaissir les humeurs : c'est par cette raison que l'on peut croire qu'elle peut restraindre l'écoulement excessif des mois, parce que les particules du sang étant condensées & plus serrées les unes auprès des autres, leur vîtesse diminuë en même-temps; tant parce qu'il se fait une moindre secretion d'esprits, qu'à cause que les humeurs font une telle résistance, que le cœur a beaucoup plus de peine à les pousser; & la vîtesse étant languissante, affoiblit tellement le mouvement du sang, qu'il écarte déja moins les canaux, & ne peut plus surmonter les efforts des fibres qui lui resistent.

Ainsi la force du sang étant affoiblie, les vaisseaux reprennent leur ton, & se ramassent en eux-mêmes; mais s'ils ne les reprennent pas entierement, & qu'ils restent un peu ouverts, le flux ne continuë pas pour cela, parce que les globules du sang étant plus serrez & d'un plus gros volume, ils adherent si fortement aux fentes des vaisseaux, qu'ils rempliſſent comme

autant de coins leurs ouvertures, & les bouchent entierement.

Les moyens de bien connoître la vertu de ces remedes.

Nous nous servirons pour établir les vertus des astringens, des mêmes moyens qui nous ont servi à expliquer celles des emménagogues : toutes nos preuves se reduiront donc à quatre, qui seront 1°. Les effets sensibles des remedes. 2°. Leur mélange avec le sang encore chaud. 3°. Avec le syrop violat. 4°. Les injections faites en les seringuant dans les vaisseaux d'un animal vivant.

Preuves tirées des effets sensibles des Astringens.

Deux effets sensibles marquent principalement l'operation des astringens, qui consiste d'une part à irriter les corps sur lesquels ils agissent, & de l'autre à les coaguler.

1°. L'une des saveurs suivantes, se trouve au moins dans tous les astringens, qui sont l'aigrelette, l'acerbe,

l'austere & la stiptique : la saveur aigrelette est propre au plantain, à l'anagallis, au sel marin, à l'esprit de nitre & au sel adouci : la saveur acerbe se remarque à l'oseille, au vinaigre, au sel de tartre fixe, au tartre vitriolé, aux esprits de souffre, de nitre, de sel & de vitriol ; les saveurs austere & stiptique à l'alun, au vitriol, à l'écorce de grenade, la tormentille, la bistorte, les balaustes, au bol d'Armenie & à d'autres semblables.

Que si ces medicamens piquent & irritent beaucoup la langue quand on les en approche, il ne faut pas douter qu'étant introduits dans les vaisseaux, ils n'irritent les fibres de leurs tuniques, & ne les rétablissent dans leur état de contraction, & cette vertu restractive s'apperçoit même à la vûë, quand on employe ces remedes en forme topique.

2°. L'abaissement du pouls quand on continuë l'usage de ces astringens ; or la diminution du pouls fait comprendre que le sang qui occupoit auparavant un espace assez ample dans les arteres, est alors reduit dans un espace plus étroit, ou qu'ayant con-

tracté une espece de concretion, sa masse est beaucoup plus serrée ; & qu'il se fait par consequent une moindre sécretion d'esprits ; ce qui rend l'impetuosité du cœur moins vive, & donne aux canaux une moindre extension.

On observe souvent dans le scorbut chaud, qu'après s'être servi des astringens, le pouls est moins élevé, & qu'après la salivation, le sang étant trop rarefié, ils l'épaississent, & le rendent en quelque façon plus compacte, & c'est ainsi qu'ils abaissent le pouls.

Le mélange du sang & de sa sérosité avec les astringens, fait évidemment connoître que ces remedes figent & coagulent ces deux liqueurs : Pour le prouver, le 12. Février on mêla avec le sang arteriel d'un chien, les astringens qui suivent.

Preuves tirées du mélange des Astringens avec le sang & sa serosité.

1°. L'esprit de nitre adouci fit aussitôt noircir le sang, & le rassembla dans une masse fort épaisse ; & le 13. suivant sa noirceur & son épaisseur s'accrurent.

2°. L'esprit de sel adouci rendit sa couleur d'un brun obscur, sa liaison grossiere, mais moins coagulée qu'avec l'esprit de nitre adouci.

3°. L'esprit de nitre bezoardique coagula promptement & fortement le sang & rendit sa masse grumelée comme d'un sang pourri : le 13. Février, une petite partie qui étoit encore un peu fluide, tiroit sur le brun.

4°. L'huile de vitriol fit aussi tôt fermenter & coaguler le sang.

5°. L'esprit de nitre fit d'abord fermenter le sang & le coagula presqu'aussi-tôt, & sa couleur devint brune. Le 13. Février il y surnageoit beaucoup de sérosité, legerement coagulée.

6°. L'eau forte excita une fermentation & une coagulation assez considerable : la couleur devint approchante d'un brun sombre. Le 13. Février la masse de ce sang étoit noire, épaisse & grumelée ; mais la sérosité moins coagulée qu'avec l'esprit de nitre ; la même chose arriva au suc de bistorte.

7°. L'esprit de sel rendit sa couleur beaucoup plus noirâtre qu'avec l'esprit de sel adouci : sa masse se redui-

fit en consistance de syrop. Le 13. Février la même chose arriva.

8°. L'esprit de vitriol philosophique excita une fermentation, & la coagulation étoit de couleur de cendre.

9°. Le vinaigre distilé causa au sang une legere coagulation, & sa couleur devint plus obscure que celle d'un sang pur. Le 13. Février la coagulation étoit plus forte, & la couleur tendoit davantage vers la noirceur.

10°. La teinture antiphysique, presque toute la masse du sang se tourna en grumeaux ; sa couleur étoit assez obscure. Le 13. Février tout resta dans le même état.

11°. L'esprit de vitriol, la masse devint fort épaisse, & sa couleur comme limoneuse.

12°. Le sel d'acier, le sang se coagula en partie & resta en partie fluide; le sel de vitriol produisit le même effet.

13°. Le sel de saturne, la coagulation mediocre, & la couleur assez vive.

14°. Le cristal mineral, la masse devint un peu grumeleuse.

150. Le suc d'alchimille, la masse se précipita noire & grumelée, la sérosité étoit assez fluide.

L'on fit aussi les experiences qui suivent sur la sérosité du sang où l'on mêla :

1°. La décoction d'écorce de grenade ; cette sérosité devint par cette mixtion un peu plus épaisse : la décoction de bistorte & de tormentille produisit le même effet.

2°. La teinture de corail coagula la sérosité.

3°. L'esprit de sel, une petite portion sereuse fut coagulée, le reste parut subtil & liquide.

4°. L'esprit de nitre causa une forte coagulation, cependant la moitié du serum demeura fluide ; l'esprit de nitre besoardique produisit le même effet.

5°. L'huile de vitriol, la coagulation se précipita au fond du vaisseau ; & la plus grande partie de la liqueur ne fut point coagulée.

6°. L'esprit de nitre adouci coagula le serum ; il en resta pourtant un peu de liquide.

7°. L'esprit de sel adouci, le serum

fut coagulé, mais une partie resta dans sa liquidité.

8°. Le teinture antiphtysique, le serum devint plus trouble & un peu coagulé.

9°. L'eau forte, une coagulation blanchâtre : la même chose arriva par le mélange de l'esprit de vitriol philosophique.

10°. L'eau styptique, le serum fut fortement coagulé.

11°. La teinture de la terre du Japon, la coagulation devint rouge.

12°. La dissolution du sel dans l'eau commune, la masse coagulée étoit blanche; la dissolution du nitre dans l'eau fit le même effet.

Les experiences que l'on vient de rapporter, font assez voir pour quelle raison les astringens qui sont tirez pour la plûpart du nitre & du sel, excitent les urines : car ces remedes en coagulant les globules du sang, laissent une grande partie du serum dans son intégrité ; il arrive delà que la masse du sang étant coagulée, la serosité en est plus aisement séparée, & passe aussi plus facilement dans les reins : l'on en a un exemple en faisant cailler du lait

par la jonction des acides; car pour lors, les parties féreuses qui étoient pêle mêle avec les huileuses, entrent en divorce, s'écartent & se séparent les unes des autres.

Preuves tirées du mélange des Astringens avec le syrop violat.

Les astringens mêlez avec le syrop violat, manifesteront encore mieux leur caractere : car comme ceux à qui ce mélange donnera la couleur verte, auront lieu d'être mis dans la classe des alkalis, ceux aussi ausquels cette addition communiquera quelque rougeur, seront mis au rang des acides.

L'effusion des acides sur ces remedes produit la même couleur, si au lieu de syrop on y joint la solution d'héliotrope, ou du papier imbibé de la teinture verd de mer d'héliotrope, comme le prétend Mr de Tournefort dans sa preface des Plantes, qui naissent aux environs de Paris.

Les experiences que nous avons alleguées, prouvent déja suffisamment que la mixtion des acides coagule les humeurs; & nous allons voir le chan-

gement que le mélange du syrop violat apporte aux couleurs.

1°. L'huile de vitriol donne une couleur rouge & brillante.

2°. L'esprit de nitre donne encore une couleur plus éclatante.

3°. L'esprit de sel produit une rougeur si étincelante, qu'il semble que ce soit du feu.

4°. L'esprit de nitre bezoardique ne produit pas une couleur rouge si forte que les précedentes mixtions.

5°. L'esprit de sel adouci donne une couleur purpurine ; & le tartre vitriolé en produit une semblable.

6°. L'esprit de vitriol philosophique, une couleur incarnate semblable à celle de l'œillet sauvage ; la solution du mercure dans l'eau de fontaine produit le même effet.

7°. L'eau forte, une couleur d'abord d'un pourpre pâle & luisant, ensuite très-rouge ; & la solution du tartre dans l'eau forte, une couleur semblable à celle des cerises.

8°. La teinture antiphtysique, une couleur fort éloignée de la bleuë.

9°. La solution du cuivre dans l'esprit de sel, une couleur d'un rouge languissant & obscur.

10°. La solution du cuivre dans l'eau forte, une couleur jaune & obscure.

11°. La solution du plomb dans l'huile de vitriol, une rougeur languissante.

12°. La solution du plomb dans l'eau forte, une rougeur assez brillante.

13°. L'esprit de vitriol, la couleur d'écarlate : l'élixir vitriolique de Mynsincht fit le même effet.

Preuves tirées des Injections.

Les experiences qui suivent, faites par les injections, font voir que les astringens coagulent le sang.

1o. L'on seringua dans la veine jugulaire d'un chien, une once & demie d'esprit de vitriol ; il eut bien-tôt après une grande difficulté de respirer ; & ses poumons se trouvant ensuite de plus en plus engagez, le chien mourut en convulsion : on trouva dans ses veines beaucoup de sang fort épais & coagulé, mais inégalement ; de maniere qu'il y avoit beaucoup de sérosité exempte de coagulation : les ventricules du cœur étoient remplis d'une masse grumeleuse, & presque polypeuse.

Il y avoit un sang noir qui croupissoit dans les poumons, qui s'étant extravasé, étoit adherent à quelques-uns de ses lobes: le même esprit ayant été transmis dans les veines d'un chien un peu après avoir avalé deux onces de laudanum liquide, avoit tellement changé le caractere de ses humeurs, que son sang qui étoit un moment auparavant sorti de sa veine très-liquide, étoit déja réduit en grumeaux: les esprits de nitre & de sel produisirent le même effet, si ce n'est que les grumeaux n'avoient pas entr'eux une si ferme adherence.

2°. Dans la jugulaire d'un petit chien, je seringuai deux drachmes de sel de saturne dissous dans une demie once de décoction d'écorce de grenade; presque aussi-tôt son cœur commença d'être si languissant, qu'appliquant la main sur sa poitrine, à peine en pouvoit-on sentir la pulsation: sa respiration étoit penible & hors d'haleine, & les convulsions étant survenuës, il mourut dans l'espace de cinq minutes.

La veine jugulaire & l'iliaque ayant été ouvertes, il en sortit un sang en

partie fluide & en partie grumélé, & fortement coagulé ; il y surnageoit une matiere huileuse qui avoit l'odeur du sel de saturne : dans l'aorte le sang se coagula tellement, qu'il sembloit être devenu fibreux : les poumons étoient remplis d'un sang coagulé, & même enflammé en de certains endroits : dans le cœur, le sang étoit si ramassé en lui-même, qu'il sembloit avoir pris naissance avec les colomnes de ces ventricules.

3°. Dans la veine jugulaire d'un chien un peu plus grand, on injecta deux fois une demie drachme de sang dragon dissous dans l'eau tiede, le sistole du cœur & la respiration fut plus fréquente, & ensuite sans qu'il parût aucun symptôme plus violent, l'animal mourut.

Les muscles de la poitrine furent attaquez de si violentes convulsions, qu'on les voyoit de temps en temps se contracter & se relâcher ; la veine jugulaire étant ouverte prés de la tête, il en sortit un sang écumeux, dont la moitié étoit separée en grumeaux.

Aprés avoir coupé l'iliaque, tout le sang se coagula dans une masse trés-

solide, dont les petites portions étoient aussi compactes, que si l'on y avoit seringué de la cire qui se seroit moulée au canal du vaisseau, les petits vaisseaux qui se distribuent sur la tunique exterieure des reins, etoient aisement apperçus : les poumons étoient gonflez d'un sang coagulé : le cœur étoit extremement tendu par la quantité du sang, qui n'étoit pas dans son ventricule droit moins épais que de la gelée, & dans le gauche sa coagulation étoit encore plus ferme.

4°. Je seringuai dans la jugulaire d'un chien deux onces de vinaigre, la contraction du cœur parut plus fréquente, & du reste il ne lui arriva aucun changement : je réiterai la même dose d'injection ; il eut une respiration laborieuse, qui revint neanmoins dans son premier état, quand l'artere iliaque fut ouverte, dont il sortit beaucoup de sang en grumeaux.

Enfin lui ayant fait une troisiéme injection de pareille dose, cet animal mourut : on lui ouvrit la veine iliaque, qui fournit un sang très épais & réduit en masse : dans les autres veines & arteres, il étoit legerement coagulé, mais

mais plus fortement dans le cœur, & particulierement au ventricule gauche.

5°. L'on injecta dans la veine jugulaire d'un chien, une demie once d'esprit de sel adouci; il eut d'abord une très-forte respiration & fort élevée; mais qui s'affoiblit si promptement que l'animal mourut avant que l'injection fût faite: on coupa transversalement les muscles du bas-ventre, leurs fibres tressaillirent, le sang étoit fort coagulé dans les veines & dans les arteres: ses poumons étoient enflammez: le cœur rempli de sang & fort tendu: on tira quatre onces de sang du ventricule droit qui étoit tout en gelée: il y avoit peu de sang dans le ventricule gauche, mais fortement coagulé: il sortit de l'aorte comme un polype: une once d'huile de terebentine produisit le même effet, à l'exception des poumons qui parurent d'un noir-rougeâtre, semblable à un foye fricassé.

6°. L'on injecta dans la jugulaire d'un chien, une demie once de sel chalibé dissous dans deux onces d'eau simple; l'animal mourut dans une violente palpitation de cœur & difficulté

de reſpiration : la veine iliaque étant coupée, il en ſortit un ſang qui n'étoit pas à la verité coagulé, mais ſeulement un peu grumelé, ainſi le ſang contracta dans le cœur & dans l'aorte quelque eſpece de coagulation dans cette experience, quoique plus foible que dans les autres.

Preuves tirées des actions reciproques des Emménagogues & des Aſtringens.

Mais afin d'établir encore mieux les qualitez que nous avons attribuées aux emménagogues & aux aſtringens, d'attenuer & de coaguler le ſang, il ne ſera pas hors de propos de prouver par des experiences que ces medicamens agiſſent reciproquement les uns contre les autres.

Pour cela on ajouta à ces mélanges de ſang & d'emménagogues dont nous avons parlé, les aſtringens qui ſuivent.

1° Au mélange de ſang & de ſel armoniac, on verſa deſſus l'eſprit de ſel, toute la maſſe fut coagulée, ſa couleur devint comme du ſang ſale & bourbeux.

2°. Au mélange de sang & de décoction de sabine, on y joignit l'esprit de nitre besoardique ; une partie de la liqueur se convertit dans une masse un peu dure, & l'autre resta fluide, & sembloit n'être autre chose qu'une portion de l'esprit qu'on avoit ajouté, qui étoit resté après la coagulation.

3°. Au mélange du sang & du laudanum liquide, on ajouta l'huile de vitriol ; la liqueur devint une masse fort épaisse, & sa couleur étoit d'un brun fort obscur.

4°. A la mixtion du sang & de la panacée d'opium liquide, on joignit l'esprit de sel ; il se fit une forte concretion, la couleur étoit d'un noir rougeâtre.

5°. La mixtion du sang & de l'eau de rhuë, fut jointe à l'esprit de sel ; la liqueur se coagula & se partagea en grumeaux, elle étoit de couleur tannée.

6°. Sur la mixtion de sang & d'esprit de sel armoniac, on versa l'esprit de sel ; il se fit une fermentation, & la liqueur se coagula en partie, & resta en partie fluide.

7°. A la mixtion du sang & de l'eau

d'absinthe, on joignit l'esprit de sel ; la liqueur se changea d'abord dans une coagulation très-noire.

8°. La mixtion de sang & d'esprit de corne de cerf fut jointe avec l'huile de vitriol, il survint une fermentation & une concretion assez forte.

9°. A la mixtion du sang avec la décoction de marube, on joignit l'esprit de sel ; il en résulta le même effet, que de la mixtion précedente avec l'huile de vitriol.

Pour mieux connoître les effets qui résultent des mélanges du sang avec les astringens dont nous avons parlé dans la seconde Section, on fit de nouvelles experiences, & l'on y versa des emménagogues.

1°. Sur le mélange du sang avec l'esprit de nitre adouci, on y versa de la panacée d'opium liquide, & la masse de la liqueur acquit une nouvelle fluidité : la panacée mercurielle produisit le même effet.

2°. A la mixtion du sang avec l'esprit de nitre bezoardique, on y joignit la même panacée.

3°. Sur la mixtion du sang avec l'huile de vitriol, on versa l'esprit de sel

armoniac ; il se fit une fermentation, & la masse de la liqueur devint plus fluide sans rien perdre de sa noirceur.

4°. Sur la mixtion du sang avec l'eau-forte, on versa de l'eau de rhuë, toute la masse devint plus liquide.

5°. A la mixtion du sang avec l'esprit de sel, on ajouta la panacée d'opium ; toute l'épaisseur de la masse fut dissipée, & acquit une belle couleur.

6° Au mélange du sang avec l'esprit de vitriol philosophique, on joignit l'esprit de sel armoniac ; cette mixtion devint très-fluide & sa couleur d'un noir-rougeâtre.

7°. A la mixtion du sang avec le vinaigre distillé, on joignit l'esprit de sel armoniac ; cette addition rendit la liqueur très rarefiée, & d'une couleur semblable à celle d'un sang loüable.

8°. La mixtion du sang avec la teinture antiphtysique, jointe à l'esprit de sel armoniac, produisit le même effet qu'à l'experience précedente.

CONCLUSION.

Il me semble qu'après tant d'experiences successivement rapportées, il est tout évident, que la coherence du sang est diversement changée par les emménagogues & les astringens; sçavoir que les astringens l'épaississent & la rendent plus tenace, & que les emménagogues la rarefient & la subtilisent : or je conçois que toute la vertu des alterans dépend du changement de la coherence du sang, par le moyen de ces deux sortes de remedes : quoique cette mutation des humeurs en des liaisons differentes, se fasse par des gradations insensibles.

Ce seroit une longue & penible entreprise, de rechercher curieusement toutes les causes éloignées de la coherence & de la fluidité des humeurs; outre que cela est assez opposé à mon dessein, cette recherche étant plus de la competence des Physiciens que de la mienne, puisqu'il suffit à un Medecin de bien sçavoir les causes les plus prochaines, sans remonter jusqu'aux plus éloignées dont on peut fort bien se passer.

Nous finirons donc ici la discution exacte que nous nous étions proposez de faire sur la nature du flux menstruel, & sur les remedes que l'on peut apporter à ses déreglemens, & je puis avancer sans trop m'en faire accroire, que l'on ne peut expliquer plus nettement ce qui regarde l'évacuation menstruelle, par d'autres principes que ceux que j'ai suivis.

J'ai tâché selon le peu que la Physique a pû me donner d'intelligence, d'établir la-dessus une Théorie vraye & lumineuse; & quoique je l'aye renfermée en des bornes assez étroites, elle m'a suffi pour éclaircir la matiere que j'avois entrepris d'expliquer. Je m'aperçois aisement que ceux qui sont plus versez que je ne suis dans la méchanique, dont je ne me reconnois que médiocrement informé, pourroient beaucoup ajouter à ce que j'en ai dit, tant pour l'ornement du discours, que pour la solidité des preuves.

Il y aura peut-être bien des gens, qui n'ayant pas coutume de rechercher fort curieusement les causes des maladies, ou qui ne veulent pas s'en don-

ner la peine, ou qui n'en ayant pas la capacité, s'imagineront que toute la Théorie Médecinale est inutile dans la pratique, & quelques-uns même la croiront dangereuse.

Il se peut faire aussi, & je ne doute pas même qu'il ne soit arrivé plus d'une fois, que des Medecins qui s'étoient rendus très-habiles dans la Théorie Médecinale, n'ont pas été heureux dans la pratique, ayant négligé cette derniere partie de l'art, s'étant donnez tout entiers à la premiere.

Car ces deux parties s'entr'aident mutuellement, de telle sorte que personne ne peut être un grand Medecin, qu'il ne s'y soit rendu également habile; mais qu'y-a-t-il de moins raisonnable, que de penser qu'un homme, qui connoît plus parfaitement la nature d'une malade, soit moins propre à la guerir que celui qui n'en a qu'une très-legere connoissance, & que celui qui a intimément penetré jusqu'à l'origine d'une maladie, paroisse moins propre pour y remedier qu'un autre qui ne s'est presque pas mis en peine de s'en instruire?

Comme si la connoissance la plus étenduë

duë d'une choſe, mettroit un obſtacle à la bien conduire ; & comme ſi un homme pouvoit établir la plus heureuſe méthode de guérir une maladie, n'étant pas capable, entre pluſieurs méthodes, de choiſir celle qui eſt la plus convenable : on ne ſçauroit diſconvenir après tout, que s'il y a quelqu'un qui ſoit plus propre que les autres à guérir les maladies, ce ne ſoit celui qui en connoît mieux qu'un autre la premiere origine, qui a attentivement réfléchi ſur les différens caracteres des humeurs qui les produiſent, & qui a fontiellement obſervé la regle que ſuit la nature, ou pour conſerver la conſtitution du ſang dans ſon integrité, ou pour la rétablir quand elle eſt viciée : car c'eſt en cela ſur-tout que conſiſte l'induſtrie de tous ceux qui ſe mêlent de traiter les malades, de ſçavoir bien connoître le génie particulier de la maladie, & de ſçavoir preſcrire pour ſa guériſon les meilleurs remedes.

Mais ces gens-là diront encore qu'il y en a qui guériſſent heureuſement les malades ſans avoir aucune Théorie, ſans avoir aucune connoiſſance de la ſtructure du corps humain, ni de la maniere dont les remedes agiſſent : mais ſi l'on

examine un peu dans la conduite de ces prétendus Praticiens, combien ils donnent de remedes mal-à-propos, combien ils sont opposez les uns aux autres, & la quantité dont ils en farcissent les malades, jusqu'à leur en donner un dégoût affreux, on conviendra sans difficulté que les Apoticaires ont beaucoup plus d'obligation à ces sortes de médicastres, de leur fournir l'occasion de faire de longues & opulentes parties que ne leur en ont les malades qu'ils surchargent & qu'ils oppriment par de tels fatras.

Car n'ayant pas la moindre notion de la maladie, ni aucune méthode sûre & fixe pour la guérir, ils parcourent à l'avanture toute la Médecine-pratique, persuadez qu'il faut enfiler plusieurs routes afin d'éviter un mauvais succès, n'en suivant qu'une seule.

Ceux au contraire qui tiennent la balance juste, & qui se sont rendus toutes les routes du corps humain familieres par l'étude de l'anatomie, qui ont fait d'exactes recherches sur la nature & les qualitez des fluides qui circulent dans toute l'étendue du corps, connoîtront aisément l'indication qu'il faut suivre dans le traitement de la maladie, &

qu'elle fera la meilleure méthode d'administrer les remedes : ils n'héſiteront point à choiſir parmi la grande profuſion de remedes que la Pharmacie fournit, quoique très-différens, ceux qui ſont les plus propres à remplir leur intention, & l'ordre qu'il faut obſerver dans leur uſage, ſera depuis long-temps établi dans leur idée.

A la vérité ceux qui ont long-temps pratiqué, ſont ſi bien inſtruits par l'expérience qu'ils peuvent aſſez heureuſement guérir quelques maladies, quoiqu'ils ſoient très-ignorans de la Pharmacie rationnelle ; & l'on n'a pas lieu de s'en étonner, parce qu'il y a un grand nombre de maladies qui font un cercle, & reviennent ſouvent dans le monde. Que s'il arrive quelque nouvelle maladie, & que ce Praticien n'ait point encore vû cet homme, avec toute ſon expérience il ſera fort embaraſſé ſur ce qu'il doit faire, & feuilletera long-temps & fort inutilement les anciens Commentaires, d'où il ne pourra tirer aucune lumiere, qui lui puiſſe faire connoître ce nouvel accident.

Au contraire celui qui s'eſt appliqué à la recherche des cauſes des maladies, &

qui connoît à fond ce que peut la nature par elle-même, s'il arrive quelque chose d'extraordinaire, il ne le regardera pas comme un monstre; mais ayant accommodé au cas présent l'idée des maladies qu'il s'est depuis long-tems formée dans son esprit; il comprendra avec plus de facilité quelle sera l'origine & la cause de ce mal, & de quelle maniere il faut proceder dans sa cure.

Celui qui est entierement ignorant dans la Théorie médecinale, sçait moins distinguer les maladies même que les noms qu'on leur donne: & cette erreur dont beaucoup de Médecins ne sont pas exempts, est très-préjudiciable dans la pratique de la Médecine.

Dans la fievre, par exemple, on rencontre souvent les mêmes symptômes, quoique la cause de la maladie soit différente, & que l'état des humeurs soit aussi très-différent: car il y a des fievres causées par la plénitude; d'autres par la raréfaction des humeurs; d'autres viennent de la viscosité du sang: de sorte que cette maladie selon la diversité de ces causes, demande pour sa curation une méthode très-différente & diverses indications.

Lors donc que l'on appelle un de ces Médecins nominaux, pour ainsi dire, parce qu'ils ne sçavent que des noms: s'il juge d'abord que l'on doit donner le nom de fievre à la maladie, il tient toujours la même conduite dans sa cure, quelque diversité qu'il y ait dans la cause qui la produit, & dans les symptômes qui l'accompagnent: s'il guérit en suivant cette méthode, on aura certainement lieu de le dire heureux, mais il ne sera pas dans le fond un trop habile Médecin.

Mais un Médecin rationel ne se met pas tant en peine du nom de la maladie que de sa nature & de son caractere particulier: toute son attention tend à se bien mettre au fait de l'état du sang, afin de decouvrir par là des indications justes sur le choix des remedes.

Un Praticien qui n'a point de théorie tombe encore dans un autre défaut, qui regarde l'application des remedes: car ne sçachant point, ni comment les maladies ont été causées, ni comment les remedes agissent sur le sang, il ne se servira que des remedes dont il aura connu le succès par une longue expérience.

Cependant comme il est plus avanta-

geux dans la Médecine que les remedes qui passent pour être excellens, puissent être employez pour d'autres maladies que pour celles ausquelles on les croit vulgairement convenables, plutôt que de se mettre en peine d'en inventer de nouveaux, il n'y aura qu'un Médecin rationel qui puisse suppléer à ce défaut; parce qu'il connoît si bien, & le degré de la maladie & les forces des remedes, que voyant clairement l'affinité qu'ils ont ensemble, il trouvera de nouveaux moyens d'étendre ces remedes à beaucoup d'autres maladies, qu'à une ou à deux pour lesquelles l'experience les aura crû spécifiques.

Quelques-uns encore insisteront à combattre avec aigreur ce que nous venons d'alléguer en faveur de la Théorie, & diront qu'elle contribue peu à faciliter l'explication des maladies, parce qu'elle ne peut pas s'accommoder à toutes. Mais c'est là assurément une objection qui marque beaucoup d'ignorance; comme si la Théorie ne pouvant pas convenir à toutes les maladies, elle ne pouvoit se conformer à aucune.

C'est quelque chose que la Théorie soit parvenuë jusqu'au point où nous la

voyons, & elle a si heureusement procedé à en éclaircir quelques-unes, qu'il semble qu'il lui sera facile d'aller plus loin si l'adresse des Médecins marche d'un pas égal avec la pénétration de leur esprit.

Nous convenons que la Théorie seule telle que nous la supposons, ne peut pas faire un grand progrès dans la Médecine, à moins qu'elle ne soit jointe à une longue & à une fréquente pratique, qui étant néanmoins dirigée par l'autre, elle sera moins sujette aux erreurs qu'elle s'efforce en vain d'éviter sans son secours.

Toutes ces choses ont été également bien connues & pratiquées des Anciens; & le plus heureux de tous les Praticiens, Hippocrate dans sa Lettre à Thessale, croit que l'on ne peut faire selon d'autres principes un égal progrès dans la connoissance des maladies, & de la maniere de les guérir de sorte qu'il recommande à Thessale son disciple étudiant en Médecine, d'étudier avec application „ les proprietez des figures & la science „ des nombres, & de s'appliquer effi„ cacement à la science qui enseigne ces „ choses, & qui mesure toutes les gran-

„ deurs, parce qu'il les reconnoît com-
„ me les uniques sources, d'où peu-
„ vent émaner toutes ces connoissances
„ de la Médecine.

Et il est à croire que ces principes & premiers élémens qu'il exhorte fortement son fils d'étudier avec soin, lui étoient parfaitement connus : aussi apprenons-nous qu'il avoit entendu & pris les leçons de Democrite, qui enseignoit en son temps la science que nous appellons Méchanique, qui est si peu nouvelle que l'on estime communément qu'elle est la plus ancienne de toutes les sciences.

Hippocrate bien instruit de cette science, a observé la nature, & en a ingénieusement penétré les secrets les plus cachez ; & parce que les observations qu'il nous a laissées sur les maladies, sont tout-à-fait conformes à la nature, on estime qu'elles sont très-excellentes. Je n'estime donc pas avoir donné un leger appui à cet ouvrage, d'avoir presque toujours rendu Hippocrate garant de mes sentimens.

FIN.

PRIVILEGE GENERAL.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé JEAN BAPTISTE OSMONT Fils, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main plusieurs Traitez qui ont pour titre : *Traité de la vertu des Medicamens par le Sieur Herman Boerhaave, traduit en François par le Sieur Devaux Chirurgien de Paris ; Traité de la Nature des causes, des symptômes, & de la curation de l'accident le plus ordinaire du mal venerien par Guillaume Cokburn, traduit de l'Anglois ; Traité du Sieur Gauthier Haris, concernant les maladies aiguës des enfans, & sur l'origine, la nature & la curation de la maladie venerienne, traduit de l'Anglois ; Traité des maladies qui arrivent aux parties genitales des deux sexes, par le sieur Jacques Vercelloni traduit de l'Anglois ; Emmenologie ou Traité de l'évacuation ordinaire aux femmes par le Sieur Freind, traduit de l'Anglois* ; qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires ; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feüi-

le imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Presentes : A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer lesdits Traitez ci-dessus specifiez en un ou plusieurs volumes conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée sous notredit contre-scel, & de les vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant le tems de dix années consécutives à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons deffenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Traitez ci-dessus exposez en tout ni en partie, d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, ou correction, changement de titre, même de traduction en langue Latine ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui ; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts, à la Charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le regiſtre

de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impression desdits Traitez sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, & que l'impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant que de les exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé, qui auront servi de copie à l'impression desdits Traitez, seront remis dans le même état où les Approbations auront été données és mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur CHAUVELIN & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur CHAUVELIN, le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant, ou ses ayant cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres soit tenuë pour dûement signifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce con-

traires. Car tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris le treiziéme jour du mois de May, l'an de grace mil ſept cent vingt neuf, & de notre Regne le quatorziéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre VII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 378. Fol. 321. conformément aux anciens Reglemens confirmez par celui du 28. Février 1723. A Paris le premier Juin mil ſept cent vingt-neuf.

P. A. LEMERCIER, *Syndic.*

Je ſouſſigné cede à M. Jacques Clouzier la moitié au préſent Privilege, pour en joüir ſuivant l'accord fait entre nous. A Paris ce 20. Septembre 1729. B. L. OSMONT.

Regiſtré la ceſſion ci-deſſus ſur le Regiſtre VII. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 378. conformément au Reglement & notamment à l'Arrêt du Conſeil du 11. Août 1703. A Paris le vingt-ſept Septembre mil ſept cent vingt-neuf.

P. A. LEMERCIER, Syndic.